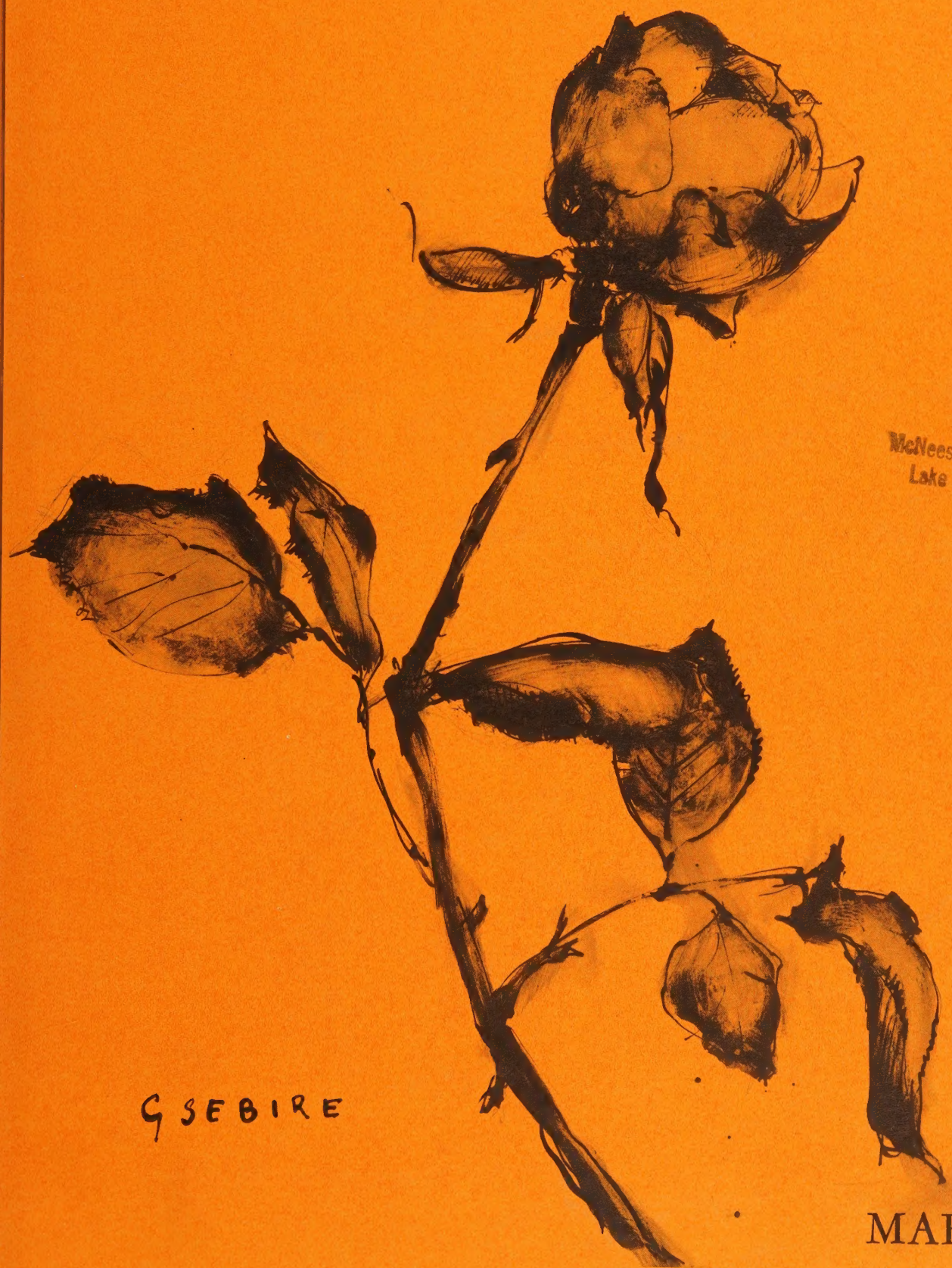
PLAISIR de FRANCE



LIBRARY
McNeese State College
Lake Charles, La.

MARS 1957

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

SOMMAIRE

MARS 1957 — Nº 221

Éditorial — Pages

DU PRODIGE A L'INFANTILISME, par Olivier Quéant 1

De l'histoire

L'ÉPOPÉE DU RHONE, par Claude Baignères .. 2

Du tourisme

MARSEILLE SANS PLAN NI BOUSSOLE, par J.-Paul Albaret 16

De l'art

HISTOIRE ET SYMBOLISME DU TAPIS CHINOIS, par Robert de Calatchi 20

Une enquête

L'ARTISANAT EST-IL EN PÉRIL ? 28

A MAROLLES, DES ARTISANS ONT CRÉÉ UNE COMMUNAUTÉ, par Anne Fourny 30

De la décoration

13 CHAMBRES, 13 SIGNATURES DE FEMMES .. 36

DES COIFFEUSES. 44

L'itinéraire du samedi chez l'antiquaire

LE STYLE LOUIS-PHILIPPE (2e partie), par Saint-Sère 46

Rythmes du mois

LES LIVRES, par Yves Gandon 51

LE THÉATRE, par Robert Kemp, de l'Académie française.. 52

LE CINÉMA, par Marcel Lasseaux 54

LES EXPOSITIONS, par René Barotte.. 56

LES GRANDES VENTES, par Raymonde Wilhélem 58

LA MUSIQUE : Toscanini, par Gustave Samazeuilh 59

Il y a cinquante ans

L'ALBUM DE MON PÈRE. 60

Deuxième épreuve de notre
CONCOURS TOURISTIQUE 1957 62

Les solutions de notre
JEU CONCOURS D'OBJETS DEVINETTES 64

LE RALLYE-BOUTIQUE AUX ARTS MÉNAGERS .. 65

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉS.

LES ÉCHOS.

Gaston Sebire, qui vient de partager avec Guy Bardonne le fastueux prix Greenshields, a bien voulu dessiner ce mois-ci notre rose de couverture. Nous sommes heureux de rendre hommage à un jeune peintre que Claude Roger-Marx présentait à nos lecteurs en février 1954, et qui a dans l'intervalle obtenu le Prix de la Critique.

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1957. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

LIBRARY
McNeese State College
Lake Charles, La.

LANVIN PARFUMS

AMEUBLEMENT

DÉCORATION

ANCIEN

MODERNE

100, Fbg SAINT-ANTOINE
PARIS 12e

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

Pub. A. Préaux

LES ELEMENTS **AM 55**

m. flachet
DÉCORATEUR
6, Bd MALESHERBES
PARIS

ENSEMBLE DE SALLE DE SÉJOUR EN FRÊNE MARQUETE ET SYCOMORE VERNI NOIR

Beauté et qualité

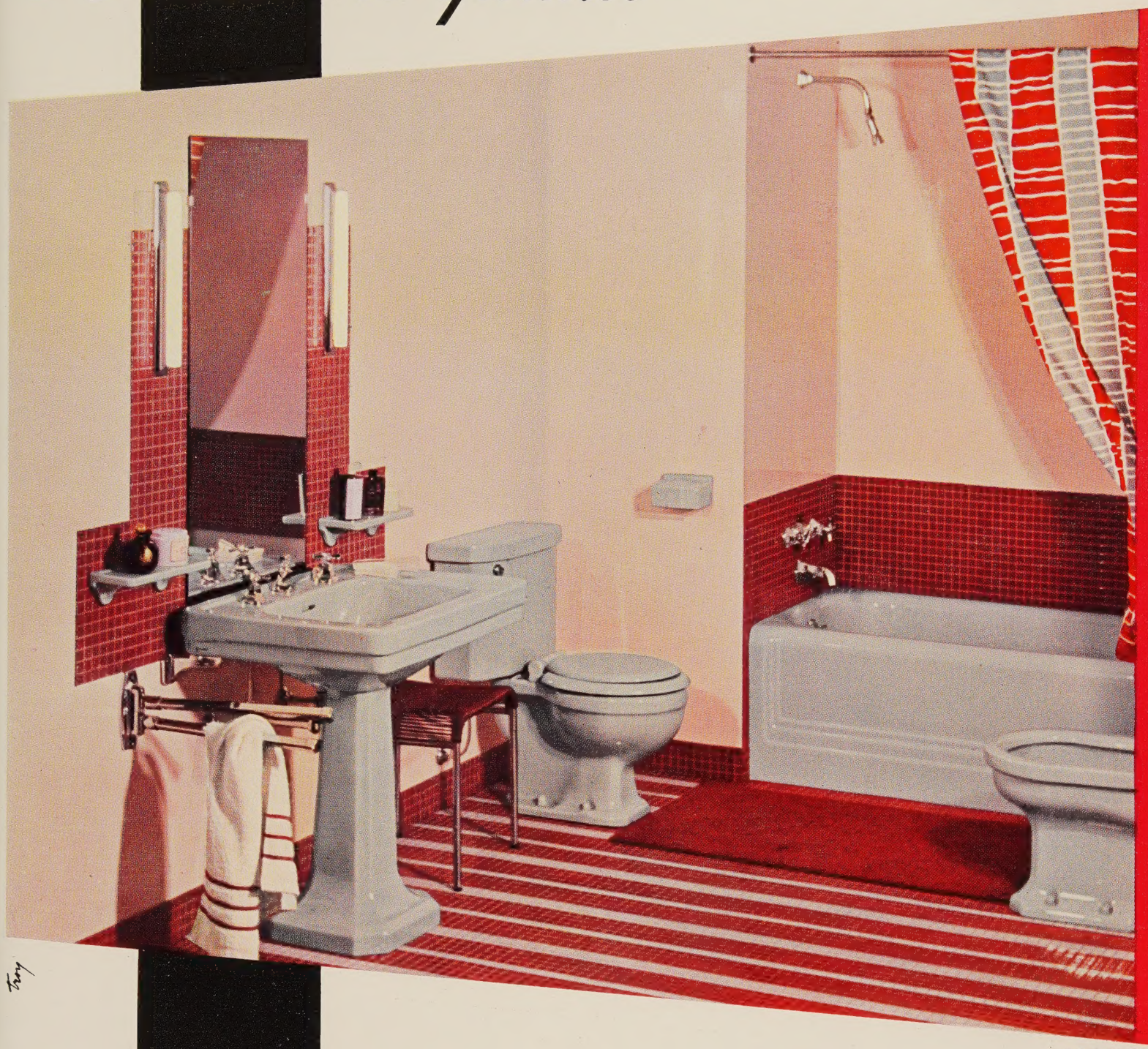


PHOTO MOURET

LES APPAREILS SANITAIRE

Standard

se réalisent dans les teintes suivante

Blanc
Vert-Jade
Coralline
Bleu-Azur
Gris-Platine
Ivoire-Médicis

IDEAL-Standard

149, BOULEVARD HAUSSMANN - PARIS (VIII^e^)

Avec les beaux jours, pensez
à votre maison de campagne

GALERIE MAISON ET JARDIN

38, rue de Courcelles
PARIS-8e - WAG. 66-70 et 01-21

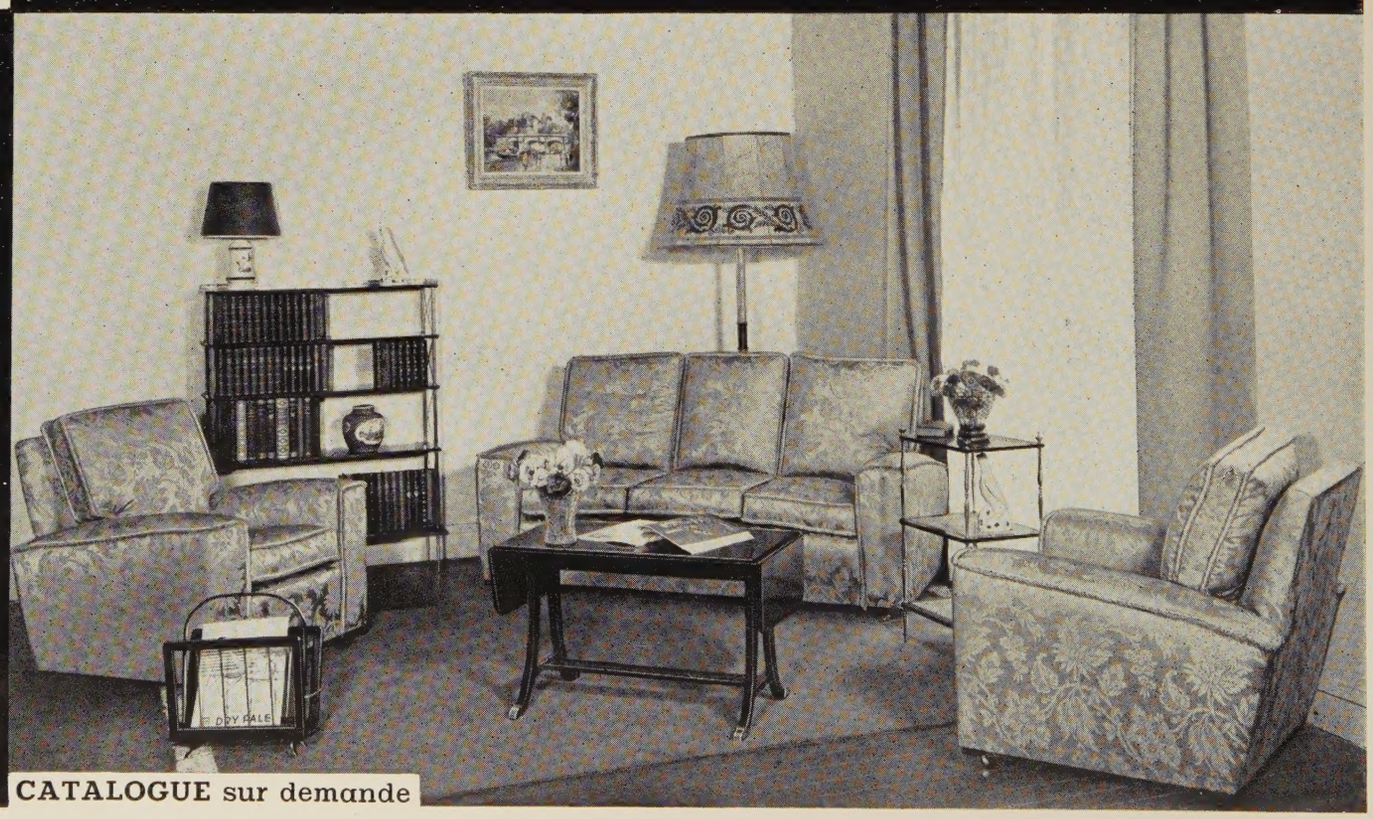
CATALOGUE ET DEVIS SUR DEMANDE

Opé. 53-32

Ameublement Décoration

5, Rue Boudreau, PARIS-9e

MAPLE



CATALOGUE sur demande

CRISTA
D
Daum

VACANCES HEUREUSES A...

BEAU-RIVAGE-PALACE

275 lits. Situation idéale dans un grand parc au bord du lac. Garage.

LAUSANNE-PALACE S. A.

220 lits. En plein centre de la ville. Jardin, terrasse, grill, restaurant italien, bar, night club, cinéma, garage.

Max Meyer, directeur.

HOTEL ROYAL-SAVOY

190 lits. A mi-chemin du centre de la ville et du lac Léman. Magnifique parc, bar, garage.

Famille Ad. Haeberli, propriétaire.

HOTEL MIRABEAU

100 lits. Hôtel de famille de première classe situé à 3 minutes de la gare centrale. Tranquillité et confort.

Ad. Haeberli, propriétaire.

HOTEL DE LA PAIX

200 lits. Situation centrale. Vue magnifique de toutes les chambres. Dernier confort, restaurant renommé.

M. et Mme J. Imfeld, directeurs.

HOTEL CENTRAL-BELLEVUE

80 lits. En plein centre de la ville. Magnifique vue sur le lac. Dernier confort. Brasserie, restaurant français, bar.

H. Lindemann, directeur.

ALEXANDRA GRAND HOTEL

95 lits. La situation la plus tranquille, à 5 minutes du centre de la ville. Grand jardin. Parc à voitures.

Mrs J.-L. Butticaz, propriétaires.

HOTEL TERMINUS

100 lits. Le plus moderne de Suisse. En face de la gare. Construction 1954.

F.-H Binggeli, propriétaire.

CABARET-DANCING TABARIS

Le plus luxueux cabaret de Suisse. Danse, music-hall, piste et scène lumineuse. Air conditionné.

A. et C. Pasche, propriétaires.

Renseignements et prospectus

ASSOCIATION DES INTÉRÊTS DE LAUSANNE

Avenue Benjamin-Constant, 7 — Lausanne.

OFFICE NATIONAL SUISSE DU TOURISME

Boulevard des Capucines, 37, Paris.
Boulevard Victor-Hugo, 22, Nice.

(Dessin de Zvooksha

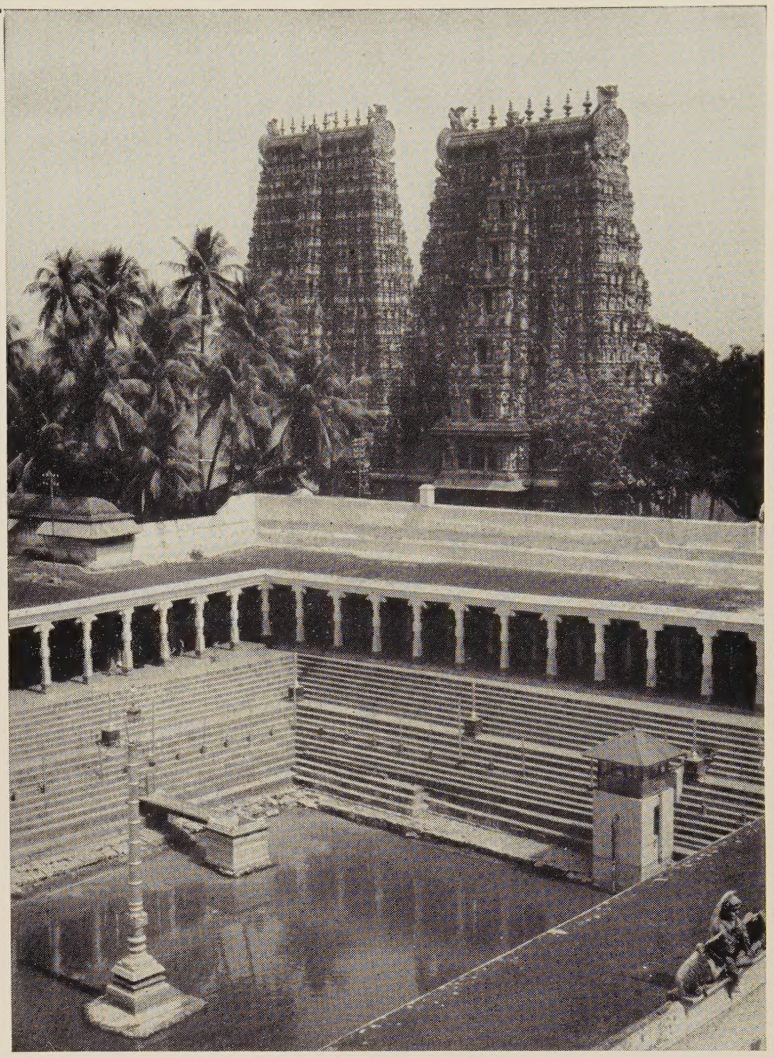
PUB.

LE SHIVA DANSANT

visitez l'Inde

pays des merveilles

Renseignements et documentation sur simple demande à votre agence de voyage ou à :



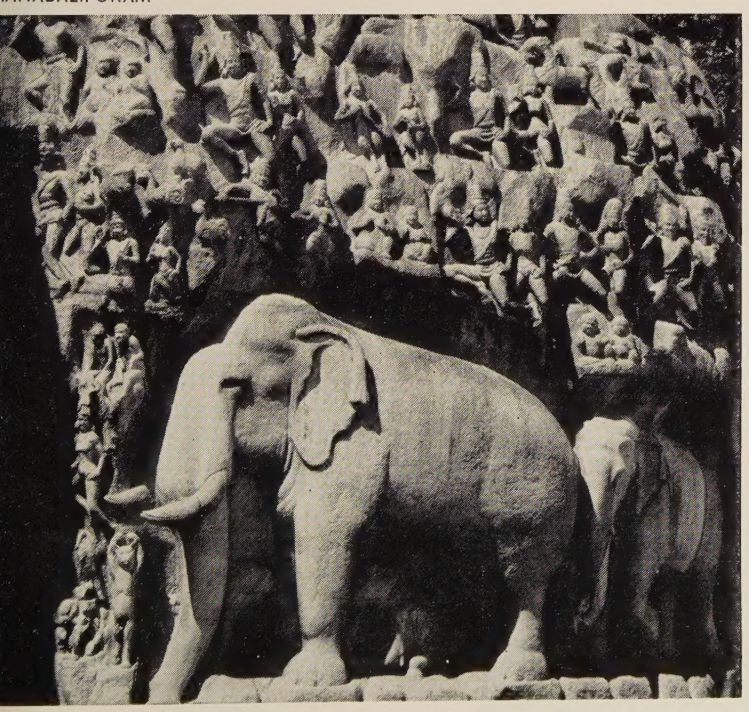
LE TEMPLE MEENAKASHI A MADURAI

L'OFFICE NATIONAL INDIEN DE TOURISME

8, BOULEVARD DE LA MADELEINE, PARIS-8e - TÉLÉPHONE : OPÉ. 00-84

HEURES D'OUVERTURE : 9 H 30 à 13 H 30 - 14 H à 17 H 30 - Sauf SAMEDI

MAHABALIPURAM



TRIMURTI

Dans tous les styles ...

DÉCOR LOUIS XV DE R. GUIRAUD

LES TISSUS D'AMEUBLEMENT

ROMAN

TISSU GARANTI
BOUSSAC

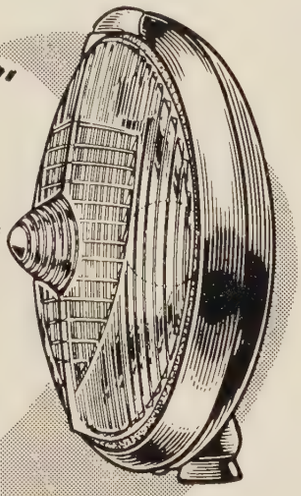
satisfaits ou remboursés

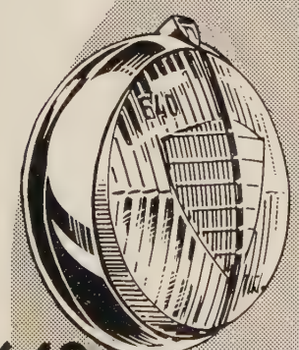
DÉCOR CHARLES X DE R. GUIRAUD

rajeuniront votre maison quels qu'en soient l'architecture et le mobilier. En rideaux, ou tendus sur le mur, ils apporteront toujours la note de gaieté qui convient à chaque style.

Pour les **VIRAGES**
Contre le **BROUILLARD**

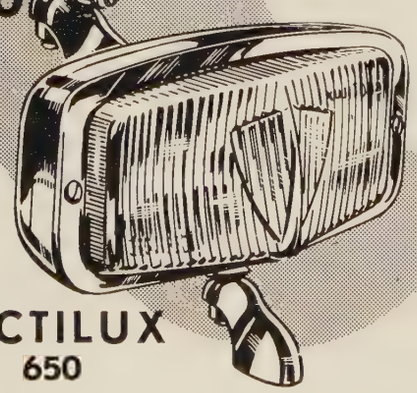
"Fantastic"
660
Nouveau modèle
Conception révolutionnaire
Ultra-plat





640 *Extra-plat.*
Pour voitures dont le pare-choc est très rapproché de la calandre

650 RECTILUX.
Forme rectangulaire s'harmonisant avec la ligne des calandres nouvelles



640

RECTILUX
650

M. Harborn

MARCHAL

CRÉDIT LYONNAIS

Siège central à PARIS : 19, boulevard des Italiens

FONDÉ EN 1863

CAPITAL :
SIX MILLIARDS

RÉSERVES :
UN MILLIARD
500 MILLIONS

1.500 AGENCES

EN FRANCE, EN AFRIQUE DU NORD
DANS L'UNION FRANÇAISE ET A L'ÉTRANGER

BANQUES AFFILIÉES

CRÉDIT FRANCO-PORTUGAIS
BANCO FRANCES E BRASILEIRO
BANQUE G. TRAD (Beyrouth)
BANCO DE LIMA
BANCO PROVINCIAL DE VENEZUELA
BANQUE DE LA RÉUNION
&
Cie BOURBONNAISE DE CRÉDIT RÉUNIES

BANQUE
BOURSE
CHANGE

OPÉRATIONS SUR TITRES
SOUSCRIPTIONS
PAIEMENTS DE COUPONS

CHÈQUES DE VOYAGE
AVANCES SUR TITRES
LETTRES DE CRÉDIT
COFFRES-FORTS EN LOCATION

BUREAU DE TOURISME
19, boulevard des Italiens — PARIS
Location de places dans les Chemins de fer, Avions, Paquebots, Hôtels. Théâtres, etc.
Guichet du Touring-Club de France

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

Baccarat

LA MAGIE DU CRISTAL

SERVICE CARACAS

GALERIE D'EXPOSITION ET MUSÉE
30 bis, Rue de Paradis - PARIS X^e - PRO. 64-30
NEW-YORK : 55, East - 57 th Street - NY 22

CHAQUE PIÈCE EST GRAVÉE A LA MARQUE

CATAN

129, Champs-Élysées - BAL. 41-71

TAPIS ROMANTIQUE

Fond bleu, 2 m. × 3 m.

●

TAPIS D'ORIENT ANCIENS

AUBUSSON - PETITS POINTS - SAVONNERIES

ACHAT - EXPERTISES - RÉPARATIONS

MANUFACTURE DE HANG-KENH

HAIPHONG - TONKIN

DESCHAMPS et RYARD DE PARCEY

TAPIS D'ART CHINOIS

à points noués - dessin ciselé

PERSE - CHINE - ORIENT

TAPIS DE STYLE SUR COMMANDE

104, Boulevard Haussmann, Paris 8e - Eur. 37-07

Phot. Chevojon.

Tapis chinois, fond bleu (2 m. 80 x 3 m. 60 environ)

LA GALERIE PERSANE

132, boulevard Haussmann

Paris Lab. 27-39

Tapis anciens et modernes

AUBUSSON SAVONNERIE

CHINE ORIENT

FERNANDEZ

(S. A.)

15, rue Royale - PARIS

ANJou 40-22

Phot. Ottoni.

« *Ghiordes* »

TAPIS

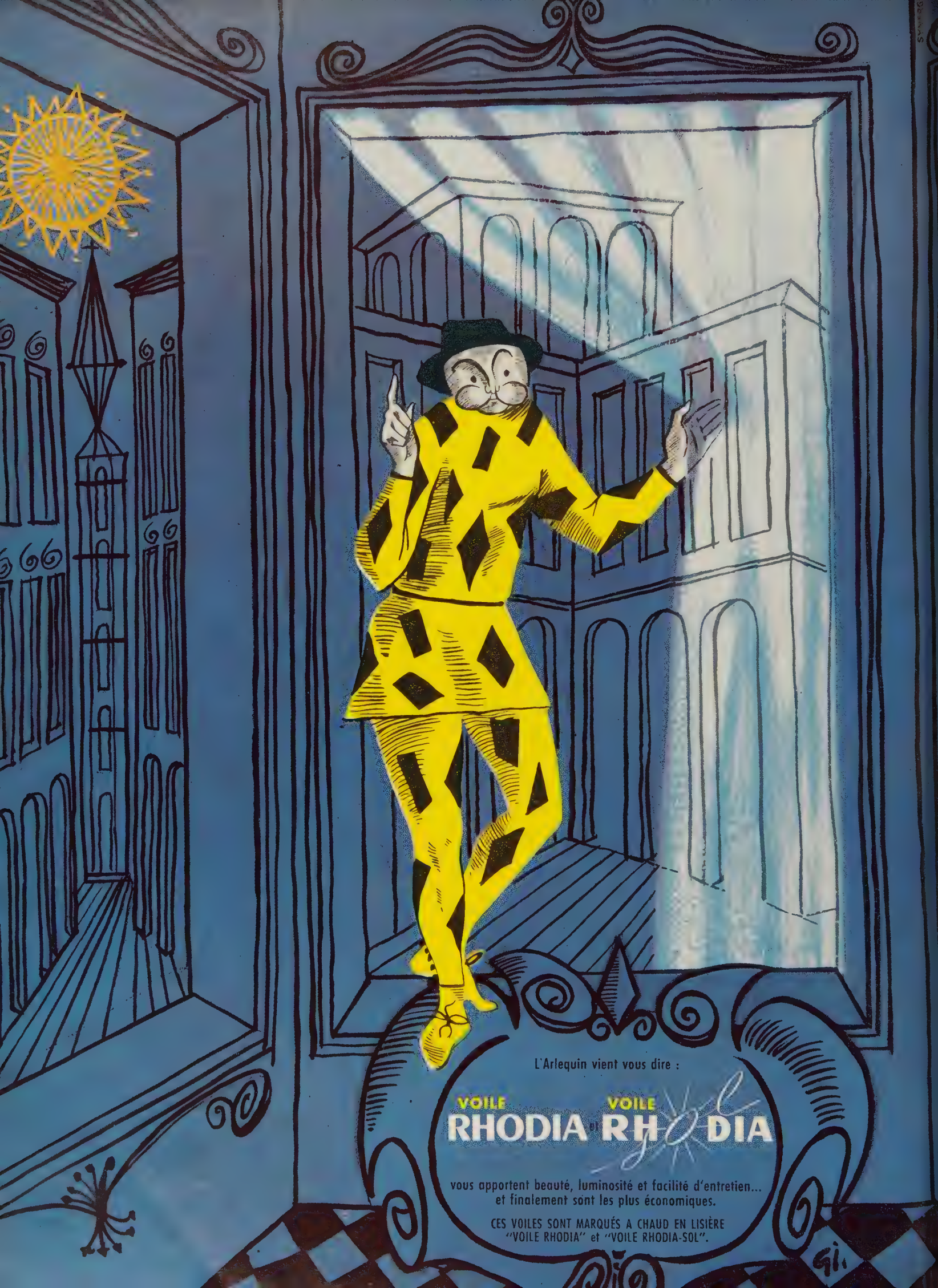
de Perse et de Chine

Tricots de luxe pour homme et femme - Chaussettes pour homme

pour les sports Equitation, Yachting, Golf, Ski, Tennis

MILANO VIA MARCORA 11

NEW YORK 16, N.Y. 104 EAST 40th STREET


L'Arlequin vient vous dire :
VOILE RHODIA
VOILE RHODIA
vous apportent beauté, luminosité et facilité d'entretien...
et finalement sont les plus économiques.
CES VOILES SONT MARQUÉS A CHAUD EN LISIÈRE
"VOILE RHODIA" et "VOILE RHODIA-SOL".

le paradis des sports d'hiver

NEIGE!

la station
"Parisienne" par excellence en Italie...

... de Novembre à Pâques

SESTRIERE

l'ensoleillée

m. 2035

ITALIE - ALPES DU PIÉMONT - TURIN

détente et joie de vivre..

champs de ski incomparables et un équipement sportif unique...

hospitalité réputée...

SOLEIL!

SANTÉ!

RENSEIGNEMENTS: S. A. ESERCIZI DEL SESTRIERE - TURIN, VIA B. BUOZZI 10 - TELEGR. TURISES

pubblimomo

profitez du prix de faveur

encyclopédie des jardins

Cet ouvrage d'une conception entièrement originale, paraissant en fascicules depuis le mois de janvier, constituera **un traité pratique et complet à l'usage des jardiniers amateurs.** Utile aussi bien pour les petits jardins que pour les grands parcs, il consacre au jardin d'agrément une place aussi importante qu'au potager et au verger. **Il fait une synthèse de l'ensemble maison-jardin,** offre des suggestions pour la meilleure utilisation des petits espaces et pour la réalisation d'une décoration florale tout au long de l'année. Il propose des variétés parfois peu connues, mais économiques et rustiques, donnant des résultats remarquables.

ENCYCLOPÉDIE DES JARDINS paraît en fascicules tous les quinze jours. **Prix de souscription** au volume relié (500 p. environ, format 20 x 25 cm, plus de 600 ill. en noir et 64 pl. en coul.) Jusqu'au 24 mars 1957 : 4 950 F t. l. incl.

LAROUSSE

Renseignements chez tous les libraires et, 114 bd Raspail, Paris 6

CIGA HOTELS

CIGA

COMPAGNIA ITALIANA DEI GRANDI ALBERGHI - VENISE

MILAN
PRINCIPE ET SAVOIA
PALACE HOTEL

STRESA
GRAND HOTEL
ET DES ILES BORROMEES

VENISE
DANIELI ROYAL EXCELSIOR
GRITTI PALACE HOTEL
HOTEL EUROPA
HOTEL REGINA

LIDO
EXCELSIOR PALACE
GRAND HOTEL DES BAINS
GRAND HOTEL LIDO
HOTEL VILLA REGINA

ROME
HOTEL EXCELSIOR
LE GRAND HOTEL

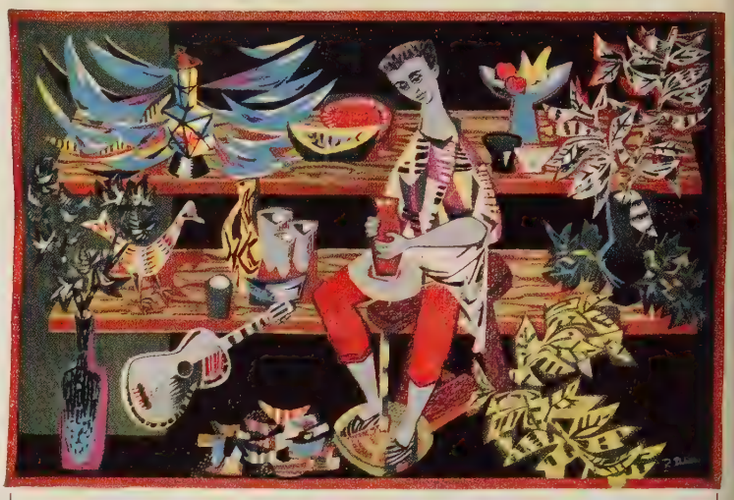
NAPLES
HOTEL EXCELSIOR

GÈNES
COLOMBIA EXCELSIOR (S.T.A.I.)

Propriété et Gestion

COMPAGNIA ITALIANA DEI GRANDI ALBERGHI

PUB BC



Panneau imprimé
« Le Potier »
1 m. 05 × 1 m. 59

Demandez à votre Décorateur les panneaux imprimés de

VICTOR COATES

20, rue des Petits-Champs, Paris-2e — RIC. 73-94

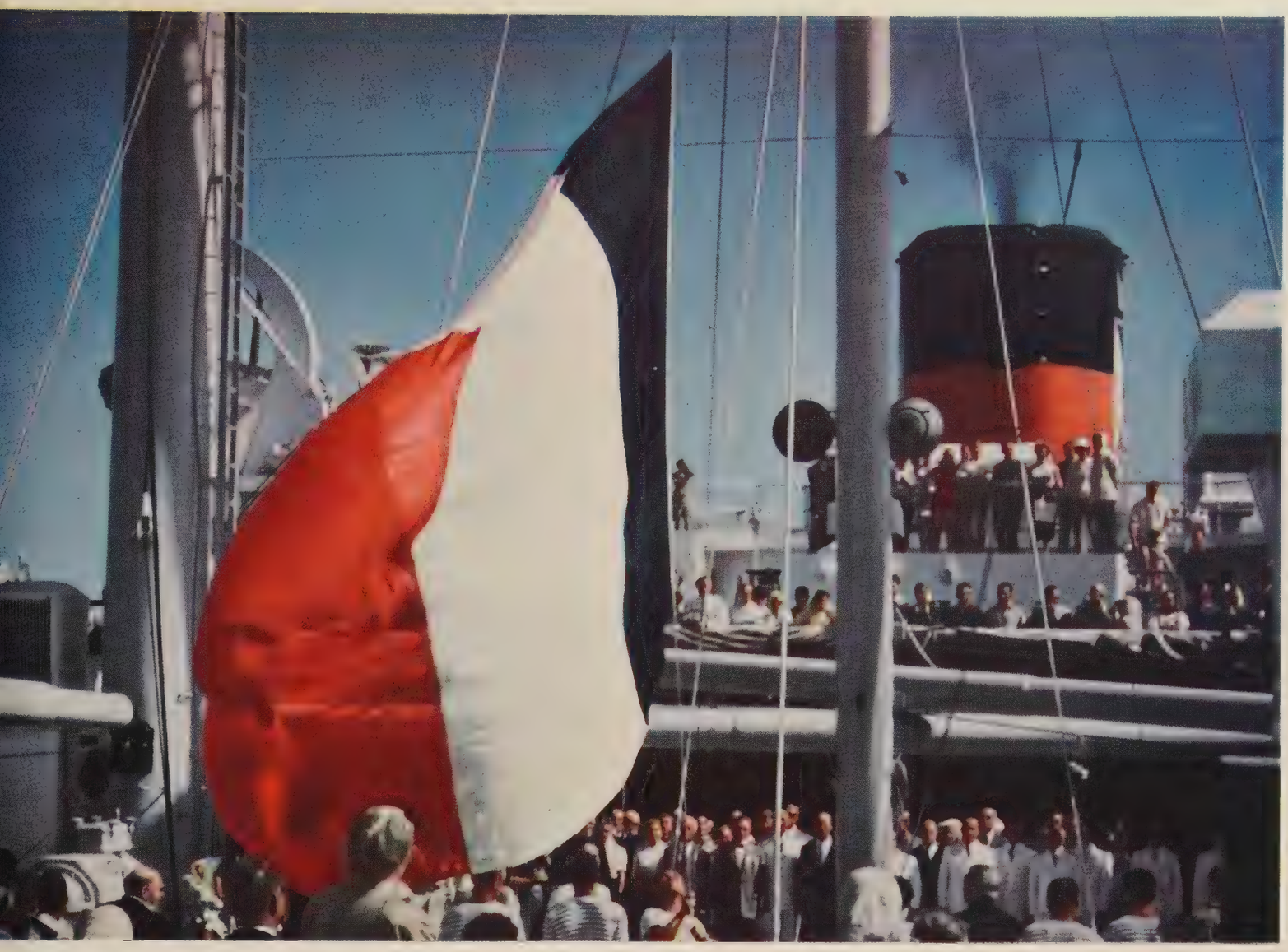
Suzanne Fontan
TISSUS IMPRIMÉS

JARDIN DE LA MARIE

29, RUE BONAPARTE
PARIS..VI•

ET CHEZ TOUS DÉCORATEURS ET TAPISSIERS DE CLASSE

DAN. 94.95



A bord du paquebot « Bretagne », de la « S. G. T. M. »
en croisière en Mer Noire, on célèbre le 14 Juillet
à l'escale d'Odessa (U. R. S. S.)

SÉNÉGAL - BRÉSIL - PLATA
MÉDITERRANÉE - ANTILLES

Lignes régulières de la

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
DE
TRANSPORTS MARITIMES

, rue de Surène, PARIS

70, rue de la République, MARSEILLE

SI MON PÈRE AVAIT SU...

Maurice UTRILLO, MONTMARTRE.

Ce tableau, qu'Utrillo a vendu 175 francs en 1915, a fait 12.300 francs le 19 février 1932 à l'Hôtel Drouot. Maître Bellier, commissaire-priseur, en a obtenu 3.100.000 francs plus 21 % de frais, dans la même salle, le 27 février 1956.

Il est trop tard pour acheter des Cézanne, des Degas, des Monet, des Renoir, des Sisley, etc. Mais, bien conseillé, vous pouvez acquérir les peintres d'aujourd'hui qui seront les maîtres de demain.

Jules CAVAILLÈS, LE BOUQUET D'ALBI, huile mesurant 65 cm. sur 45 cm.

Jules CAVAILLÈS, né à Carmaux le 20 juin 1901. Prix Blumenthal 1936. Exposition en 1948 chez André Weil. Il a tout vendu lors de sa grande exposition à la Galerie Romanet, en mai 1956.

GALERIE ROMANET

« LA PLUS BELLE GALERIE DE PARIS »

18, AVENUE MATIGNON — ÉLYSÉES 98-11

Nos lecteurs nous écrivent...

L'église de Fossé

A propos du reportage sur l'église moderne de Fossé, paru dans notre numéro de Noël, un lecteur, M. Louis Pénicaut, de Limoges, nous écrit :

« *Je lis avec grand intérêt votre revue, mais je regrette que la petite église de Fossé ait été présentée à l'admiration de vos nombreux lecteurs dans votre numéro de Noël.*

... « *Nous avons fait le tour de cette pauvre église : ne parlons pas de l'extérieur, elle est ce qu'elle est... affligeante, et n'a rien de commun avec « la petite église qui se mire dans l'eau », que chantait Paul Delmet.*

... « *Les frères Szekell ont fait montre d'une audace certaine en transformant en équilibriste le bon saint Nicolas, qu'ils ont juché sur un tube de chauffage central piqué sur un moellon, dans une ambiance de couleurs fête foraine. Nous cherchons en vain à discerner l'idée, le goût qui présidèrent à cette exhibition clownesque (quant à la présentation).*

« *L'autel, très mode, est vraiment bien dépouillé, ce qui n'est pas pour nous déplaire ; mais ne trouvez-vous pas qu'il y a une erreur d'échelle entre le pauvre petit Christ et l'énormité de ses voisins les cierges ?*

... « *Je voudrais, avant de franchir le seuil de l'église de Fossé, confesser à l'abbé James Guyot (mais pas dans son confessionnal dont le bat-flanc, bien que n'étant pas d'ardoise, peut porter à confusions plus qu'à confession) que j'ai toujours eu une sainte horreur du style saint-sulpicien, car ayant vécu presque toute mon existence à Paris, non loin des rues Saint-Sulpice et Bonaparte, je me détournais avec dégoût en passant devant la triste effigie du bon curé d'Ars grimé comme un vieux cabotin et aussi de sa voisine « très star » sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.*

« *Ne pensez-vous pas, éditeurs, amis des Arts, vous messieurs les curés et abbés qui vivez dans le cénacle et vous aussi, certain dominicain, dont j'ai oublié le nom, ne pensez-vous pas que l'Art religieux avec un grand A a une place à prendre entre la production saint-sulpicienne et les réalisations publicitaires d'un Léger, Braque, Matisse, Le Corbusier, voire d'un Picasso, dont l'Eglise doit espérer et attendre la conversion pour lui confier la décoration à la fois très orthodoxe et bien française d'une église de chez nous. Je regrette que des artistes, dont beaucoup partagent ma façon de voir (mais bien plus qualifiés que moi), ne « s'engagent pas pour remonter le courant dit d'avant-garde »... qui mène l'art religieux et l'art tout court au néant.* »

— « Dire que nous approuvons tout dans la décoration de cette église, avons-nous répondu, serait aussi inexact que d'affirmer que tout y est laid. Et si nous faisons, comme vous, des réserves sur certain dépouillement qui atteint la pauvreté en transgressant le bon goût, nous ne vous suivons plus quand vous semblez mésestimer tout l'œuvre d'un Braque ou d'un Matisse, qui est d'une autre classe, voire d'un Picasso qui, s'il a commis — volontairement ou non — des horreurs, a réalisé des chefs-d'œuvre au cours d'une carrière prodigieusement féconde. »

L'échange de lettres se poursuivant, M. Pénicaut a conclu :

« *J'avais une grande admiration pour Matisse avant ses papiers découpés, certains vitraux et chemins de Croix. Mon emballement fut grand pour le Picasso de l'époque bleue, ses lithos (colombes, etc.), ses portraits au sens pictural et aussi littéraire du mot (je veux dire caractère), mais a été stoppé depuis pas mal d'années par ses excentricités, ses portraits outranciers et enfin par cette triste exhibition publicitaire filmée parue dans* Match. *Quant à Braque, mon admiration a toujours été assez mitigée et s'est effondrée devant son plafond du Louvre.* »

Peinture et non fresque

A propos de l'article paru en janvier sur le théâtre Gabriel, à Versailles, M. R. R..., de Chinault (Indre), s'insurge contre le terme de fresque improprement employé. Comme il nous le rappelle très justement, la peinture « a fresca » est faite dans l'enduit frais, préparé à mesure qu'on peint; la peinture y pénètre et fait corps avec cet enduit et avec le mur en séchant.

L'emploi du terme de « fresque » dans le cas des plafonds peints du théâtre de Versailles était certes une erreur, et, malgré tout le soin que nous apportons à la lecture des épreuves, nous l'avons laissée passer. Nous nous en excusons.

Matières nouvelles

« Que sera la maison de demain ? » L'article publié sous ce titre en janvier a suggéré à M. Segerstrale, de Genève, un certain nombre de critiques sur la construction moderne :

« *C'est avec grand plaisir et un intérêt croissant que j'ouvre chaque numéro de votre revue. Elle est toujours pleine de choses d'une grande beauté et d'idées nouvelles et ingénieuses.*

La France a toujours été pour toutes les nations le pays de la douceur de vivre. J'ai compris que vous avez pris pour mission de sauvegarder cette ancienne tradition bien française.

... Mais, quand, dans votre numéro de janvier, vous parlez des maisons entièrement construites en acier et en verre, je suis pris par un frisson de malaise ou plutôt d'horreur.

... Il y a quelques années que la croisade de l'amabilité fut inaugurée en France. Prêchez la croisade contre la sonorité, instruisez le public et agacez les architectes. Afin qu'après, tout soit luxe, calme et volupté. »

Le rédacteur de l'article, Roger Baschet, a répondu à ce lecteur :

« Je ne peux que regretter avec vous — et j'exprime ce regret à la fin de mon article — que soit abandonné en construction l'emploi des matières naturelles traditionnelles, et en particulier de la pierre. Car rien, je pense, n'en remplacera jamais ni la qualité ni la patine. Malheureusement, le problème est aujourd'hui placé sur un plan beaucoup plus économique qu'artistique : il s'agit presque exclusivement d'abaisser les prix de revient en intégrant au bâtiment le plus grand nombre possible d'éléments fabriqués en série. Mais à ceux-ci il faudrait adjoindre des isolants, afin d'éviter la sonorité qui est le défaut de presque tous les immeubles modernes.

Or les architectes que j'ai interrogés se sont tous plaints de disposer de crédits trop restreints pour pouvoir réaliser une insonorisation effective : « *Les responsables, m'ont-ils dit, sont les sociétés immobilières, soucieuses en premier lieu de fixer pour les appartements un prix de vente ou de location avantageux et d'offrir un confort apparent, mais qui négligent certaines conditions d'isolement qui sont primordiales.* »

C'est une question qui, comme vous, nous intéresse particulièrement et dont nous parlerons dans notre prochain album : *Décoration de France - En Ville.* »

Et M. Segerstrale, réaffirme son opinion : « *Je crois que la vraie cause du malheur est la crise du logement : les gens acceptent tout ce qu'on leur offre. La manière de procéder des constructeurs est, à mon avis, imprévoyante. Quand il sera plus facile de trouver des appartements, il sera très difficile de trouver des locataires pour les immeubles mal construits. La valeur de ces immeubles baissera sensiblement.*

Les architectes ont une plus grande responsabilité qu'ils ne le prétendent. Ils sont les experts. Le public, en général, ne sait pas que l'on peut faire beaucoup avec des moyens peu coûteux : pensez aux portes trop minces, aux ouvertures sous les portes (l'expression : mettre un journal sous *la porte) au manque d'isolement des tubes qui traversent les murs, etc. Un gros mur de pierre n'est pas la seule ni la meilleure méthode d'isolement contre le son. Il y en a plusieurs autres. Il me semble que les architectes français n'ont pas assez étudié cette question. Si on les consultait, beaucoup de gens accepteraient certainement la solution un peu plus coûteuse que donne l'isolement.* »

Un témoignage de l'étranger

Mme H. B..., à Reinach (Suisse), nous envoie une bien agréable lettre dont voici un extrait : « *Je suis abonnée déjà depuis quelques années et, malgré mes connaissances pas très grandes de la langue française, je me réjouis particulièrement de votre revue et je lis avec grande joie vos articles. C'est une consolation pour mon mari et pour moi-même de constater que, malgré la situation mondiale actuelle, il y a toujours des gens qui ont le courage et la foi dans le bien et qui se vouent à la défense de la beauté sous toutes ses formes.* »

EAU DE COLOGNE POÏVRÉE

COUP DE FOUET CARON

DU PRODIGE A L'INFANTILISME

L'HOMME d'aujourd'hui, en désintégrant l'atome, a commencé de n'être plus tout à fait un homme. Il s'est promu lui-même au rang de demi-dieu. Déjà, avec des machines, il avait percé des isthmes. Maintenant, grâce à l'énergie nucléaire, le voilà qui, tout comme Hercule, pourrait écarter deux continents, bouleverser le tracé des côtes, remplacer des terres par des mers ou inversement. Il fait plus que rejoindre la mythologie, il remonte au Déluge : ce ne sont plus seulement les Héros, c'est Dieu qu'il copie en maniant des forces qui, seules, jusqu'à présent, avaient le pouvoir d'accomplir des prodiges. Malheureusement, il a d'abord pensé à s'en servir pour créer des cataclysmes. La science éclate dans ses limites, ou plutôt, elle n'en a plus. Dans tous les sens, elle perce son écorce, et ses rameaux neufs portent des noms magiques tels qu'électronique ou cybernétique. Les antibiotiques biffent dans le *Larousse médical* les mots de tuberculose et de syphilis. Un aviateur franchit en quatre heures, de l'Atlantique au Pacifique, le continent américain. Un chirurgien sort un cœur d'un thorax et le répare comme un réveille-matin.

Tandis que les savants élèvent le génie de l'homme, d'autres, curieusement, s'emploient à abaisser son esprit. D'un côté on transcende, de l'autre on abêtit.

Regrettons-le ici, très simplement, en observant sans passion cette extraordinaire divergence entre deux grands courants de notre époque, dont le premier monte et le second descend.

Jadis les journaux donnaient des informations en laissant à certaines gazettes spéciales l'apanage des indiscrétions — cela avait même un nom, et aussi une intention. De nos jours, le potin, voire le scandale, est à l'honneur. On favorise les curiosités malsaines, on encourage la paresse : aux lecteurs pressés, on mâche la besogne en découpant un roman en bandes d'images légendées comme autrefois faisaient les journaux pour enfants. Car nous donnons dans l'infantilisme. Regardez ces affiches sur les murs de Paris, ces barbouillages volontairement puérils, ces visages faits de contours biscornus : aux enfants on apprend à dessiner, mais les dessinateurs professionnels adultes apprennent à ne plus savoir dessiner. Quand on dit à ces jeunes artistes, coiffés comme des garçonnets de 1900 (toujours l'infantilisme) : « Avez-vous connu les affiches de Cassandre et de Paul Colin? » Ils répondent en souriant : « Oui ! Mais il faut bien changer! » Et cela nous donne des graffiti qui pourraient être signés : Toto. Les dessins humoristiques sont à la mode, mais combien, parmi des centaines, font vraiment rire — et tout de suite — ce qui est leur but? Sur des pages et des pages, nous sommes tenus heure par heure au courant de la naissance et des premiers souffles d'un enfant. Voilà encore matière à passionnante indiscrétion. Des millions de lecteurs se croient de la famille : ils appellent la « maman » par son prénom. Un journaliste écrit : « Les Rainier ont une fille », comme on dit : « Tiens ! les Durand ont un garçon ! »

Au théâtre, où subsistent encore heureusement quelques bons spectacles — de *l'Œuf* à *Hedda Gabler* — la politique de baisse va son train : ici on tire d'une fresque sociale un mélo à effets faciles ; là on cherche dans une œuvre étrangère un prétexte à sexualité, et une chatte vous rappelle que chaque soir sur scène elle hurle à l'amour.

Dans « abêtissement » il y a « bête » — animal — et cette constatation rejoint notre propos.

OLIVIER QUÉANT.

N
O
E
Dombes
GÉNISSIAT
LYON
VIENNE
Isère
TOURNON
VALENCE
CRUSSOL
LA VOULTE SUR RHÔNE
Rhône
DONZÈRE
Durance
ORANGE
AVIGNON
TARASCON
ARLES
AIGUES-MORTES
LE GRAU DU ROY
MARSEILLE
LÉGENDE
ROMAIN
HISTOIRE
MERVEILLEUX
ÉNERGIE

Le Rhône, jadis artère de la civilisation méditerranéenne, aujourd'hui colossal générateur d'électricité, sera demain au service de l'industrie atomique.

L'épopée du RHÔNE

PAR CLAUDE BAIGNÈRES

Il faut un motif sérieux à des marins protégés par toutes les divinités aquatiques pour prendre leur vaisseau sur leur dos et franchir dans cet équipage les cols des Alpes. De l'Adriatique à la Méditerranée, la route maritime est, pour un navire, à la fois plus courte et plus séduisante que la voie fluviale barrée d'un gigantesque escarpement neigeux. Mais les Argonautes ravisseurs de la Toison d'or savaient ce qu'ils faisaient en s'élançant à l'assaut de la montagne. D'abord ils déjouaient l'embuscade des subtils Ètes dont la flotte s'était embossée au goulet austral du golfe ionien ; et puis ils n'ignoraient pas qu'ils marchaient ainsi à la rencontre d'un fleuve dont les eaux tumultueuses allaient les entraîner en l'espace d'un éclair jusqu'à la mer de Sardaigne. C'est dans le Rhône que les compagnons de Jason retrempèrent leur courage et leur énergie. Imbibée par le flot dynamique qui la poussait, inlassablement, sans reprendre haleine, la trirème prenait son élan pour de nouveaux combats. Et c'est ainsi que le Rhône avant d'entrer dans l'histoire fertilisa la légende.

Il est évidemment très tentant d'imaginer l'élite de la Grèce mythique occupée à dévaler les rapides de Génissiat ou de Donzère-Mondragon dans un tohu-bohu triomphant : Hercule à la barre, Castor et Pollux cramponnés au mât, Médée figure de proue et Jason perdu dans la contemplation des taureaux de Camargue, bien moins redoutables que ceux commis par Vulcain à la garde de la Toison. L'œil rebelle et la corne agressive, entrés jusqu'au poitrail dans le fleuve, ces taureaux devaient ressembler à quelques monstres amphibies engendrés par le courant. Ils en incarnaient la violence, la ruse et la colère. Ils pouvaient regarder avec mépris les demi-dieux et surhommes ballottés par le ressac ; eux aussi descendaient d'un dieu, d'un dieu violent, barbare, qui à l'ère prémythologique régnait sur les forêts germaniques : l'auroch. Ce dieu avait été chassé des futaies tutélaires par la brutale offensive des glaciers qui s'arrêtèrent à Lyon, où les collines de Fourvière et de la Croix-Rousse marquent les points culminants de leur moraine frontale. Le sillon creusé par la glace dans le roc allait constituer le cours supérieur du Rhône. Les aurochs ne revinrent jamais d'exode. Le Rhône avait façonné, poli, affiné ces lourdes masses de muscles. Il leur enseigna la souplesse sans affaiblir leur puissance, il leur apprit l'élégance de l'orgueil, la fierté du mépris. Leurs quatre pattes bien campées dans les enganes et les salicornes, les taureaux vont désormais observer les trajectoires de l'histoire du soleil et des hommes.

Ils devaient une seconde fois rencontrer Hercule, que deux géants tentèrent en vain de noyer dans le Rhône ; ils virent passer Némésis et Poseidon qui s'en allaient fonder Nîmes et Arles, et la blonde Europe, qu'un monstre marin déposa entre les bras chaleureux du fleuve. Mais en l'an 600 avant l'ère chrétienne ils furent les témoins d'une bien touchante cérémonie. La beauté de Gyptis, fille du chef des Ségobriges, retient l'attention d'Eumène, hardi navigateur phocéen. L'eau du Rhône sera le philtre d'amour, et le jeune couple s'en ira cacher sa passion dans une hutte autour de laquelle — par la grâce des Phéniciens — s'édifiera Marseille.

Ici, la légende pour un temps s'essouffle et l'histoire commence. Neptune lui-même, traqué, démoralisé par les sceptiques, les agnostiques, les libres penseurs d'Athènes et de Rome, dételera bientôt son char marin et rendra leur liberté à ses chevaux, qui s'en iront fonder la race camarguaise.

LES ALLUVIONS ROMAINES

L'histoire, c'est le réalisme ; le réalisme, c'est le commerce, la guerre ou l'art de vivre. Grecs, Phéniciens et Étrusques transformèrent le delta en un vaste dépôt de marchandises ; ils ne purent pas en écouler tous les stocks comme en témoignent les innombrables débris de poteries qui jonchent les berges du Vaccarès ; ils entreposèrent également les statues de leurs dieux. De là, tous ces produits étaient acheminés à contre-courant, par le Rhône, loin vers le nord, au cœur du pays gaulois où ils allaient essaimer la culture méditerranéenne. Le Rhône semblait alors s'enfoncer comme une longue aiguille dans la chair barbare pour y injecter le vaccin de la civilisation. En 219 avant le Christ, peu en amont d'Orange, Hannibal jette dans le fleuve cinquante mille hommes et quarante éléphants en marche vers Trasimène et Capoue. La route des poteries est coupée. La contre-attaque romaine se fera attendre près de cent ans. Elle se heurtera aux tribus Allobroges et Arvernes, puis aux Cimbres et aux Teutons que Marius écrasera près d'Aix-en-Provence. Et ce sera le début de l'ère gallo-romaine. La tête de pont latine en territoire gaulois sera provisoirement limitée et défendue par le Rhône. Tout le long des rives que le fleuve creuse sans cesse avec l'acharnement mécanique d'un irrésistible *bulldozer*, les Romains édifient non pas des fortifications, mais des temples et des théâtres.

Temples et théâtres étaient pour les colonialistes humanistes de l'antiquité ce que sont écoles et hôpitaux pour les civilisateurs d'aujourd'hui. A Orange, Domitius édifie un arc de triomphe ; César fonde la colonie d'Arles, qu'il dote d'arènes ; à Vienne s'élève le temple d'Auguste et de Livie, et la plus haute colline de Lugdunum se couronne bientôt du Forum Vetus dont elle gardera le nom gallicanisé de Fourvière. Lugdunum donnera deux empereurs : Claude et Caracalla, à l'Empire romain d'Occident. Tous deux descendront le Rhône pour voguer vers leur destin, et ils ne puiseront pas dans ce voyage des conseils de sagesse. Le bastion romain se dégrade. Le Rhône, qui fut jadis à la fois le véhicule et la voie triomphale des dieux de l'Olympe, va maintenant les engloutir et les digérer. A Vienne ses eaux se referment comme un linceul sur la statue de Vénus qu'on lui jette en pâture. Longuement, fidèlement, amoureusement, il en polira les formes avant de les restituer à un musée.

LE RHONE CHRÉTIEN

Flot bourbeux, miroir trouble qui refuse de retenir les images, les déforme, les magnifie, les ridiculise au gré des remous de sa fantaisie, il court au-devant d'un nouvel idéal ; il va se mettre au service du christianisme. Les puissantes légions romaines campent encore sur ses rives ; il leur portera le message chargé d'amour, d'espérance et de pardon que de saintes messagères venues de Galilée vont lui confier.

Elles ont nom Marie Jacobé, Marie Salomé, Marie, Marthe et Sarah. Lazare et le pauvre Trophime les escortent. Le vent du mysticisme et de la légende a soufflé dans la voile de leur barque ; il les a poussés jusqu'à l'embouchure du petit Rhône, et de la trace de leurs pas sur le sable de la plage naîtra une église : les Saintes-Maries-de-la-Mer. A vrai dire, il faudra attendre douze siècles pour que s'élèvent les murs ocrés par le soleil de cette forteresse de la foi ; mais le Rhône est là, à son poste, fier de préfigurer l'ombre démesurément agrandie du futur clocher ; il carillonnera jusqu'à Lyon les dogmes de la nouvelle croyance.

Comme il se doit, la légende s'empare de l'événement ; le Rhône de sa voix caverneuse se chargera de l'amplifier et de la répandre aux quatre vents. Marie Jacobé, Marie Salomé et Sarah évangélisent la Camargue, Lazare gagne Marseille ; Marthe, Tarascon, et Trophime, Arles. Ces deux derniers voyageurs vont avoir fort à faire.

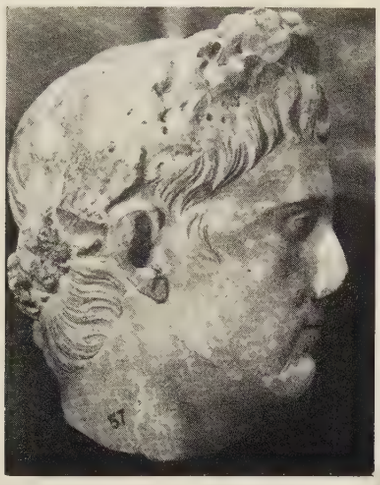
Libéré du rationalisme romain, le Rhône a retrouvé sa vocation mythique ; de nouveau il engendre des monstres : dragons, léviathans et autres bêtes-mahousses friands de chair humaine. Alors la Tarasque ravageait le territoire situé entre Arles et Avignon ; émergeant du limon, elle ouvrait son énorme mâchoire crénelée de dents acérées, dévorait les curieux et replongeait dans un fracas d'écailles au cœur bouillonnant du fleuve. C'était là une émanation du démon. Marthe le mit bien vite à la raison ; quelques gouttes d'eau bénite projetées sur le museau satanique suffirent à l'apprivoiser ; et de nos jours on continue chaque année à en promener l'effrayante effigie dans les rues de Tarascon délivrées de la peur.

Trophime, lui, ne suivit pas Marthe jusqu'à Tarascon. Il débarqua en Arles, capitale spirituelle du paganisme romain. Là aboutissait la voie aurélienne qui par Vaison, Aix et Antibes gagnait Rome. Le long de cette route pavée de larges dalles, les nobles Gallo-Romains faisaient édifier leurs tombeaux. Trophime décida de convertir ce champ des morts en cimetière chrétien ; contre toute vraisemblance, la tradition populaire soutient que le Christ serait revenu lui-même encourager son serviteur, et l'on montre encore la pierre où il posa son genou. Comment s'étonner dès lors que toute la Gaule martyre puis toute la France chrétienne aient rêvé de se faire ensevelir dans ces Champs Élysées, dans ces Alyscamps? Au IVe siècle, les seigneurs riverains n'avaient pas d'autres ambitions. Ils stipulaient que l'on arrime leur corps sur un radeau qu'emporterait le flot du Rhône,

Suite de l'article page 13

La perte du Rhône à Bellegarde : un paysage que la technique a effacé, car le barrage de Génissiat a formé un lac artificiel.

Phot. Viollon.



4.

Le flux romain

De Lyon à Arles, durant trois siècles, l'Empire romain va édifier sur les rives du Rhône les bastions de la civilisation latine : Néron subventionne le théâtre de Lyon (1) ; la louve (2) veille sur Vienne où s'élève un temple (3) dédié à Auguste (4) et qui abritera une statue de Vénus que le christianisme jettera en pâture au fleuve (5). Enfin, à Orange (6) et en Arles (7 et 8) arènes et théâtres dressent leurs murs et leurs gradins, éternels défenseurs de la culture méditerranéenne dont rien n'endiguera le flux.

1.

2.

3.

5.

Photographies Roubier, Archives photographiques et Pierre Jahan.

6.

7.

8.

Photographies Yan,
Doisneau, P. Jahan.

1.

Le Rhône capétien

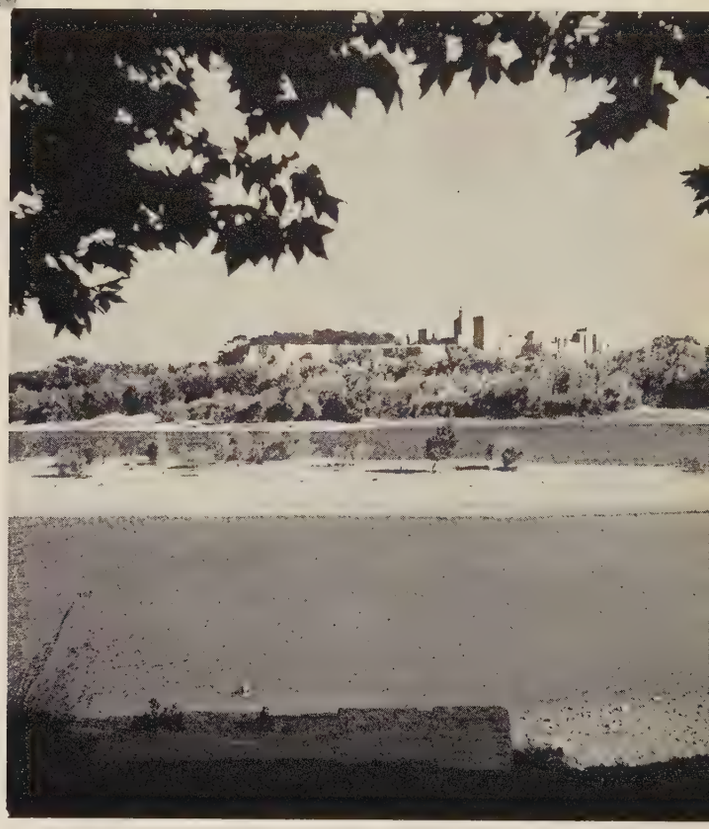
Philippe le Bel fit édifier cette tour (1) sur la rive droite du Rhône pour mieux surveiller le territoire du Saint-Empire. Face au château de Beaucaire où sévissait Simon de Montfort s'élèvera la forteresse de Tarascon (2) dont un jardin à la française adoucira plus tard l'austère grandeur. Louis IX descendra souvent en bateau le cours du Rhône, et il fallait toute l'habileté des mariniers pour éviter les piles du miraculeux pont Bénezet (3). Le saint roi passait devant le village de Tournon (4) et s'arrêtait volontiers dans une de ces îles à fleur d'eau qui naissent au cœur des tourbillons (5). Véhicule de la religion chrétienne, le Rhône vit s'élever à Vienne (6) l'une des plus belles cathédrales de la région lyonnaise. Les Papes vinrent un instant se réfugier sur ses rives au château d'Avignon (7).

2.

3.

6.

7.



4.

5.

Photographies André Gamet,
Yan, Machatschek, Pierre Jahan,
Louis-Henri, Noël Le Boyer.

1.

Légendes et sortilèges

En Camargue, d'où la monstrueuse Tarasque (1) partit ravager la région de Beaucaire, le Rhône fertilise la légende. Taureaux et chevaux, héritiers de dieux germaniques et latins, règnent sur les arènes de lumière et les nappes scintillantes du Vaccarès (2 et 3). Et les jeux du soleil dans les feuillages argentés des oliviers créent l'atmosphère du jardin enchanté que le soir, peut-être, vient encore hanter l'ombre de Pétrarque (4). Ici le christianisme prit pied sur le sol français : l'église des Saintes-Maries (5), les tombeaux arlésiens des Alyscamps (6) proches du cloître Saint-Trophime (7) marquent les étapes parfois légendaires des serviteurs du Christ à travers le pays gaulois, où le paganisme agonisait.

2.

3.

4.

6.

5.

7.

Photographies André Gamet, Serge Lido, Pierre Jahan, Le Cuziat, Yan.

rouge encore du sang des suppliciés : Blandine, Pothin, Ferréol, Julien ou Polycarpe ; pour faciliter le passage sur les tronçons du fleuve aux mains de leurs rivaux, ils prescrivaient que l'on place à côté d'eux des sommes d'argent destinées à acquitter un juste droit de péage. Si l'obole était dérobée, la barque miraculeusement immobilisée attendait le repentir du voleur. Porté par le courant, le funèbre convoi arrivait enfin au seuil de la terre sainte. Les pairs de Roncevaux trouvèrent ainsi, dit-on, leur dernière garnison, près de ce fleuve tout sonore encore du combat terrible que se livrèrent Roland et Olivier, et dont Victor Hugo recueillit le claironnant écho :

Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune
Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau.

Ce fleuve-là se jette toujours dans la Méditerranée, mais en irriguant l'histoire du moyen âge il prend une allure sombre et nordique. Ses rives se couvrent de forteresses qui se défient par-dessus son cours ; il emporte, comme des alluvions, les royaumes qui s'effondrent sur ses bords ; mais inlassablement pourtant les mariniers montent et descendent le fleuve hissant vers le nord tous les trésors de l'Orient.

LE RHONE GUERRIER

Ils devaient un jour embarquer « l'âpre folie de cet Orient » : la religion cathare. Alors l'armée de Simon de Montfort se concentre à Lyon, et une véritable flotte la transporte jusqu'à Donzère ; les hérétiques sont écrasés. Le Rhône devient la frontière naturelle entre le royaume de France et le Saint-Empire romain germanique.

En ce temps-là, les frontières n'avaient pas l'imperméabilité qu'elles ont parfois acquise aujourd'hui. Louis IX, le futur Saint Louis, pouvait naviguer sur le Rhône sans risquer de soulever la colère de son impérial voisin ; souvent, il descendait le fleuve, rendant la justice au hasard des escales, déjeunant sur un récif, couchant au château de Beaucaire, priant à Saint-Gilles. Partant pour Tunis, il devait une dernière fois, en 1270, se laisser emporter par le courant et contempler à Aiguesmortes, que son fils Philippe le Hardi ceinturera de remparts, l'eau et la terre de France.

Pour mieux déplorer la mort du monarque très chrétien, le Rhône détournera son cours et laissera la terre se refermer sur le sillage de la caravelle royale.

Petit-fils de Saint Louis, Philippe le Bel allait être beaucoup moins soucieux que son grand-père du prestige de l'Église romaine. Est-ce pour lui obéir, est-ce pour le convertir que Clément V décida de transporter le siège pontifical de Rome à Avignon? Pendant soixante-huit ans le Rhône, en tout cas, va refléter toute la pompe de la liturgie catholique, et les flots d'encens se mêleront au parfum du thym et des oliviers ; mais sur l'autre rive, où veille Philippe le Bel, les trompettes des guetteurs répondent insolemment aux exhortations apaisantes du plain-chant. Le château d'Avignon se développe et s'embellit, dans les soutes s'accumulent des trésors fabuleux.

Donzère-Mondragon : l'usine Blondel construite sur le canal de dérivation. A droite de notre image, l'écluse de la voie navigable.
Phot. J. Cellard.

Au moment même où il charrie pêle-mêle ces rumeurs guerrières et ces chorals célestes, le Rhône naît à la poésie. Sur ses rives Pétrarque a rencontré Laure de Noves, il l'a aimée, et l'austère savant a vu germer sous sa plume un lyrisme qui ne devait rien à la philosophie du Dante et beaucoup à l'impétuosité vitale du fleuve. Il s'en allait rêver près du fameux pont dont un siècle plus tôt le petit berger Bénezet avait posé la première pierre ; et sur les piles de granit il voyait le flot se briser, semblable à sa passion éternellement repoussée par la vertu de Laure.

LA VOIE ROYALE

Le Rhône ne s'intéressera pas à la guerre de Cent ans. Il n'aime guère les situations qui s'éternisent. Il est avide de reprendre son rôle de pourvoyeur des civilisations. La Renaissance triomphe en Italie : il va la drainer en France. D'abord il sert de monture à François Ier qui dévale vers le Midi. Hélas ! le Dauphin périra d'une fièvre maligne au château de Tournon tandis que son père, désespéré, poursuit sa croisière ; d'Italie, ce dernier ramènera d'innombrables trésors qu'il confiera à la garde de la Loire : le Rhône est un conquérant ; il n'est pas conservateur. Le 3 décembre 1600, il présidera à la rencontre d'Henri IV et de Marie de Médicis : les frontières du royaume s'éloignant de ses rives, il doit provisoirement se satisfaire de quelques cérémonies spectaculaires, car il a cessé d'être sur le front des batailles. Tant que les rois régneront, pas un soldat étranger ne pourra mettre le pied en terre française ; le Rhône devra se contenter d'arbitrer les guerres civiles ou d'épier les attentats.

En 1642, Louis XIII et Richelieu s'embarquent à Lyon pour se lancer à la conquête du Roussillon. Ils passent devant le château de La Voulte, qui leur sert souvent de quartier général. Mais le cardinal, épuisé, s'arrête à Tarascon, laissant le souverain poursuivre seul l'expédition. Il est malade ; il est aussi inquiet : Cinq-Mars, favori du roi, complote avec Gaston d'Orléans pour obtenir sa perte. Le hasard, aidé par la police secrète, démasque les conspirateurs. Et c'est le retour triomphal du cardinal, qu'a décrit Vigny : « ... Il remonta le fleuve avec lenteur sur des barques à rames dorées et pavoisées de ses armoiries et de ses couleurs, couché dans la première, et remorquant ses deux victimes dans la seconde au bout d'une longue chaîne... Jadis les soldats de César qui campèrent sur ces mêmes bords eussent cru voir l'inflexible batelier des enfers conduisant les ombres amies de Castor et Pollux. »

RACINE VINT SUR SES BORDS...

Après cet épisode, le Rhône devient une sorte de grande avenue de la littérature. Racine le descend et se plaint que le cours en soit presque tari ; Mme de Sévigné trouve au contraire fort imprudent de confier son sort à ce torrent furieux, et naturellement le président de Brosses, grand voyageur devant l'éternel, note fidèlement sa surprise à chaque remous, à chaque passage difficile : « Ne voilà-t-il pas que mes vilains rochers se resserrent

pis que jamais? En vérité cela est affreux, le Rhône se promène au milieu au grand galop. »
1789 : le Rhône n'allait plus se borner à terroriser des dilettantes en promenade. Il allait recevoir un nouvel affluent : le sang. Fusillades, guillotines : le roulement funèbre retentit d'Arles à Lyon. Les années s'écoulent : Bonaparte passe en trombe sans le voir. Les gens d'Avignon qui haïssent l'Empereur rêvent de le jeter à l'eau lorsqu'il revient de l'île d'Elbe ; les Lyonnais l'accueillent avec enthousiasme et ouvrent devant lui le pont de la Guillotière. L'histoire de France, qui si longtemps s'est jouée sur ses rives, n'intervient plus que par flashes sur le bord du Rhône, qui retrouvera pourtant son vieil instinct guerrier pour indiquer en 1944 la route de la gloire aux armées du général de Lattre.

TORRENT DE KILOWATTS

Insensiblement la vocation du fleuve a changé. Son éternelle jeunesse, sa fougue ne sauraient demeurer longtemps inactives : puisqu'il ne peut plus les mettre au service d'une civilisation nouvelle ; puisqu'on ne lui jette plus en pâture des dieux morts, puisque l'histoire déserte la vallée qu'il anime, le dieu Rhône décide de bander ses muscles, de discipliner son insolence et de mettre sa puissance au service des hommes. Il va susciter leur enthousiasme, capter leur énergie pour l'associer à la sienne, et de cette collaboration surgira une force nouvelle, moderne, irrésistible, d'essence presque surnaturelle : l'électricité. Car l'électricité est la métamorphose contemporaine de la divinité rhodanienne dont le taureau persiste à symboliser le dynamisme. Merveilleusement libérale, cette divinité, durant plusieurs millénaires, s'était mise au service d'entités supérieures et rivales ; désormais elle va s'installer « à son compte ». Mais, fidèle à ses souvenirs, elle sait qu'une religion a besoin pour s'imposer de se draper dans la légende ; dès la fin du XIX^e siècle, elle lance une offensive générale de toutes les bêtes mythiques qui, des marécages des Dombes aux étangs de Camargue, s'abreuvent à son flot ; elle engage des poètes avant de s'adresser aux ingénieurs : Mistral recense les « mouilles », les « maigres », les « eaux fières », les « rouanades » de son cours, il s'enivre du soleil qui jette ses « rayonnements tièdes sur les tourbillons qui tournoient brillants et l'un dans l'autre en bouillonnant se perdent, et sur les bosquets d'où sortent les aubes, avec leurs troncs à haute tige, blancs, ronds et polis comme les cuisses de quelque nymphe ou déesse géante... Nappe d'acier, les eaux longues et mornes amènent le sommeil, presque l'ivresse ».
Alphonse Daudet traduit le mystère, la poésie, la nostalgie, la gentillesse de la Basse Provence ; Joseph d'Arbaud, lui, explore les fourrés du Vaccarès, où en plein siècle du rationalisme il découvre, fier et résigné, le dernier centaure : « Je t'ai vu reflétant la mêlée des étoiles au milieu des marais salants et des étangs ; sur ton Rhône impétueux, les rayons de Midi m'ont fait tourner la tête et baisser les paupières. »
Ce Rhône qui court vers le soleil va devenir une source de lumière. Ses eaux endiguées, canalisées, organisées concentrent leur force à Génissiat ou à Donzère ; elles se précipitent dans de gigantesques turbines qu'elles entraînent dans une ronde folle ; de ses tourbillons naissent des gerbes d'étincelles dont un réseau de fils véhicule la haute tension aux quatre coins de la France. C'est en 1937 que les techniciens se penchèrent efficacement pour la première fois sur le Rhône. Le débit du fleuve allié à la violence du courant était à leurs yeux et suivant leurs calculs la plus formidable réserve de puissance dont la France pouvait disposer. Convertir cette puissance en énergie électrique, tel fut le but des travaux de Génissiat.
Situé en aval de Bellegarde, le défilé de Génissiat était propice à la construction d'un barrage qui, retenant les eaux impétueuses dans un vaste lac artificiel, constituerait un véritable réservoir d'énergie que des vannes et d'énormes tuyaux canaliseraient méthodiquement vers les hélices des dynamos. Pour réaliser ce réservoir établi dans le lit du fleuve, il fallut dévier l'eau dans deux tunnels analogues à ceux du métro, creusés dans les flancs de la montagne. La guerre ralentit les opérations sans les arrêter ; en janvier 1948, le Rhône fait une entrée majestueuse et disciplinée dans la cage de béton et s'étale avec panache sur ce lieu même où jadis les géographes situaient la fameuse « perte » de son cours.
A Donzère-Mondragon, le problème était très différent. Dans le beau livre à la fois historique et technique qu'il a notamment consacré à l'équipement industriel du bassin rhodanien, Gilbert Tournier précise qu'à Donzère la pente du fleuve est quatre fois moindre qu'à Génissiat et le débit quatre fois plus élevé. Ce n'est plus aux nerfs du fleuve mais à ses muscles que les constructeurs du barrage feront confiance. Sur 40 kilomètres, le Rhône va être endigué, dompté, équipé. Un canal de dérivation aussi paisible qu'un lac facilitera la navigation sur un parcours tenu jadis pour redoutable. Le Rhône, depuis toujours sillonné de bateaux, va dès lors être accessible aux pétroliers de fort tonnage : Lyon deviendra l'un des ports les plus importants du continent. Et l'élévation artificielle du plan d'eau, grâce à un barrage construit sur le lit naturel du fleuve, décuple la puissance énergétique du courant. Le volume de la terre qu'il fallut ainsi déplacer équivaut aux trois quarts de celui que remuèrent les terrassiers du canal de Suez. Les 1.600 mètres cubes d'eau qui déferlent chaque seconde sur l'usine André-Blondel produisent annuellement 2 milliards de kilowatts-heure. C'est peu en regard des 5 milliards de kilowatts-heure du Coulee-Dam américain, c'est énorme si l'on raisonne à l'échelle de l'Europe. Mais désormais c'est le Rhône ou ses satellites qui lancent les locomotives à l'assaut des records sur toutes les voies ferrées du Sud-Est ; c'est lui qui fait vrombir les moteurs des usines et refroidira demain les centrales atomiques. Conscient de sa force — même si par des sautes brutales d'humeur il rappelle parfois aux hommes le respect dû à sa divinité — il réalise aujourd'hui la plus prodigieuse des crues dont puisse rêver un fleuve : la crue de son énergie et de sa vitalité. Et toutes ces turbines qui ronronnent sous la caresse du courant prennent la relève des tarasques et autres émanations d'un fleuve qui ne renonce à irriguer la légende que pour réaliser sans coup férir les plus audacieuses conjectures de la science-fiction.

C. B.

Paradis des oiseaux qui ont abandonné aux insectes le reste de la Provence, le delta du Rhône est constamment surveillé par les féeriques escadrilles de flamants roses.
Phot. Ray Delvert.

Phot. Maywald.

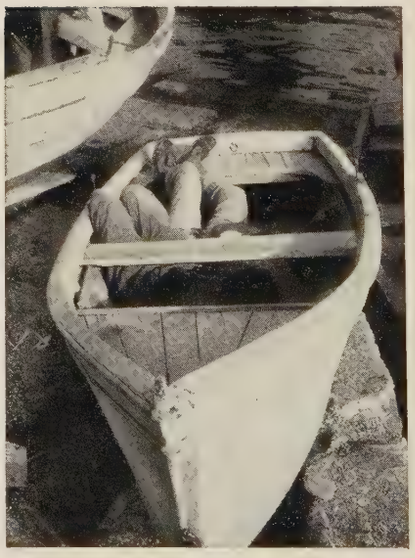
MARSEILLE

SANS PLAN NI BOUSSOLE

Notre-Dame flambe au levant, au couchant : sur Elle, ils poseront leur dernier regard. Ses anges joufflus jouent de la trompette, ses soleils sont des acrobates qui ratent leur coup et vont aux limbes. Des tanks et même une bicyclette en celluloïd, des parachutes en réduction, des béquilles, des petites voitures et surtout des bateaux, des voiliers, des barques, des navires de guerre s'envolent vers Elle, se balancent sous ses voûtes, abondonnés par ceux qui sont sortis sans mal du danger et qui auront toujours pour Elle, malgré, parfois, un cynisme apparent, une éternelle reconnaissance ; ex-voto de toutes sortes, qui vont du béret de marin aux plaques gravées blanc et or, en passant par les peintures naïves les plus curieuses, les plus sincères, quelles que soient religion et croyance.

Le monde, à Marseille, s'ouvre sur des vues de la mer et des navires qui entrent, qui sortent, par des phares tournants, par les longs bavardages de la lumière, par le bruit des chaînes et des grues, par des cris de sirènes, par des tronçons de pays divers.
Cette longue vue des bateaux, de la Garde, des feux verts, rouges, des tas de charbon qui sommeillent, des dockers qui triment, vous fait comprendre que les accidents de la vie ont un corps différent suivant l'endroit et l'air que l'on respire ; comprendre que cet air frais, fait de la mer, du creux des vagues et du vent, troublé par ces sirènes et par le cri des grues mal huilées, sera, toute la vie, le « la » du Marseillais.

Ville aux persiennes fermées, dans la crainte du soleil, dans le doux silence de la sieste, je me sens tout à coup seul avec toi (je te dis « tu » comme dans le poème : car je dis « tu » à tous ceux que j'aime) ! Ville entr'ouverte pour mieux laisser entrer les bateaux, ton pont transbordeur ne roule plus : tu n'as gardé que ses lézards ! Tu charges dans les cales les émigrants qui sentent la fatigue, l'ail, qui restent loqueteux et bredouilles.



'hot. Agnès Varda.

J'étais propulsé dans les rues, à la recherche de souvenirs. Je savais qu'ici, la vie, la vraie vie était dans la rue, sur la cour, sous les platanes, sur les trottoirs, où l'on pouvait s'asseoir et demeurer... Douceur de vivre dans ce cirque de montagnes...
Rue Saint-Féréol, les filles remontent jusqu'au Petit Pharo, tandis que les garçons vont s'encanailler derrière le fort Saint-Jean, où plane l'ombre des Chevaliers de Malte, qui furent ses premiers occupants. D'autres soldats ont pris la succession : des graffiti, des dessins autour de ce château désignent leur jeunesse, leur bravoure.

En face, les légionnaires ont leur poste, dernier refuge, asile, famille pour certains hommes, qui ne sauraient trouver d'autre place dans le monde moderne et qui ramassent ici, sans le savoir, la raison de vivre des anciens chevaliers : tribut du sang, plus instinctif que raisonné. « Marseille, dit Henry de Montherlant, une des quatre capitales : Marseille, Barcelone, Alger, Naples, de cette Méditerranée du Ponant où de grands viveurs, uniquement occupés de leur vie et sentant fort les sept péchés capitaux, mènent sous le masque une aventure de violence, de jouissance et de facilité. Leurs patrons sont Casanova pour l'Italie, Petrone pour la France (nul n'ignore qu'il était Marseillais). Quevedo pour l'Espagne et Apulée pour l'Afrique. »

Port de commerce, ventre velu de gros tonneaux de vin, portraits de femmes tissés dans la soie par de vieux Chinois : Saïgon, proche banlieue, nains frétillants aux faces couleur d'opium, pacotilles du bout du monde, odeurs de poisson, de goudron, brasseries de la marine... Les entrepôts des riches armateurs aux lourds voiliers d'Orient ont sombré dans l'oubli des Marius.
La rue de Paradis monte pourtant dans le passé : les marchands de curiosités, les antiquaires, les brocanteurs y sont installés et tout autour dans les rues voisines.

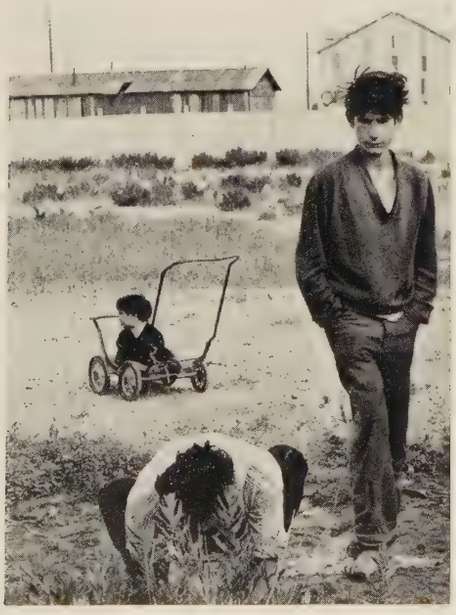
Photographie Willy Ronis.

Derrière la Canebière — cette avenue dont ils sont si fiers, qui leur fait dire, à quelques-uns : « Si Paris avait la Canebière, Paris serait un petit Marseille », mais nous pouvons dire, nous qui ne sommes point Marseillais, que sans Marseille la France ne serait pas la France — derrière, il y a des cafés, des bistros, des bars qui se remplissent dès le matin, où l'on « cause » ; certains, mystérieux, dont la porte n'ouvre qu'au premier étage d'une maison privée, où une femme un peu trop fardée vous accueille sous des lumières très voilées.
Naïveté et franchise, piquantes épices d'un accent authentique, au rythme différent, inhabituel. Marseille, libre de son corps, vit trop le moment présent pour que son passé lui pèse ou la touche. On y vit pour les affaires, on est « dans » les huiles, le savon, les pâtes alimentaires, les machines, la construction des bateaux, l'import-export, que sais-je ? Mais parle-t-on de ce que l'on possède ? Non, de ce que l'on attend, de ses espoirs, et le Marseillais, grand travailleur quoi qu'on en dise, ce qui ne l'empêche point d'aimer la flânerie sous le soleil, est un optimiste.

La guerre a tué une partie de l'Aventure. Des maisons dites modernes et honnêtes ont décroché les masures croulantes et grouillantes d'enfants, mais l'Aventure est toujours vivante dans le cœur des adolescents qui ont l'horizon comme pain quotidien.
Les commissariats du port, les douanes, les services de santé, les consultats et les compagnies de navigation aux allures de banque forment un quartier. A Marseille, plus qu'ailleurs, on sent les villes dans la ville.

Phot. Willy Ronis.

Tout près, un autre quartier, celui qui, pauvre et misérable, vit de pêche et de peu : de l'enfant qui rôde à la femme qui ramasse le bois sous les bateaux en construction. D'ici on s'évade rapidement de la cité : par la droite on attrape l'autoroute qui mène au nord. Tout de suite, c'est la coupure : la ville disparaît, plus rien n'existe qu'une sorte de désert, très beau, d'ailleurs. Si l'on continue par la gauche, on retrouve l'étang de Berre, grand comme une petite mer, bordé d'étranges pêcheries qui rappellent les paysages chinois. Au loin, de grands bateaux-citernes, des raffineries, des réservoirs, étincelants même la nuit, dressent leurs immenses carcasses aux allures inquiétantes.



MARSEILLE SANS PLAN

Je reviens sur la Canebière : certains carrefours pullulent d'une foule bavarde où l'on se fraye difficilement un chemin. Pourtant, en haut, à l'angle d'une rue, tout change d'aspect : c'est une sorte de Belleville tout en montées et en descentes ; c'eût été la solitude si quelques-unes de ces voies n'avaient appartenu à la marmaille, aux chats et aux vieilles impotentes qui vous guettent, vous observent et s'interrogent sur le pas de leur porte. Restent encore là de vieux loups de mer, de vieux capitaines dont la journée se déroule au long des pipes en cherchant d'où souffle le vent et en se risquant de temps à autre dans une excursion hors de leur quartier pour tenter les hasards du domino dans quelque café du port. Du haut de la Corniche, la Méditerranée tout entière est engloutie après la plage des Catalans, cédée par Louis XIV à ces bohémiens de la mer, fiers pêcheurs, gitans d'Espagne, qui eurent pendant très longtemps leurs coutumes et leur langue propre. Ce ne sont que bouquets d'orangers, cyprès, nombres mystiques, oiseaux mythologiques mis au goût du jour en 1900, et des criques ensoleillées, des bardes aveugles, des héros barbus. On a changé d'espace comme on a changé d'air.

Phot. Willy Ronis.

Des odeurs de fenouils, d'algues, d'ail, de pastis, flottent sous les arbres. Le soir tombe, les façades se détachent sur l'azur, pareilles à des blocs d'or, mais au-dessous du troisième étage tout est déjà tamisé d'une brûme bleuâtre. Les drogues de tous les archipels vous soufflent les brises de Calcutta, de Madagascar, de Ceylan, de Sumatra. On doute de la géographie...

NI BOUSSOLE

Photographies Agnès Varda.

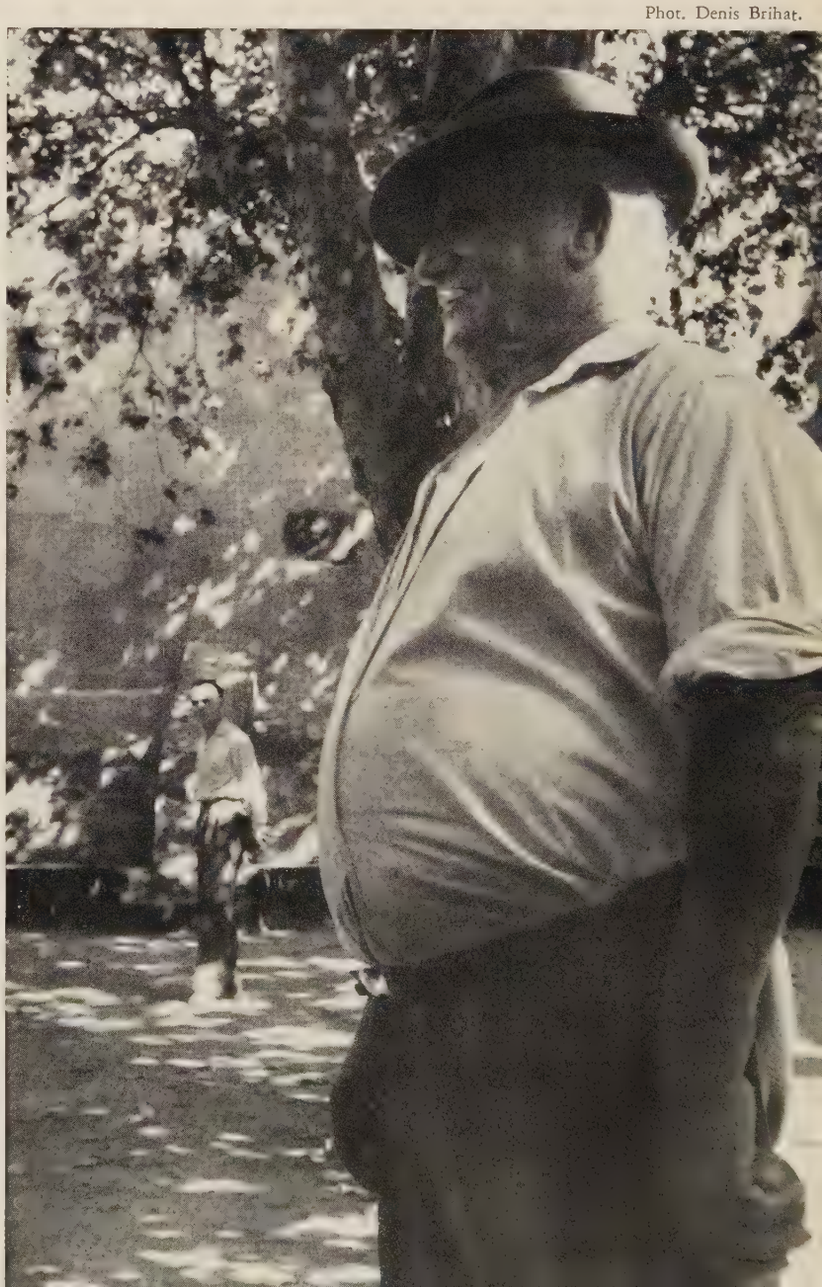
La gare Saint-Charles, énorme monument, est une fin de terre, un aboutissement. Ici la course se termine ou recommence : départ, arrivées, arrivée, départs. Ici peut s'effacer un passé et peut recommencer une vie nouvelle : au large.
Mais dans cette Babel où l'on croise des hommes de tous les azimuts, à quoi, **comment reconnaît-on le vrai Marseillais ? Té, pardi, à son « assent », à son sourire, à ses passions** quasi rabelaisiennes, à son plaisir devant une belle rascasse, à sa tendresse devant l'opale d'un pastis, à son teint mélange d'italien et d'espagnol. Il tient aussi du Grec par son goût involontaire pour les arts, son amour pour la vie en public. Il a la vivacité intelligente de l'Italien, la gravité de l'Espagnol, et s'il a une aptitude à mille choses, l'image large et colorée, il a autant de retenue que les héros de Pagnol. Les monuments grecs et romains ont disparu dans la cité phocéenne, mais l'empreinte de cet équilibre y est restée.

J.-Paul Albaret.

Aux marins de nationalité incertaine, Marseille se prête plus que tout autre à mille exploits.
Charmes mystérieux qui laissent des traces dans le cœur du visiteur, même d'une escale d'un soir. Rose tatouée, amours passagères, femme-figure de proue, nostalgie, rêve, hangars et grands courriers.

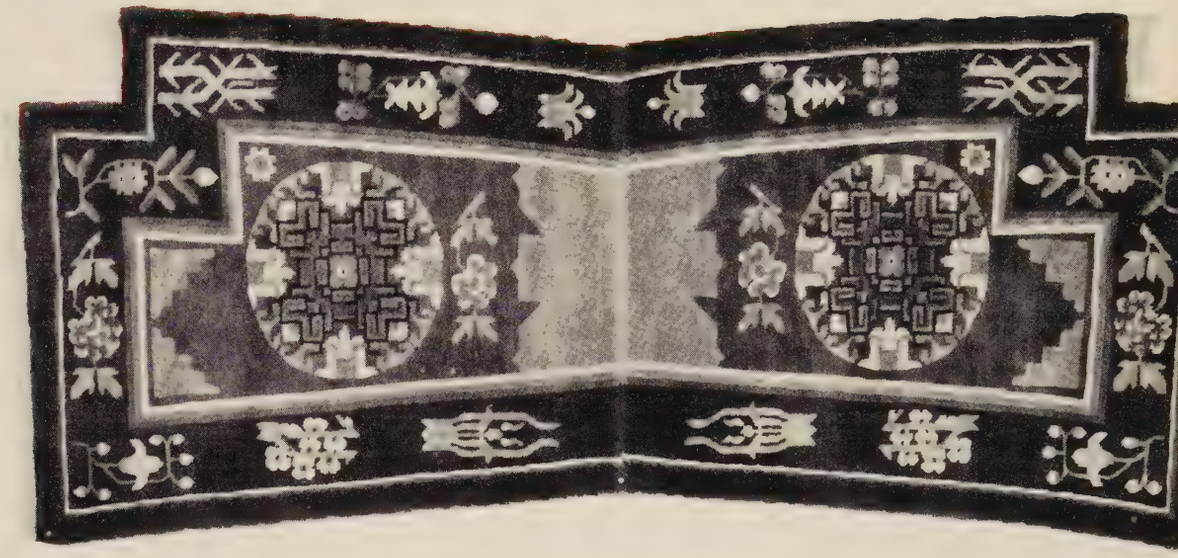
Matelots de tous les mondes en goguette dans toute la largeur de la rue ; les remorqueurs, les caboteurs et les paquebots s'alignent bien rangés près des canots en plein dans la ville, non loin du château d'If, que peu de Marseillais ont visité et où furent enfermés Mirabeau, le marquis de Sade et, aux dires de Dumas, Edmond Dantès alias comte de Monte-Cristo.
Hambourg, Anvers ou Londres portent le soir cette même angoisse, ce même calme, un certain silence que trouble, seule, une sirène signalant un départ ou une arrivée. Et il y a là, sous les pommades, des plaies suspectes, comme dans tout grand port, et des linges qui pendent comme des peaux mortes...
Porte de l'Afrique, cordon ombilical qui rattache l'enfant à la mère. Profil issu de la terre des Pharaons, Berbère en turban poussiéreux ou étincelant, Chinoise en pantalon attendant un tramway, Hindoue grelottante dans son sari. Caravansérail de l'Europe, la guerre lui fit perdre beaucoup, mais la vie et le souvenir sont assez forts pour ressusciter sur les ailes de la brise. On comprend pourquoi Marseille n'est pas une ville comme les autres : plus vieille que Périclès, toute d'instinct, saoule de vie, blanche et tiède, faite de chair et de cuir, mise en mouvement par de vivantes courroies de transmission, elle lessive les vieux pavés, la pierre, comme du linge sale ; toujours plus jeune à mesure qu'elle vieillit, car certaines villes ont le privilège, alors que pour nous le temps passe et nous tue, de renaître de leurs cendres, de rajeunir en changeant de corps. Le soleil, le grand air du Midi la fortifient, rentrent à l'aise dans ses longues rues où l'on respire avec liberté.

Phot. Denis Brihat.



Dans notre numéro d'août 1954, Robert de Calatchi, le grand collectionneur parisien, avait abordé l'histoire du tapis d'Orient. Nous lui avons demandé de raconter aujourd'hui celle du tapis d'Extrême-Orient, né de l'antique civilisation chinoise, si séduisant par son symbolisme subtil.

HISTOIRE ET SYMBOLISME DU TAPIS CHINOIS



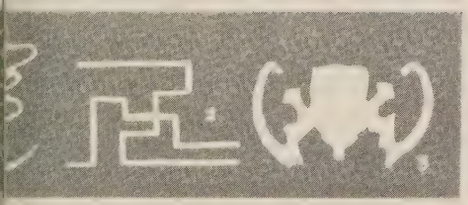
Il paraît étrange qu'en dépit de la richesse historique d'une contrée aussi fabuleuse que la Chine on ne possède que peu de précisions sur les origines exactes de l'art du tapis, qui trouva dans ce pays, producteur de laine et de soie, l'une de ses terres d'élection. Il est probable qu'il vint d'Asie centrale vers le Turkestan chinois, puis de là, par le Tibet, fut introduit dans la province de Kansou.

Selle ou couverture

On sait que dès la plus haute antiquité les empereurs et les mandarins aimaient à s'entourer de tapis ou à en faire présent, selon la plus authentique tradition orientale. On les utilisait alors surtout comme selle et comme couverture, témoins ceux qui sont conservés au « Shosoin Imperial Treasury » à Nara, au Japon. Ils remontent, pense-t-on, à la dynastie des Tang (618-907) et sont tous de petite taille.

La matière varie suivant l'usage auquel le tapis a été destiné, laine de mouton, de chèvre, de chameau et surtout de yack. Les plus anciens spécimens parvenus jusqu'à nous montrent, se juxtaposant à une

Tapis de selle. - Epoque Kien-Lung (1735-1796). Ici, la composition florale est surtout décorative et vise peu au jeu du symbolisme. On reconnaît dans la bordure la plupart des plantes favorites de la tradition chinoise. A partir du milieu : le glaïeul en gerbe, le magnolia, le bambou, l'amandier, le lotus, le lys (2), la fleur de prunier et l'iris (1). Les médaillons sont formés par deux larges fleurs de lotus stylisées dans le but de les rapprocher du Cercle Divin et de leur conférer un pouvoir protecteur. Coloris : vieil or et bleu. (Collection Trémoulet.)



Tapis mandchou. - « Dix mille années de bonheur... », tel est le vœu exprimé par ce remarquable tapis à tissage mandchou, de teintes roses, ivoires et bleues. En effet, le champ est semé d'une multitude de chauves-souris (3), emblèmes du bonheur, évoluant entre des nuages (1) et des signes « S'hou » (chance durable). Dans les bordures on distingue les perles et les « swastikas » (2) ou nœuds de la Destinée. (Coll. Robert de Calatchi.)

technique et à une inspiration rigoureusement indigènes, des apports extérieurs divers : Mongolie et Turkestan, mais aussi des influences plus lointaines qui s'expliquent en étudiant l'histoire.

Enfin un style typiquement chinois

Cette période brillante sera suivie au début du XVII^e siècle d'années plus ternes. Elle aboutira cependant à l'établissement de la dynastie mandchoue, dont le deuxième empereur mérite une mention spéciale.
Kang'Hi va en effet rendre son éclat à la Chine au cours d'un règne de soixante années (1662-1722). C'est un législateur et un fin lettré, à qui l'on doit la fameuse bibliothèque de Youen-Kien (Miroir des Sources). Il s'intéresse à tous les arts de son pays et cherche à les perfectionner, soutenu dans son enthousiasme par les empereurs de l'Inde et par les Jésuites qui jouent à la cour le rôle de plus en plus influent de conseillers et d'ambassadeurs. Par leur intermédiaire Louis XIV envoie à l'empereur des émaux qui suscitent une telle admiration qu'ils sont pris comme modèles et provoquent une grande émulation artistique.
Kang'Hi cherchera à attirer en outre dans les ateliers royaux tout artiste, hindou, persan, mahométan, tibétain, voire occidental, dont la réputation parvient jusqu'à son trône. L'anecdote suivante prouve la volonté de cet homme de goût de se pencher sur tout aspect de l'art : un jour qu'il était avec le Père Gerbillon à Ning-Hsia on lui présenta des tapis s'apparentant — dit le chroniqueur — aux « tapis turcs ». Il les apprécia tant qu'il pria qu'on vînt les exécuter en sa présence afin de pouvoir noter comment le point était fait... Tant d'efforts vont aboutir naturellement à une synthèse et l'on s'accorde à reconnaître à Kang'Hi le mérite d'avoir réussi à fixer des éléments indécis jusqu'alors en un véritable style chinois. C'est à cette époque que le jaune d'or, dit « impérial », entre dans la palette des artisans du tapis dont la fabrication prend une vaste extension.
Le règne de Young-Tchen (1722-1735) se reconnaît aisément dans les tapis, car, d'une part, l'influence tartare y domine, et, d'autre part, s'y manifestent les premières nuances de brun roux. La perfection atteinte par le travail de l'émail, alors en pleine vogue, influe sur le dessin des bordures qui reproduisent souvent les effets nervurés des porcelaines du temps.

Négoce international et invasion

Il y a plus de mille ans, les Arabes, commerçants audacieux, pénètrent dans le Sud asiatique. Ils échangent leurs marchandises, transportent avec eux les emblèmes et les symboles de leur foi musulmane et réussissent à gagner la protection des empereurs chinois durant plusieurs siècles.
D'autre part, venu de l'Inde, le bouddhisme s'impose dans le sud de la Chine, y apportant lui aussi de nouveaux thèmes décoratifs tandis que son avènement se fait indirectement sentir au Tibet, qui, résolument séparatiste en matière de religion, créera de ce fait son propre décor artistique. A cette époque, on étend l'emploi du tapis à la décoration des temples, pour couvrir le sol, amortir le bruit et obtenir le calme et le silence. Enfin, le fait commun à la plupart des dynasties antérieures à la période Ming est la lutte contre la tyrannie mongole. Au XII^e siècle, Gengis Khan, et au XIV^e, Tamerlan poursuivent leurs conquêtes à travers la Chine et la Perse. Les échanges entre ces peuples ayant chacun une civilisation originale et créatrice en sont favorisés. La Chine s'imprègne au plus haut point du symbolisme mongol, infiniment riche, poétique, parfois même tyrannique...

Chassé-croisé avec le reste du monde

Marco Polo, venu en Chine avec des lettres de créance de Grégoire V, en 1274, rapporte dans le récit de ses voyages avoir vu, au cours des dix-sept années qu'il passa à la cour de Kublai-Khan, les splendides tapis qui ornaient le palais de Cambulac (Pékin). Ceci se passait à la fin du XIII^e siècle. Cependant on a coutume d'attendre, pour débuter la classification des tapis chinois, la dynastie des Ming (1368-1644), d'abord en raison de son importance et ensuite à cause du grand incendie qui détruisit en 1408, sous le quatrième empereur, le Palais Impérial de Pékin et les immenses collections qu'il contenait.
Le fondateur de la dynastie Ming, un indigène du nom de Houng-Wou, s'efforce d'émanciper ses compatriotes de la foi taoïste et se montre le protecteur éclairé de l'industrie et des arts. Dès cette époque, le tapis porte l'empreinte des influences nouvelles, à savoir le caractère orné de l'art bouddhique et le contact encore superficiel peut-être, mais indéniable, de l'Occident. Vers 1514, s'établissent les premiers rapports commerciaux avec l'Europe ; les missionnaires jésuites, bien accueillis par les empereurs, ont une influence qui, bien qu'intermittente, a réellement existé. Tel le Père Ricci, conseiller scientifique à la cour, qui y introduisit des artistes français et initia les Chinois aux méthodes de travail occidentales.
A la fin du XVI^e siècle, des artisans chinois séjournent aux Indes, puis sont reçus à la cour de Perse par le Shah Abbas I^er le Grand. Ils ramènent chez eux nombre d'idées et de procédés nouveaux qui vont se traduire dans la production indigène et aboutir, vers la fin de la dynastie, à un style que l'on a défini le sino-persan. La gamme des teintes s'enrichit, les médaillons se multiplient, le tissage est plus serré, les motifs floraux plus nombreux, l'or et l'argent apparaissent dans la laine et la soie.

Une nouvelle clientèle : celle de l'Occident

Vers la fin du XVIII^e siècle, Kien-Lung (1735-1796), petit-fils de Kang'Hi, annexe le Turkestan et à cette occasion se fait envoyer en tribut de somptueux tapis. Ceux-ci attestent l'empreinte indo-persane (feuilles de lotus) et présentent des motifs bouddhistes et tibétains, quelquefois mongols. Le brun roux de la période Young-Tchen se mue en une fine teinte abricot clair, cependant que peu à peu l'intensification du commerce avec l'Occident pousse les artisans à satisfaire une clientèle qui exige un art moins stylisé, un exotisme plus voyant, avec pagodes, ponts et jonques, et des mariages de couleurs plus sonores. Mais la grande innovation, ce sont les premiers tapis ronds. Dans son ensemble, le XVIII^e siècle a donné des pièces splendides. Presque tous les tapis du palais de Pékin datent de cette époque.

Le XIX^e siècle décadent

Bien que l'on soit enclin à ne s'intéresser qu'au tapis ancien et qu'elle soit parfois de goût discutable, la production du XIX^e siècle (Tao-Kuang) ne peut être passée sous silence. Elle marque une décadence dont est responsable une exportation intensive vers l'Europe, peut-être aussi une tendance à l'industrialisation... Pourtant, de nombreux modèles anciens seront repris et copiés et il arrive de rencontrer dans quelques créations de cette époque une certaine spontanéité dans les encadrements et les bordures, ainsi qu'un assemblage plus libre des motifs.

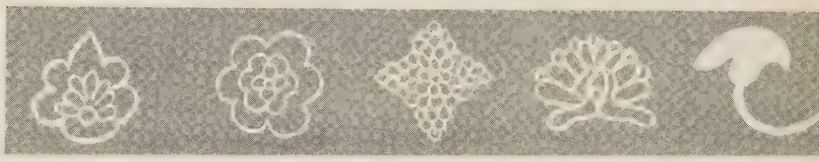
Le passé de la Chine, richesse du monde

Le tapis appartient à ce passé de la Chine qui est une des richesses du monde. Les érudits et les amateurs d'art se sont penchés sur son histoire. Mais leurs découvertes n'ont levé qu'un coin du voile qui le dissimulait à la curiosité occidentale et n'ont en rien altéré son charme.
Auprès des précieuses porcelaines, des soies peintes dont la fragilité est un attrait, des laques où jouent les ors patinés, le tapis ancien semble matérialiser une légende et apporte la preuve manifeste du rayonnement de l'art chinois à travers les âges et les plus lointains pays.

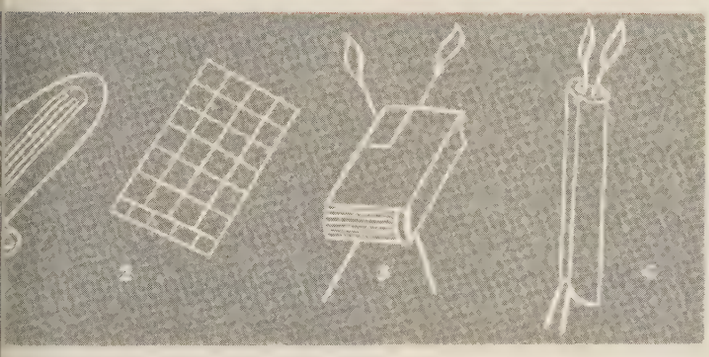
Phot. Ottoni.

Gouache reproduisant un tapis orné des principaux parmi les Cent symboles antiques. (Un tapis presque identique se trouve au musée de New-York et porte l'indication : époque Kien-Lung ; décor polychrome sur fond crème.) On reconnaît, outre les diverses plantes bénéfiques, les Trois Fruits posés sur un bol — pêche, grenade et « Main de Bouddha » — les Quatre Trésors du Lettré — la harpe qui représente la musique, le jeu d'échecs qui évoque l'habileté, et le livre et les pinceaux, généralement réunis, et qui symbolisent la science de la calligraphie et de la littérature ; bordure en T, très typique. (Coll. Trémoulet.)

La fleur de lotus est venue des Indes, et nombreuses ont été ses interprétations en Extrême-Orient (dessins ci-dessous). On peut rapprocher ses variations de celles du Dragon et du Phœnix, autres emblèmes sacrés, et les expliquer par la liberté que se permettait tout artiste bouddhique lorsqu'il s'agissait de la représentation des choses divines dont il pensait ainsi augmenter la valeur surnaturelle.



Comment reconnaître un tapis chinois



Les quatre attributs du Lettré (Chien-Ling) : la harpe (1), e jeu d'échecs (2), le livre et les pinceaux (3) — généralement réunis, soit sous forme de parchemins pliés, soit roulés (4). On peut être surpris de voir le jeu rejoindre la musique et les arts graphiques comme preuve de culture, mais c'est un détail caractéristique de raffinement oriental qui élève l'habileté du joueur au rang d'une science supérieure.

Tributaire de la tradition religieuse et légendaire, sensible à l'évolution des événements historiques, tel se présente l'art du tapis de Chine. Toutefois, des caractéristiques permanentes se dégagent : par les décors et les coloris, on peut distinguer les origines et apprendre à mieux situer chaque œuvre.

Avant toute chose, le tapis chinois frappe par sa **facture linéaire** et une **stylisation systématique**. On y trouve : les **motifs dérivés du Confucianisme,** d'usage courant en Chine. Le sage Confucius, né en 551 avant J.-C., n'a jamais cessé d'exercer une énorme influence sur l'âme et la vie de son pays. A la base de son enseignement se trouve la plus grande vénération vouée aux forces de la nature : le tonnerre, l'eau, le feu, la montagne... ; les **motifs dérivés du Taoïsme,** religion prêchant la prolongation de la Vie, sont presque tous des symboles de longévité : la pêche, le Phœnix, les Huit Génies, etc. ; les **motifs inspirés de la flore et des paysages,** très populaires en Orient. L'apport persan a-t-il contribué à les faire s'épanouir en Chine ? C'est possible, mais déjà un très ancien poème chinois affirmait :

« Celui qui ne peut parcourir les monts et les lacs,
« Grande sera sa joie de posséder un paysage né d'une [main habile. »

Dans les tapis, ces paysages : pagodes aux toits en clochette, étangs et rivières, collines boisées, sont évidem-

ment très schématisés et traditionnels. La flore de ce pays romantique où chaque jeune fille porte un nom de fleur est si intimement liée à la vie privée qu'elle a fait l'objet de très nombreux motifs décoratifs.

... ET SES SYMBOLES

L'influence mongole jointe au goût bouddhique pour l'ornement a placé le **symbolisme** à la base de toute décoration chinoise. Fiction et réalité se mêlent : l'Empereur, Fils du Ciel, représente la puissance suprême, l'essence divine... Un simple oiseau sur une branche exprime l'enchantement du printemps.

Le symbolisme est un moyen raffiné de formuler des souhaits et se révèle dans la majorité des motifs classiques. L'un des plus connus est le dragon, dont un auteur de l'an 300 donne la description suivante :

« Le véritable dragon a une tête de chameau, des cornes de cerf, des yeux de lièvre, des oreilles de bœuf, un dos de serpent, un ventre de grenouille, des écailles de carpe et des griffes de faucon. » Qui pourrait s'imaginer qu'une figure aussi terrifiante personnifie la force bienveillante et protectrice ! S'il possède cinq griffes, il représente même l'Empereur. En effet, le Chinois ne craint jamais de peindre ses plus précieuses aspirations sous un aspect inquiétant, espérant ainsi rebuter les mauvais esprits. Ses Cinq Bonheurs, à savoir une longue vie, la richesse, la sérénité, la vertu, la mort paisible, ne sont-ils pas évoqués par des chauves-souris? Le serpent est l'emblème du mandarin, habile et puissant. Le paon est l'oiseau impérial et se retrouve fréquemment dans les tapis destinés au palais. Il signifie l'autorité. Toutes les plantes n'ont pas obligatoirement une signification, mais le bambou et le fungus suggèrent la longévité ; l'amande et le narcisse : la chance ; les feuilles de glaïeul en gerbes protègent des démons. La pivoine est un vœu de respectabilité alors que les roses, dont les nuances souvent passées sont difficiles à deviner, mais qui existent dans nombre de tapis fins, rappellent que la patience est l'apanage du sage. Enfin, le cercle, très fréquent dans les tapis de Samarkand, signifie la perfection et l'infini divin, tandis que le filet qui souligne les objets et les personnes sacrées correspond à l'auréole de sainteté de l'art chrétien.

Les couleurs aussi ne sont pas sans révéler l'intention de l'artiste. La riche palette évolue de siècle en siècle, mais garde toujours son sens initial. Le jaune est la couleur impériale ; l'orangé, celle des mandarins ; le bleu dans toute sa gamme confirme l'autorité ; le rouge, la joie ; le noir, la persévérance.

Ces innombrables symboles parent chaque tapis d'une personnalité. Chacun exprime des sentiments subtils, des intentions bénéfiques. Leur interprétation mène à la découverte de l'âme de l'artiste comme à celle du destinataire. Ainsi tel tapis qui aurait pour thème la pêche, le citron et la grenade pourrait exprimer le message suivant : « Je souhaite que la vie vous soit douce, longue, et que de nombreux enfants soient un gage de bonne humeur dans votre maison. »

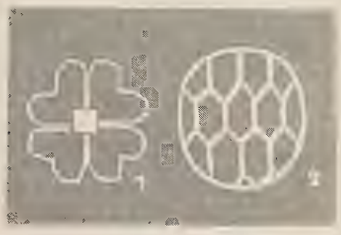
La matière et la contexture fournissent aussi des indications sur la nature et l'origine des tapis. Dans chaque région existait une production textile locale qui a peu varié.

Coussins de mandarins. - Epoque Kien-Lung (1735-1796). Ces coussins de soie brillante, à décor bouddhique, servaient d'oreillers aux mandarins. Sur la face supérieure, cinq chauves-souris en couronne représentent les Cinq Bonheurs du Sage : la longévité, la sérénité, la vertu, la richesse, la mort paisible. Sur les flancs, apparaissent dans des « côtes de melon », les emblèmes de Bonne Augure et notamment le nœud de l'Infini (C'Hang) (1) et les Deux Poissons (abondance) (2) que l'on distingue sur le coussin du dessus. Coloris : cuivre, bleu et rouge. (Collection Wannieck.)

Tapis de Samarkand. - Epoque Young-Tchen (1722-1735). L'origine de ce tapis est déterminée par sa symétrie absolue et par la netteté de ses angles qui reprennent en le divisant le motif central (montagnes sacrées (1) et orchidées inscrites dans un cercle, symbole de divinité). Les bordures dans lesquelles on reconnaît le nuage (2) sont nombreuses, ciselées et serties d'un filet noir, l'opposition de teintes riches, bleu, violine, vert, et de teintes claires, blanc et rose, évoquent la dualité taoïste de l'ombre et de la lumière ; le champ est orné d'un semis régulier de perles précieuses, signe de prospérité bénie (3). (Coll. Robert de Calatchi.)

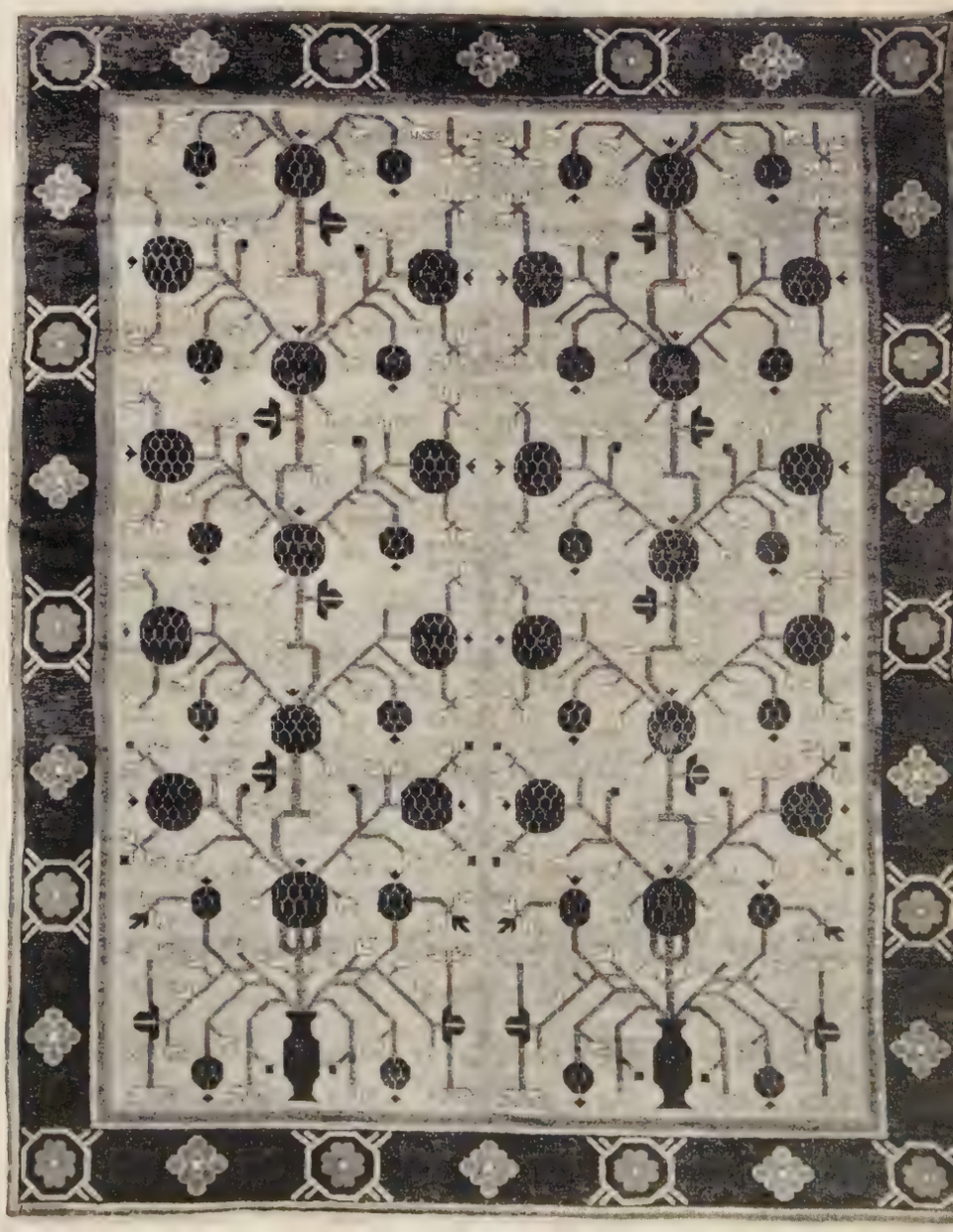
PHOTOGRAPHIES PIERRE JAHAN

Tapis à chiens Fô. - Epoque Young-Tchen (1722-1735). Sur un fond abricot, ciselé du fameux décor dit « à dés » et à « grains de riz » repris aux porcelaines du temps, on peut voir cinq chiens « Fô », symboles de la force protectrice. Ils sont extrêmement rares dans les tapis, où l'on rencontre plus souvent le lion, qui s'en différencie par une abondante crinière. Dans la bordure sont réunies diverses interprétations de la fleur de lotus, alternées avec le signe de chance durable S'hou (1) et la pièce de monnaie (2). L'ensemble constitue un souhait précis de succès matériel. Motifs turquoise et indigo. (Coll. Robert de Calatchi.)



Tapis de mariage du Turkestan chinois. - Fin XVIII[e] siècle. Pièce très originale. Toute l'inspiration tourne autour de la grenade (2), promesse de fécondité. L'arbuste du grenadier est représenté, ainsi que fréquemment dans l'art oriental, aux divers stades de son développement. Les fruits gonflés de graines appellent la bénédiction divine sur le jeune couple en vue d'une nombreuse descendance mâle. Les rameaux fleuris très stylisés évoquent les vertus familiales : dévouement, fidélité et respect pour les ancêtres. Bordure de fleurs de prunier (1). Délicate harmonie des teintes dans des roses, des carmins nuancés et des bleus indigo. (Collection Fernandez.)

Tapis mural. - Epoque Young-Tchen (1722-1735). Dans cette curieuse pièce, deux personnages soufflant dans des conques encadrent un brûle-parfums, placé devant les deux dragons à cinq griffes qui symbolisent l'Empereur et l'Impératrice. Le champ est parsemé d'attributs bouddhiques, on y distingue les huit emblèmes de Bonne Augure : l'ombrelle de l'État, le dais, le coquillage (1), la roue flamboyante (2), le vase clos (3), la fleur de lotus, etc. La bordure du bas, très importante, représente des vagues couronnées d'écume, qui viennent se briser au pied des montagnes. Selon la philosophie chinoise, c'est le symbole de la pensée du Sage qui domine les remous de l'existence. Les tonalités restent dans la gamme des ors, des tons miel et des bleus. (Collection Roger Bechirian.)



Comment situer un tapis chinois

Il semble opportun, après avoir donné un aperçu de ce qu'a été l'art du tapis en fonction de l'évolution historique et de ses caractéristiques générales de situer quelques styles typiques. Les tapis chinois anciens ont deux caractéristiques : un tissage très lâche, des brins de laine très courts. Cependant, antérieur à ces tapis au point noué, un genre de tapis fait uniquement de feutre a été fabriqué par les pasteurs nomades des steppes de l'**EURASIE**. Des spécimens nous en sont parvenus, datant, semble-t-il, du début de notre ère. Certains sont parfaitement conservés grâce à la nature du sol où se trouvaient les tombeaux princiers dont ils proviennent (Noin-Ula). « En Haute-Mongolie, raconte René Grousset, on a trouvé un tumulus près d'**OURGA** datant des premières années de notre ère, tombe d'un chef hunnique renfermant côte à côte un laque chinois daté de l'an 2 avant J.-C., des soieries et un magnifique tapis, celui-ci en laine, brodé, représentant des combats d'animaux du plus pur style des steppes. » On assigne aux productions classiques deux contrées d'origine : le Turkestan oriental et les provinces avoisinant la région de Pékin.

LES GRANDS CENTRES DE PRODUCTION :

Les tapis du Turkestan. Ils viennent pour la plupart de **SAMARKAND, KASHGAR, YARKHAND, KHOTAN et TOURFAN**. De couleurs riches et harmonieuses, ils rappellent ceux du Proche-Orient, dont l'influence laisse peu de place au dessin géométrique chinois. Une chaîne de grossier coton est souvent employée avec une trame colorée de laine sombre qui est portée deux ou trois fois tous les deux rangs de nœuds. Un motif favori est le bouton de lotus disposé à partir de la rosette centrale de façon à composer un décor conventionnel qui a été copié par des artisans jusqu'à **ISPAHAN**... confirmant ainsi la migration des motifs chinois traditionnels par delà les frontières. Il serait faux d'imaginer que la Chine s'est contentée de recevoir et d'assimiler les influences étrangères ; elle a « exporté » simultanément, surtout au Moyen-Orient, des formes et des décors directement issus de son patrimoine.

SAMARKAND a été la capitale du Turkestan à l'époque de Tamerlan. Carrefour intellectuel et commercial aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, elle a de tout temps exporté la soie grège. Située à 200 kilomètres à l'est de **BOUKHARA**, Samarkand a été très imprégnée de la religion taoïste dont de nombreux emblèmes se retrouvent dans le décor de ses tapis qui comptent parmi les plus intéressants du Turkestan chinois. Une profonde superstition religieuse, inclinant à respecter immuablement les mêmes règles de vie que leurs ancêtres, a conduit les artistes à répéter à travers les âges des motifs identiques, sans grand souci d'imagination, mais symboles toujours vivement appréciés des Chinois. Parmi les plus fréquents, citons le principe de la dualité entre l'esprit et la matière, le bien et le mal, la lumière et l'obscurité, etc. Les teintes sont riches et fondues ; l'une des plus typiques est le rouge violine qui atteint souvent l'intensité et la transparence d'un vitrail.

Le style local se fait jour dans le choix du décor ; silhouettes d'arbres de la région, vases fleuris d'orchidées, branches de grenadier jaune et de mûres violettes sur fond crème. Les coins sont dessinés avec une précision mécanique, reprenant fréquemment les mêmes sujets que les médaillons, cette fois ressertis de noir. **Le tapis de KASHGAR : Turkestan oriental.** C'est un tapis racé, toujours sobre et raffiné dans le choix du décor, généralement dans le goût français. La laine possède un reflet soyeux très particulier, se mariant aux teintures végétales pour donner des coloris doux et nuancés.

Le tapis de soie :

La Chine était jadis appelée par les Grecs et les Romains « Sérique », c'est-à-dire pays de la soie. Le maintien de la route de la soie à travers l'Asie centrale a été l'une des préoccupations majeures des divers chefs politiques chinois, et l'histoire des trois grands empires asiatiques, la Chine, l'Inde et l'Iran, est intimement reliée par ce fil ténu et précieux. Le tapis de soie est originaire du Turkestan chinois. Il est d'une qualité remarquable et souvent très bien conservé. C'est un tapis d'apparat de teintes à la fois douces et brillantes. Les dessins offrent des traces d'ornementation bouddhique et de style sino-persan interprété. Les sujets floraux sont rendus de manière anguleuse et des réserves en forme de cercles ou d'étoiles sont souvent ménagées sur le fond uni. Certaines pièces du XVII[e] siècle montrent dans d'étroites bordures la reprise du vieux thème Kurdish de la vigne se déroulant sur fond bleu. La somptuosité de ces tapis s'explique par le fait qu'ils étaient généralement destinés à quelque royal mécène, aux empereurs ou à leurs représentants, les mandarins.

PÉKIN ET LA PROVINCE DE KANSOU

Les autres centres de fabrication de tapis dans la Chine ancienne étaient groupés autour de Pékin et dans la province de Kansou, à **NING-HSIA** et **SOU-TCHEOU** ; on les désigne sous le nom de **tapis de MONGOLIE** ; la laine exceptionnellement belle et soyeuse dont ils sont tissés vient de cette région. Leur dessin est stylisé, géométrique, né d'une tradition ancestrale, et le symbolisme chinois s'y exprime largement. Les couleurs essentielles sont toutes les nuances de jaune, de bleu et d'orangé qui évolueront et seront complétées à chaque époque.

Le tapis Ming :

Son style a des rapports étroits avec le caractère hiératique des tuiles et des poteries, voire de la vannerie, mais lentement on voit les artistes s'efforcer de copier la décoration foliacée persane tout en y substituant les formes florales indigènes et les motifs conventionnels chinois.
Dans les « Tapis Mandarins » datant de la première moitié du XVII[e] siècle, le relief intervient souvent ; fleurs de lotus, pivoine, thé, dans des tons jaune, bleu et vert, se découpent sur un fond plat enrichi de fils d'or et d'argent.

Le tapis T'Ching :

La dynastie des T'Ching (1662-1912) s'est ouverte avec le règne des trois empereurs qui ont le plus fait pour la splendeur de l'art chinois : Kang'Hi, Yong-Tchen et Kien-Lung. Cette période coïncide avec notre XVIII[e] siècle et a connu la même triomphante fécondité artistique. Les influences indo-persanes, mongoles, tibétaines ou bouddhiques lui confèrent une infinie variété dans les détails.

Les tapis de SHANTUNG : au sud-est de Pékin.

On y voit des papillons de toutes tailles, symboles de la félicité conjugale, voler autour de pruniers en fleurs, de chrysanthèmes de teintes fines, rose, brun rouge, turquoise disposés sur un champ couleur abricot. Les médaillons, en nombre variable, sont en général de forme identique ; les bordures sont souvent jaune crème, larges et lumineuses. La laine en est très souple.

Les tapis dits de MANDCHOURIE n'ont pas été faits dans cette province, mais ils appartiennent à la dynastie T'Ching, empereurs mandchous. Leur tissage diffère : les nœuds sont plus fortement serrés sur les fils de trame, et un coton spécialement résistant introduit dans la laine leur donne une qualité plus dense. Dans les pièces du XVII[e] siècle, l'évolution du Dragon archaïque, de forme géométrique peu à peu adoucie, est clairement visible. Les vases d'offrandes et les jarres portant chacun l'emblème appelé « swastika » ou « nœud de la Destinée » sont d'usage courant dans les bordures.
Au début du XVIII[e] siècle, les tapis mandchous se rapprochent des autres types pour le décor, mais conservent leur tissage caractéristique. La bordure côtelée, plus ou moins en relief, est typique de l'époque Young-Tchen. A ce moment, on voit aussi des fonds très décorés, semés de « swastikas » jaune d'or, de nuages (J-ui) et de flammes fauves, rouges ou bleues, ou de chauves-souris, emblèmes des Cinq Bonheurs.

Robert de Calatchi.

Bibliographie
Adolph. Hackmack, Tien-Tsin.
Gordon B. Leith, New-York.
Dorothy Klein, Berlin.
Tiffany, New-York.

L'artisanat
EST-IL EN PÉRIL ?

Il y a en France plus de « Candides » qu'on ne croit, fidèles depuis des siècles à l'invitation célèbre du sage et qui murmurent dans leur retraite : « ... Cultivons notre jardin ! »
Malgré les difficultés de toujours et celles d'aujourd'hui, à côté de l'industrie vorace et en dépit de la concurrence internationale, écrasés sous un régime fiscal et noyés dans une société organisée souvent contre eux, il subsiste en France neuf cent mille artisans qui disent après Voltaire : nous avons une tâche à remplir, accomplissons-la de notre mieux. Il survit neuf cent mille artisans qui pensent comme le jardinier de Giraudoux : il importe surtout de sauver la dernière rose. *Plaisir de France* a présenté dans son numéro de janvier sous le titre : « Que sera la Maison de Demain ? » l'évolution de l'architecture et de la décoration en fonction de la grande industrie qui modifie continuellement normes de travail, utilisations des matières premières et réalisations. La logique voulait que parallèlement le point fût fait de quelques aspects actuels de l'artisanat, qui, écrivions-nous, « marque de fabrique de la France, peut seul nous arracher au sillage de l'art international obligatoirement impersonnel ».
La conclusion de cette enquête est réconfortante : grande industrie et artisanat non seulement peuvent, mais doivent coexister ; chacun d'eux garde son rôle et ne peut se substituer à l'autre. Il est indiscutable que série signifie souvent bas prix et pièce unique, qualité. Aux utilisateurs donc de discerner ce qui gagne à être exécuté mécaniquement et ce qui exige l'empreinte de la main humaine. Choix difficile, car les appréciations diffèrent sensiblement selon les individus. Telle femme qui s'habille en haute couture demande à sa maison d'être seulement harmonieuse. Telle autre s'entoure d'objets sélectionnés, ne recherchant dans sa façon de se vêtir qu'une bonne qualité agréable. Un homme peut préférer à des raffinements mobiliers une « carrosserie spéciale » pour sa voiture, ou au contraire rouler par simple commodité en songeant à ses reliures et à ses porcelaines.

Le sur-mesure a toujours sa place.

C'est pourquoi Mme Godot, secrétaire générale de la Chambre Syndicale de la Couture Parisienne, peut nous dire :
« Dans tous les pays du monde, il y a une clientèle pour le sur-mesure (ce terme pris dans son sens le plus large). Quand elle n'existe pas, c'est qu'il n'y a personne pour la satisfaire. Et la France devrait entrer en scène. »
Paule Marrot, elle, nous a confié :
« Il n'y a pas d'artisans de talent qui végètent par manque de travail. S'ils disparaissent, c'est que leur spécialité est périmée, dépassée (bourreliers, charrons), que la mode s'est détournée de leur production, ou qu'ils sont écrasés à l'intérieur de leur entreprise car ils ne peuvent aisément s'agrandir. »
Rassurés donc sur le problème capital de la diffusion de la production artisanale, nous sommes allés demander à M. Augé, Directeur Technique de l'Assemblée des

Présidents des Chambres de Métiers de France, de nous exposer la condition de l'artisan. Il a d'abord défini celui-ci :
« Un artisan est un professionnel qualifié qui prend personnellement et habituellement part au travail de sa propre entreprise. Il peut être créateur (là, il s'apparente à l'artiste), ou exécutant s'il est formé et travaille sous la direction d'un maître d'œuvre. L'artisanat a des objets divers : la création, la réparation ou la restauration, l'exécution. Sa place est donc large, face à l'industrie, quand il est seul capable de répondre à un besoin donné : dans tous les commerces de luxe, chaque fois qu'il y a une commande personnelle, pièce unique, sur-mesure ; dès qu'il s'agit de réajuster, embellir, transformer, améliorer, tirer parti. Et aussi chaque fois que le métier artisanal n'a pu être industrialisé : vannerie, haute couture, coiffure, serrurerie, photographie... Il ne faut pas oublier non plus qu'il y a deux sortes de clientèles pour l'artisan : la clientèle proche, familiale, amicale, locale, dans son quartier, son village, sa ville, et la clientèle de la grosse entreprise industrielle décentralisée en province qui confie souvent des travaux aux artisans locaux, sans les confondre pour autant avec les travailleurs à domicile. L'artisanat peut donc exister parallèlement à la grosse industrie, et en accord avec elle. »

L'artisanat est-il typiquement français ?

A Maurice Périnet, tapissier-décorateur, nous avons posé cette question.
« Mais oui, nous dit-il, parce que, chez nous, l'ouvrier manuel a toutes les qualités et tous les défauts requis pour être un bon artisan : personnalité, invention, initiative, hardiesse vis-à-vis de ses supérieurs, indépendance, goût de bricoler, de perfectionner lui-même, de suggérer. Chez moi, par exemple, je puis dire que cinq idées nouvelles sur dix viennent d'un ouvrier astucieux qui a trouvé quelque chose tout seul ; j'en discute avec lui et, si l'innovation est praticable, je l'accepte aussitôt. Par contre, je sais que les Français qui ont travaillé à l'étranger ont pu constater que leurs camarades étaient plus dociles, plus passifs et moins intéressés personnellement à améliorer leur travail. En outre, le Français est plus naturellement capable de restaurer ; les autres se contentent d'entretenir, aux U. S. A. par exemple. D'Angleterre même, je reçois souvent des meubles de prix à remettre en état. »

L'Amérique aussi a besoin d'artisans.

Le rapprochement grosse industrie-artisanat fait immédiatement penser à l'Amérique. Qu'en dit M. Augé ?
« Il y a des artisans dans tous les pays, mais ils ne se ressemblent pas forcément. Leur objet même les écarte les uns des autres : création ou entretien.
Sur le plan industriel surtout, la différence est marquée puisque l'artisanat français a donné naissance à l'industrie, alors que l'artisanat américain est né de l'industrie. »
Et Mme Godot nous explique que le goût des objets personnels revient un peu partout :
« En Amérique, où le prêt à porter est né, les femmes qui ne s'adressent pas à la haute couture commencent à utiliser couramment les patrons. Elles préfèrent exécuter elles-mêmes une robe un peu personnelle plutôt que de choisir un modèle qu'elles verront porter par d'autres. Il faut dire que là-bas la petite couturière n'existe pas. Et la Haute Couture française sait bien quel prix s'attache à la présence de cette modeste auxiliaire. La réussite, le renouvellement d'une mode vivante, l'élégance de la rue, c'est la conjonc-

tion Haute Couture-Femme-petite couturière. Il ne peut être question de supprimer un élément du dosage ! »

« Mais il est indispensable que l'artisan français s'adapte s'il veut prospérer, précise M. Augé. Il doit laisser s'accomplir cette lente transformation des métiers qui est due à la marche du temps, et à ce que certains objets en remplacent d'autres. Il a fallu des carrossiers après les charrons, et des garnisseurs après les bourreliers. On ne fabrique plus guère de violons à Mirecourt, mais il faut déjà bon nombre de réparateurs spécialisés en télévision. »

Un chemin semé d'embûches.

Le problème préparation-adaptation étant résolu, nous avons demandé à Mme Godot quelles étaient les autres difficultés graves que rencontre l'artisan.

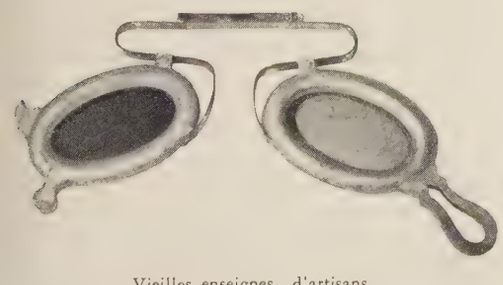
« Elles sont de deux ordres, nous a-t-elle dit. Difficultés à l'extérieur et à l'intérieur même de la profession. Difficulté extérieure, la trop lourde charge d'impôt qui pèse sur l'artisan. Le statut de l'artisan est actuellement conçu de telle façon que ce dernier supporte une trop grande part du budget social du pays. Car l'impôt n'est pas perçu sur le nombre d'objets exécutés, mais sur le temps humain passé à les produire. La machine, rapide et conduite par un seul homme, s'impose évidemment par son rythme de fabrication, et les manuels, plus lents, sont gravement défavorisés.

Conséquence : un regrettable artisanat clandestin fleurit. Il n'y a pas pour l'artisan de développement moyen possible. Dès qu'une petite affaire saine s'élargit un peu, elle doit tenter de réussir tout de suite une affaire d'envergure, sinon elle ne supportera pas les charges fiscales et sociales qui l'accableront dès qu'elle dépassera le nombre de deux apprentis et un ouvrier travaillant autour du maître d'œuvre et sa famille. »

« La seconde difficulté est d'ordre intérieur, poursuit Mme Godot — et elle exprime là un regret courant dans sa profession, surtout dans la région parisienne — l'artisan ne trouve plus d'apprentis à former. Les familles sont tentées d'envoyer leurs enfants à l'usine ou dans de vagues bureaux car ils y sont rétribués tout de suite. Apprendre un métier implique trois années sans salaire. Et puis on a jeté un discrédit sur le travail manuel, il faut à nouveau en proclamer la noblesse. »

De beaux métiers pour les jeunes...

La Chambre des Métiers formant des apprentis, c'est M. Augé qui nous explique comment on devient artisan.



Vieilles enseignes d'artisans photographiées par F. Beyda et J. Dubois.

« Deux formules, dit-il. Le centre d'apprentissage ou l'apprentissage « dans l'entre- » prise ». Nous préférons cette seconde méthode lorsque le maître est un bon professionnel et possède des qualités d'homme qui lui permettent d'enseigner correctement son métier. De plus, les Chambres de Métiers assurent trois ans de cours professionnels artisanaux gratuits (subventionnés par l'État et par les artisans) qui comportent, par surcroît, des éléments de culture générale.

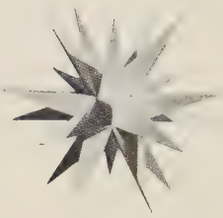
Enfin, quelques chambres syndicales proposent sous forme de cours du soir un complément de formation dans le métier considéré. »

« Un artisan, précise Line Vautrin, un créateur doit obligatoirement avoir quelque chose à dire. Il ne doit pas se contenter d'un début original, d'une trouvaille, mais continuellement chercher, inventer, dépasser son travail et se dépasser lui-même. Le plus difficile à maintenir est la « petite série », donc le rapport prix-qualité. L'objet vraiment unique est souvent trop cher et l'on devient alors artiste, ce qui déplace le problème. »

Le mot artiste a été prononcé aussi par M. Augé.

« Nos artisans manquent parfois d'un rien de goût qui ferait de leur œuvre une perfection. Nous souhaitons vivement, pour y remédier, leur permettre de travailler avec un certain nombre d'artistes. La Chambre des Métiers a d'ailleurs, en manière d'encouragement, installé une vaste salle d'exposition dans l'hôtel particulier qu'elle occupe rue Jacques-Bingen à Paris. Nouveaux — jeunes ou non — peuvent y exposer à volonté. Et les acheteurs étrangers qui viennent là découvrent parfois le talent qui n'a besoin pour s'épanouir que d'une première commande de démarrage. »

L'adolescence est un palier très court où naissent et meurent les jeunes talents. N'y a-t-il pas lieu de s'inquiéter de la prolongation obligatoire de la scolarité jusqu'à seize ans ? C'est en effet vers quatorze ou quinze ans que l'enfant sent souvent se dessiner en lui des goûts manuels. Une fois la période passée, l'instinct peut en être perdu pour longtemps. Et les professions dites intellectuelles ne sont-elles pas déjà



suffisamment encombrées de sujets non spécialisés pour qui il est trop tard à vingt ans de commencer un apprentissage ? »

La Chambre des Métiers s'attache elle aussi au point de vue social. M. Augé affirme : « La petite entreprise de climat familial (le maître d'œuvre, quelques membres de sa famille, deux ou trois compagnons) est un élément d'équilibre social. Le débauchage massif et alarmant de la grosse industrie n'y existe pas. »

Et la Chambre Syndicale de la Couture Parisienne, qui occupe beaucoup de femmes, ajoute :

« Le problème familial a toute son importance à une époque où la femme est de plus en plus tentée d'avoir une activité personnelle. Lorsqu'elle choisit un métier manuel, elle peut mener à la fois sa vie de femme et sa vie professionnelle. Créatrice ou exécutante, elle s'installe et œuvre à très peu de frais dans sa propre habitation. Elle vit à « un » rythme humain ».

... mais une évolution nécessaire.

M. Périnet nous aide à conclure :

« Même si les Français (et le monde) perdaient le goût de l'ancien, et c'est impensable, il faudra toujours entretenir, sinon restaurer. »

Line Vautrin :

« La France possède beaucoup de personnalités originales. Il faut que chacun avance sans cesse dans son propre domaine. »

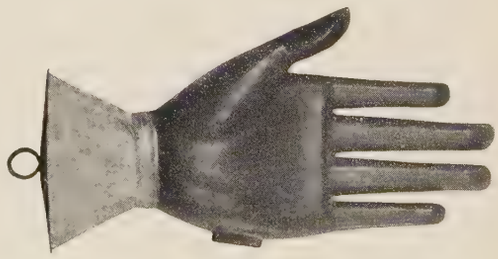
Mme Godot :

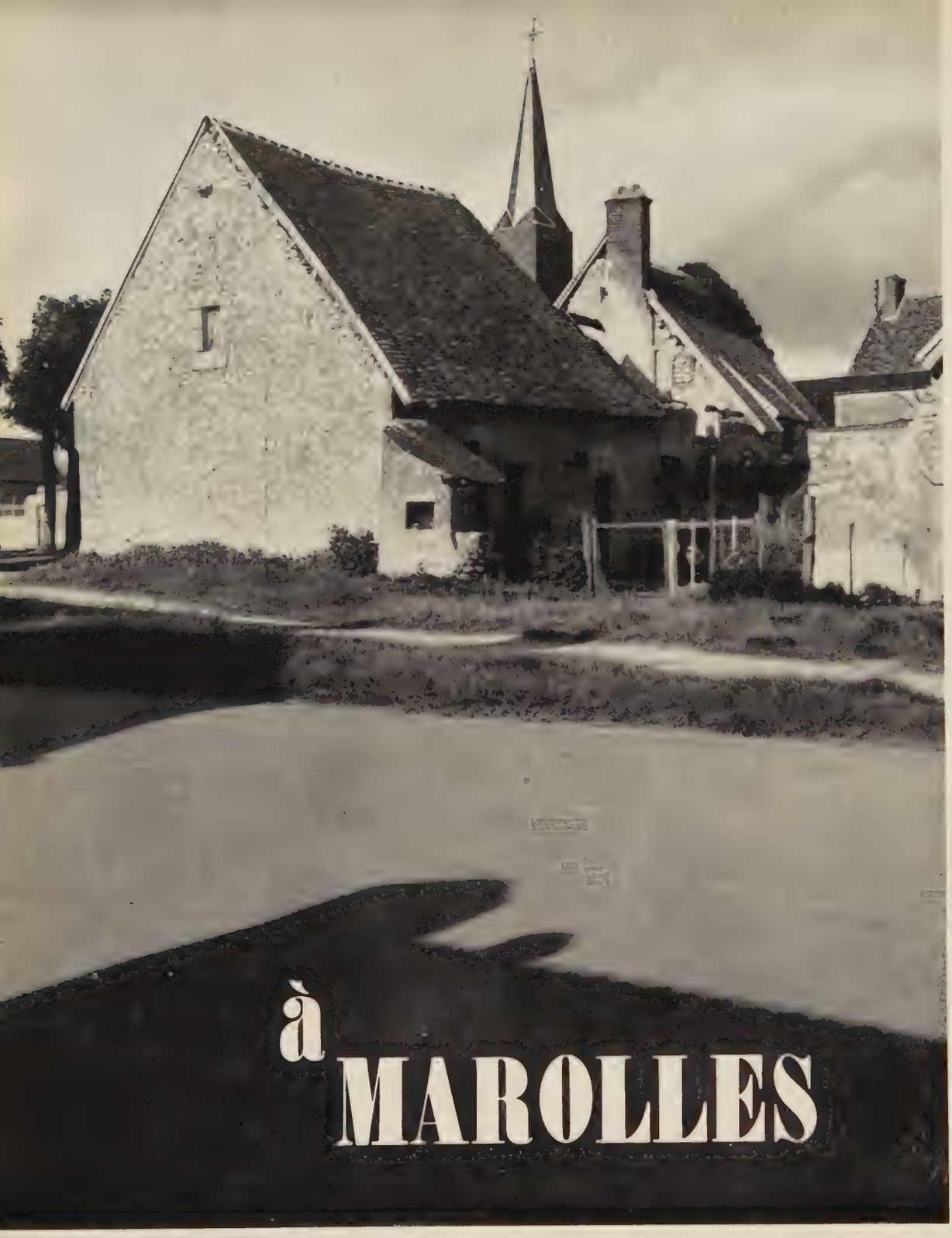
« Du point de vue de l'exportation nous devons nous maintenir dans ce que nous avons de spécifiquement français et vendre au monde nos créations uniques qui ne seraient malheureusement remplacées par rien, puisqu'il est des secteurs où nous ne pouvons prétendre à la suprématie. Il faut améliorer à tout prix le système fiscal. »

M. Augé :

« Le goût du luxe et du confort, de plus en plus répandu dans toutes les classes, fait automatiquement travailler l'artisan. Il faut compléter sa formation, et l'inciter à s'adapter. »

Anne Fourny.





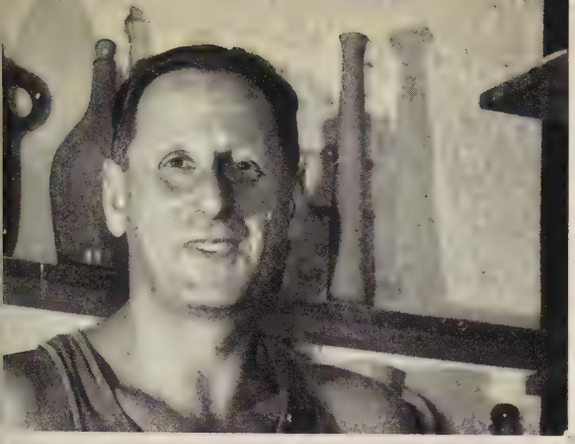
à MAROLLES

VILLAGE PILOTE

des artisans ont créé, pour se défendre, une communauté.

A 8 kilomètres de Blois, dans ces paysages de Loire à la belle lumière, les artisans d'un village se sont groupés pour vendre en coopérative leur production, tout en restant absolument indépendants dans leur inspiration et leur activité laborieuse. Ils fabriquent des objets usuels et des motifs de décoration. Dans d'autres villages des artisans se sont également associés, mais, serviteurs d'une même profession, ils ont créé des centres de vannerie, poterie, céramique ou tissage.

A Marolles, un sculpteur, deux ferronniers, un potier, un menuisier-ébéniste, un vannier et un jeune peintre — qui cherche et trouve là une forme de vie nécessaire à son épanouissement — ont décidé il y a environ six ans de s'unir d'une façon toute morale d'ailleurs (seul un contrat tacite les lie) pour vendre les objets de leur production. Ils ont commencé par



Le potier MANUEL, le potier, est classique et spirituel. Il aime les formes simples et les belles couleurs qu'il varie indéfiniment. Son tour est entraîné au volant, à l'ancienne. Son four électrique lui convient moins que le four au bois, plus vif. L'atelier est impeccable.

équiper et décorer des maisons amies, puis amies d'amies. Des organismes officiels se sont intéressés à leurs travaux, et c'est ainsi qu'ils ont été amenés à fournir le château de Chinon en luminaires et celui de Blois en porte-documents. Pour l'église reconstruite de son village... déplacé, M. le curé de Tignes s'est adressé à eux.

Des Parisiens en voyage ont aimé cette communauté discrète et efficace. Ils ont apprécié souvent la simplicité, le dépouillement, l'unité et le charme des œuvres produites. Un jeune ménage vient de confier aux artisans réunis la commande d'une salle de séjour entièrement « dans l'esprit de Marolles ». C'est bien là ce que le groupe préfère : un client qui fait confiance pour un ensemble où aucun objet précédemment acquis ne fera fausse note. Et ce que le jeune ménage apprécie ce sont les prix, très abordables. Le village, minuscule, dépend de Fossé. L'ambiance est amicale en ce pays du vin dont les habitants sont intelligents, cultivés, ouverts.

Les artisans de Marolles ont beaucoup de visiteurs. Un jour ou l'autre les amis deviennent des clients et souvent les clients demeurent des amis. Certains Pères dominicains viennent se reposer à Marolles ; avec eux, on improvise le soir des réunions de musique, on se lance en d'interminables discussions.

Nos artisans n'ont qu'une ambition : demeurer des artisans. Car ils puisent dans leur métier des joies profondes ; ils aiment faire surgir de la matière des formes neuves ou anciennes qu'ils impreignent d'humanité ; ils aiment enfin revoir leurs œuvres dans le cadre où elles ont émigré, car, disent-ils, leurs possesseurs leur donneront peu à peu une âme.

Il y a là des hommes dont le prestige français ne saurait se priver.

A. F.

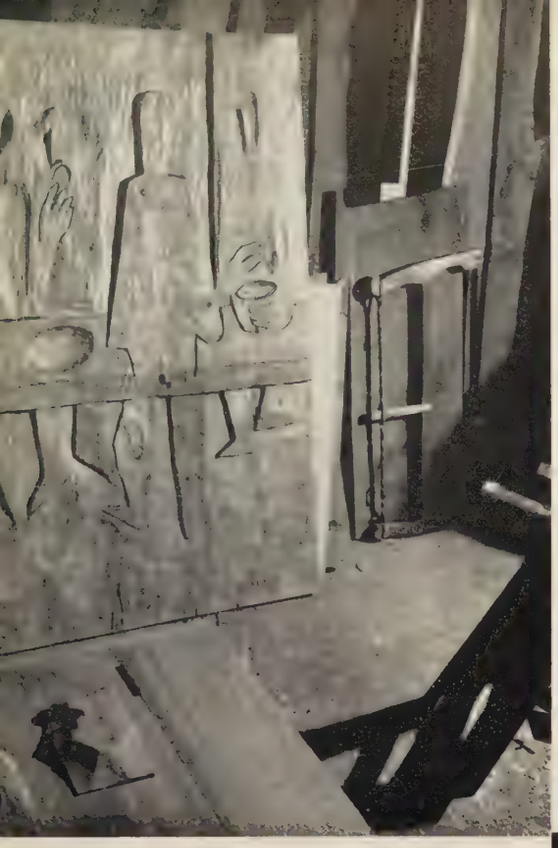
Le peintre Guy de VOGÜÉ vient montrer sa dernière toile à Manuel. Le jeune peintre aime Marolles, son calme et sa lumière. Il travaille dans une grande pièce vitrée dont le principal meuble est un pick-up : ainsi se répandent des concertos de Bach dans les cours et jardins environnants.

Le sculpteur Jean TOURET, le sculpteur, est un peu le chef de file, bien qu'il s'en défende. Ancien élève des Beaux-Arts, son goût de la campagne l'a amené à Marolles où il a été facilement adopté par les villageois dont il a partagé les tâches quelques années après la guerre. Il a d'abord encouragé certains artisans par ses conseils et ses idées, puis il s'est trouvé petit à petit amené à les grouper. Il mène la vie très rustique qu'il aime, avec sa femme, professeur, et ses six enfants.

Le vannier

LE FLOHIC, vannier, a toujours trop de travail et pas assez d'apprentis. On le voit ici descendant du grenier une brassée d'osier qu'il va mettre à tremper quelques heures avant de pouvoir le travailler.

Touret bavarde un moment, le temps d'une cigarette.



1.

2.

Le menuisier

Voici LEROY entouré de nombreux outils anciens dont il enseigne l'usage à ses apprentis. Il aime le chêne : c'est l'arbre de la région, qu'il polit à la main et travaille à la gouge, en creux légers à peine indiqués. Il dit volontiers : « le bois est vivant et travaille : il faut lui faire confiance ».

Le panneau reproduit ci-dessus a été dessiné par Jean Touret.

3.

Les ferronniers

1. DEWAL habite Saint-Georges-sur-Cher, à quelques kilomètres. Choriste amateur, il est aussi un jeune ferronnier plein de promesses.

2. VION est ferronnier quand il n'est pas dans sa vigne. Il aime les beaux objets et court les antiquaires du pays pour acheter des ferronneries anciennes dont il s'inspire : poêles, lanternes, crédences. Il travaille aussi en équipe avec Leroy et Le Flohic. Il est fin, très vif, très en train.

3. Un des porte-documents en fer forgé installés au château de Blois.

Reportage Pierre Jahan.

4. Les artisans ont une grange qui leur sert de salle d'exposition permanente. Le sol nu et les murs aux belles pierres apparentes s'harmonisent bien avec leurs créations. Il en est de même des maisons qu'ils ont installées dans les environs : maisons paysannes ou caves de vignerons achetées et aménagées par des citadins pour les week-ends et les vacances.

4.

A titre indicatif, un fauteuil vaut environ 7.000 frs, un lampadaire 10.000, une table 20.000, un bahut 45.000, un tabouret 4.000, 6 bols se vendent 2.700 frs, une grosse marmite 4.000 frs. Les formes et les couleurs sont très librement choisies à la commande.

Phot. Jahan.

LA POTAGÈRE

Celle qui l'habite est spirituelle. Elle porte un surnom très connu, signature de recettes originales. Sa chambre ne pouvait pas être celle de tout le monde. Un jeune artiste ami, Yves Saint-Front, a peint sur les murs, à droite, un potager, à gauche, un parterre à la française, et composé le carton du tapis, exécuté au point en deux ans par la maîtresse de ces lieux. Un lit en fer peint Napoléon III fait bon ménage avec un bureau Louis XV. C'est une manière de résoudre avec humour le mariage des styles.

13 CHAMBRES 13 SIGNATURES DE FEMMES

Nous avons choisi, pour publier ce chapitre consacré aux chambres de femmes, ce numéro de mars, afin de le faire coïncider avec le Salon des Arts ménagers, qui présente actuellement, dans sa section « L'Art ancien dans la vie moderne », des ensembles réservés à la vie féminine.

Il y a beaucoup de manières d'affirmer sa personnalité : la décoration d'un intérieur en est une. Ne reflète-t-elle pas le caractère de celui qui l'habite ? Cela semble actuellement plus vrai que jamais. Dans notre recherche continuelle d'installations nous décelons un goût toujours plus accentué pour le décor original. Les femmes, plus encore que les hommes, s'entraînent l'une, l'autre à ce petit jeu. Chacune désire un cadre de vie qui lui soit propre. Nous sommes loin de la conception de nos grand-mères, qui, lors de leur mariage, achetaient une de ces chambres faux Louis XV ou Louis XVI, débitées en série et retrouvées chez tous les jeunes ménages bourgeois de leur époque. Sans doute voyaient-elles dans ce choix hâtif et impersonnel une sécurité, celle que donne aux conformistes la certitude d'être au moins dans la note. Nos contemporaines ont un souci opposé. Pour elles, être dans la note, c'est sortir du banal, du tout fait. Leur chambre reflète leur personnalité, comme leur écriture. Elles mettent dans le choix des couleurs, des rideaux, des tapis, dans la sélection des meubles et des objets une très grande part d'elles-mêmes. Leur chambre est signée. Nous donnons ici 13 exemples d'installations, toutes conçues pour ou par des femmes désireuses d'éviter la banalité sans sombrer dans l'excentricité. M. P.

Phot. Gena Rubin

Photographies Pierre Jahan.

LES ROMANTIQUES

Elles ont été installées pour des jeunes filles. Celle de l'extrême gauche est tendue de papier imitant la toile de Jouy (Jac. de Lassausois, décor.). Un papier à pois gris sur blanc (Nobilis) orne les murs de l'autre pour laisser toute leur intensité au rose des rideaux (Suzanne Fontan), au rouge des sièges et au vert du tapis. Les deux lits d'acajou, l'un bateau, l'autre à col de cygne, sont Louis-Philippe. Les sièges en acajou de l'une sont de même époque, les crapauds capitonnés de l'autre sont Napoléon III.

LA PROUSTIENNE

Elle est aujourd'hui telle qu'elle a été décorée en 1895, à la manière du Second Empire. La perse imprimée des murs et du lit est intacte. Celle qui l'habite aujourd'hui n'est peut-être plus très jeune mais sa chambre l'est restée, elle pourrait servir de modèle à bien des femmes en quête d'une idée originale.

L'AUTHENTIQUE

Elle a la rigueur et l'austérité d'un style homogène. Aucune concession n'a été faite à la fantaisie. Elle est cependant très personnelle parce qu'elle ressuscite, dans ses moindres détails, une époque définie et très plaisante: celle de Charles X. Les meubles sont en acajou avec incrustation de citronnier. Au lit, rideaux de popeline d'Alsace teinte à l'échantillon pour retrouver un ton ancien, doublés de rideaux de plumetis blanc. La fenêtre est ornée de satin de soie comme le pouf. Lustre en venise polychrome Napoléon III. Pour que l'ensemble fût parfait, il eût été préférable de substituer au Boukhara un tapis romantique.

Phot. Dager.

Phot. P. Jahan.

LA MODERNE

Elle est haute en couleurs contrastées. La cloison séparant le lit du couloir qui mène à la salle de bains forme bibliothèque ouverte des deux côtés. Les tons de la satinette : bleu, vert et blanc, s'accordent avec le bois blond des rayons à livres et le blanc des murs. Remarquez le tapis vert mousse que nous retrouvons dans plusieurs chambres, c'est un ton qui s'accorde de façon inattendue avec presque tous les autres.

LA PRÉCIEUSE

Elle est interprétée à la manière de Napoléon III. C'est en réalité une petite pièce (côté lit), ouverte largement sur une autre (côté petit salon). Un papier capitonné (Nobilis) s'assortit absolument avec le taffetas des rideaux. Une simple table de bois blanc de forme rognon a été transformée en coiffeuse juponnée de satin de soie bleu souligné de passementerie. Chaises et guéridon peints et incrustés de nacre d'époque Second Empire.

Photographies Pierre Jahan.

Phot. Henrot.

LA PRATIQUE

Cette chambre, en réalité, n'en est pas une. Elle prolonge un studio dont elle est isolée à volonté par un rideau à double face. L'ensemble a été exécuté en camaïeu dans des tons chamois : murs, rideaux, tapis.

L'ARISTOCRATE

Celle qui l'habite est très raffinée pour avoir tendu de moire blanche les murs et le lit « à la Duchesse » interprété. Un galon ancien en camaïeu dégradé blond souligne les rideaux, les plinthes, les portes et la corniche ; cheminée Louis XVI en pierre, bergère Louis XV. Appliques de cuivre Louis XVI.

Phot. P. Jahan

LA CHATELAINE

Ses fenêtres donnent sur de vastes jardins à Paris. Est-ce la proximité des grands arbres ou la nostalgie de la campagne qui a inspiré à celle qui l'habite ce style simple et confortable? Un papier à fleurs s'allie à la toile de coton bleue (Pierre Frey) soulignée d'une bordure aux rideaux et au lit (Suzanne Fontan). De bons meubles d'époques différentes créent un climat sans prétention mais chaleureux. (Jac. de Lassausois, décorateur.)

LA NAUTIQUE

Elle est aussi petite qu'une cabine de bateau, il n'y a pas de place perdue. Sur trois côtés les murs sont peints en vert. Sur le quatrième, dans lequel est percée la fenêtre, tenture de toile de Jouy en camaïeu gris sur blanc contrastant avec la peinture coq de roche de l'embrasure. Des meubles simples Louis-Philippe choisis pour leur petite taille mettent tout à portée de la main. Sur le divan « coq de roche » quelques coussins en même toile imprimée que les rideaux. Différentes roses de Redouté, sous verre, participent au décor de l'ensemble. (Yveline, décoratrice.)

L'ÉCLECTIQUE

Tous les styles s'y mélangent. Une coiffeuse Louis XV hollandaise, une commode Louis XVI côtoient un pouf Napoléon III orné d'une grande frange, un fauteuil et une chauffeuse capitonnée de percale imprimée (Chanée) choisie pour ses couleurs assez rares et parfaitement assortie aux rideaux en satin de coton bleu pâle soulignée de passementerie jaune. Sur la moquette vert mousse se détache un tapis chinois dont le décor bleu et blanc s'harmonise avec celui des bibelots et des poteries de Chine qui servent de lampes.

Phot. Génia Rubin.

Phot. Routhier.

4.

DANS LA CHAMBRE, A LA VILLE, la coiffeuse est ornée de taffetas, de satin, de mousseline et participe à l'ensemble du décor. (1) Juponnée de taffetas de soie et soulignée de passementerie (Jansen, décor.). (2) Coiffeuse moderne de forme rognon, en sycomore et satin de soie rose assorti à celui qui recouvre les sièges capitonnés (Caillard, décor.). (3) Table à coiffer juponnée, comme le pouf, de mousseline brodée (Delphine Chabaut, décor.).

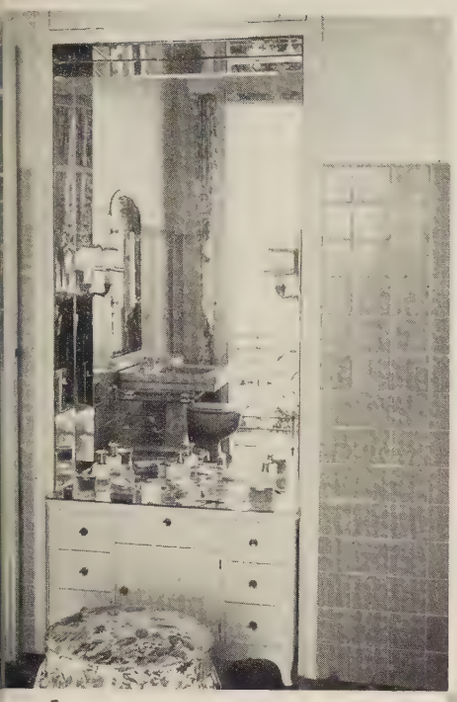
1.

2.

Phot. Max Ottoni.

Phot. Routhier.

3.



5.

DANS LA SALLE DE BAINS la coiffeuse ne peut être ornée de soierie. Celle-ci est juponnée de nylon brodé, insensible aux buées, facile à laver et toujours frais (4) (Delphine Chabaut, décor.). Pour celle-ci on a utilisé une niche qui a été tapissée de glaces et éclairée par une rampe en haut et deux appliques sur les côtés (5).

6.

Phot. Jahan.

7.

Phot. Génia Rubin.

DANS LA CHAMBRE, A LA CAMPAGNE, la coiffeuse est le plus souvent tendue de chintz à fleurs comme la chambre où elle se trouve. C'est une simple table de bois blanc sur laquelle a été fixé un miroir du XIX[e] siècle (6). Une alcôve entre deux placards a été aménagée en coiffeuse et tendue de percale à fleurs (7). Une glace encadrée de bois doré, coupée en deux pour faire le plateau. Volant de tissu imprimé rehaussé d'un drapé (8).

Phot. Génia Rubin.

DES COIFFEUSES

Le mot coiffeuse, employé dans le sens de « meuble à coiffer », est d'usage récent. On disait au XVIII[e] siècle : « table de toilette ». On y posait « la toilette », c'est-à-dire l'ensemble des objets : peignes, brosses, fards, onguents, parfums, que nous appelons aujourd'hui garniture.

Ces tables occupaient « la chambre du miroir », près de la « chambre du lit ». C'est autour d'elles que les visiteurs, quelquefois très nombreux, se groupaient lorsque la maîtresse du lieu se coiffait. Curieux spectacle qui devait inspirer cette boutade : « Souvent, en un appartement fort petit, autour d'une toilette, un cercle contient toute la monarchie. » Il faut sans doute chercher la raison de cette étrange coutume dans le désœuvrement d'une société qui s'ennuyait et qui trouvait là de quoi occuper ses loisirs. Si nos contemporaines ne reçoivent plus le monde et la ville dans leur intimité, elles n'en passent pas moins quelques instants chaque jour devant leur miroir, et la coiffeuse a toujours son utilité. A défaut d'un meuble ancien de prix, on peut faire soi-même ou demander à un décorateur une table à coiffer personnelle.

M. P.

8.

Itinéraire du samedi chez

L'ANTIQUAIRE

LE STYLE LOUIS-PHILIPPE - 2e partie

AUCUNE époque, l'évolution du mobilier n'a été plus inspirée, guidée par les impératifs féminins que sous le règne de Louis-Philippe. Seules, en effet, celles que l'on qualifierait aujourd'hui de « Françaises moyennes » savent se contenter des meubles standard dont nous avons parlé en février. A tous les échelons de la nouvelle société bourgeoise, l'aisance est souvent si fraîche que chacun n'a d'autre idée en tête que d'éblouir ses pairs. Tel est le thème de la comédie de Labiche *La Poudre aux yeux*, qui, à cent ans de distance, n'a rien perdu de sa verve. Cette avalanche de luxe doré sur tranche qui fleure le nouveau riche n'est pas toujours du goût le plus sûr ; du moins est-elle génératrice de recherche et de confort. Si une ennuyeuse monotonie règne dans les pièces de réception, figées sous leurs housses, les salons dits « de conversation » sont, eux, le plus souvent marqués par la personnalité de la maîtresse de maison. C'est là que, dans un désordre savant, la femme de goût cherche à s'affranchir de l'ordonnance conventionnelle dont nous parlerons plus loin, grâce aux mille petits riens à usage multiple dont l'époque est friande :

Tables-travailleuses ou tricoteuses en acajou ou en palissandre dont le couvercle muni d'une glace se soulève et laisse apparaître un nécessaire à coudre en argent et nacre. D'un casier intérieur surgit un candélabre pliant en bronze ciselé. Le tiroir comporte souvent une écritoire escamotable gainée d'un cuir de couleur vive.

Etagères surchargées de bibelots inutiles et coûteux en filigrane, d'opalines multicolores et de verres de Bohême parfois coupés par un carafon en « overlay » à décor mauresque.

Ecrans-pupitres qui permettent d'épancher confortablement au coin du feu, en de longues lettres, les secrets d'une âme tourmentée.

Coffrets à dentelles ou à bijoux, en nacre, en bois précieux ou en métal, capitonnés comme des cercueils ; sur leur couvercle s'enchâsse un « fixé » ou une plaque de porcelaine évoquant une « bergerie » ou les exploits de quelque preux chevalier échappé d'un puéril moyen âge.

Jardinières en acajou, en thuya et même en marqueterie, ornées toute l'année de fleurs rares.

Les normes du mobilier.

Au commencement du règne, le mobilier reste de forme classique, rappelant les styles du début du XIXe siècle ; mais, dès 1835, il s'oriente vers un retour à la rocaille Louis XV, qui lui vaudra l'épithète péjorative de « rococo ».

Aux Courtines de Lisette : un guéridon Louis-Philippe à plateau basculant (28.000 fr.). Deux chaises de tendance rustique, tendues d'un très beau tissu fleuri (38.000 fr. la paire). Cage à « oiseau chanteur » (42.000 fr.). Ci-dessous : éléments décoratifs formant surtout de table, sujet amours en biscuit, dorure à l'or fin (100.000 fr. la paire).

Chez Mancel : ensemble Louis-Philippe. Guéridon acajou à « pieds d'animaux » (89.000 fr.). Fauteuils portant l'estampille du Mobilier royal et signés Jeanselme (135.000 fr. la paire) et chaises (65.000 fr. les trois).

Les sculptures, toutefois, ne sont plus exécutées à la main, ce qui leur donne un relief tout différent. Appliquées uniquement sur des bois sombres et vernis (acajou, palissandre ou noyer teinté), elles ont perdu la grâce de celles réalisées au XVIII[e] siècle sur des surfaces claires ou dorées.

En dehors des sièges en bois apparent, bien incapables de lutter de vitesse avec le volume toujours croissant des toilettes féminines, il s'en fabrique de nouveaux, dont le bois est caché par des rembourrages, tels que les conçoivent les Anglais. Ils sont appelés « crapauds » et ceux de plus petite taille : « bébé ». Quant aux canapés dits « ottomanes » ou « divans », leur nom oriental sonne bien à des oreilles férues d'exotisme.

Comment, sous le règne du Roi des Français, était-il de bon ton d'agencer son intérieur ? Il est d'autant plus piquant de procéder à cette reconstitution que les principes qu'on appliquait alors sont à l'opposé de ceux d'aujourd'hui.

La vie intime sous Louis-Philippe.

Qu'il s'agisse du salon de « conversation » ou d'apparat, comme de la chambre à coucher dont le sol est souvent recouvert de tapis « partout » pour atténuer le bruit, il convient avant tout de faire obstacle à la lumière, au soleil, ennemis jurés des teints « de lait » et du mystère. Pour cela les fenêtres sont obscurcies d'épais rideaux, de stores compliqués, de pentes et de lambrequins. Dans les immeubles « à loyer » qui surgissent un peu partout, seuls les premiers étages, moins lumineux que ceux d'au-dessus, peuvent être habités par les gens de qualité.

Dans le salon, aux tentures sombres de préférence, l'ameublement, trop dense par principe pour la capacité de la pièce, comprend immuablement :

Un guéridon de milieu, lieu d'élection du sacro-saint album de famille, entouré de chaises légères.

Un canapé, des fauteuils à têtières avec tabourets de pieds et autant de consoles que possible qui s'alignent en rang d'oignon le long des murs.

Quelques coins d'intimité, çà et là, autour d'une jardinière ou d'une table volante.

Un piano drapé d'un châle, généralement placé de biais.

L'inévitable pendule à sujet mythologique flanquée de candélabres assortis, sur la cheminée autour de laquelle s'arrondit le cercle des visiteurs.

Le lustre de bronze et cristaux, au plafond, tandis que les murs, surchargés de tableaux et de glaces à cadre doré, ne laissent qu'à regret apparaître un espace vide.

La chambre à coucher, tapie dans la même pénombre, avec son lit « d'une personne et demie »,

1.

2.

ses meubles utilitaires sombres et graves dont la coiffeuse est le seul élément féminin, évoque, bien plus le caractère sacré du mariage et la routine du conjungo que les divertissements frivoles chers au XVIII^e siècle. Quoi d'étonnant, à en croire la littérature de l'époque, si, pour échapper à ce carcan, la femme recherche l'aventure ? C'est dans les logis de garçon que, voilée comme une veuve et après avoir changé trois fois de fiacre, l'épouse coupable se rendra. Le séducteur professionnel, qui, pour l'occasion, a endossé une robe de chambre de velours et s'est coiffé d'une galante calotte à gland, l'y attend dans un extravagant décor turco-mauresque. Si la visiteuse jouit du moindre esprit critique, gageons que sa vertu ne courra guère de risque.

C'est sur cette note légère que nous voulons terminer cette rapide étude sur un style réputé lourd mais dont il serait injuste de méconnaître la qualité et le mérite.

SAINT-SÈRE.

1 - Chez Mercier : travailleuse en acajou, avec motif « lyres » (48.000 fr.).

2 - Chez Thiriot : petite console à dessus de marbre (22.000 fr.). Deux flacons en porcelaine de Bayeux (5.000 fr. la paire). Un verre de mariage (3.500 fr.).

3 - Chez Germaine Leybe Chevallier : coiffeuse en acajou (35.000 fr.). Garniture de toilette en opaline bleue (30.000 fr.).

4.

3.

5.

Chez Crinoline : 4 - canapé et deux fauteuils « crapauds » à « falbalas » tendus de chintz (170.000 fr. l'ensemble). **5 -** bureau de femme en acajou, avec tirette (45.000 fr.).

Photographies G. de La Bégassière.

Chez M^me^ Pierre Colin : devant un panneau de papier peint « grisaille » représentant la première ligne de chemin de fer française (25.000 fr.), méridienne en acajou (60.000 fr.). Sur un guéridon, un porte-ananas en opaline blanche orné d'un serpent vert (25.000 fr.).

Petite armoire d'époque, en ronce de noyer (86.000 fr.). Seau jardinière en acajou et cuivre (27.000 francs).

A la cage aux Rossignols : petit secrétaire en acajou d'époque. Intérieur en érable, avec filets (80.000 fr.). Chaises à barettes en merisier verni, tendues de pékin (40.000 fr. la paire).

LIVRES

PAR YVES GANDON

BÉNONI : inquiète enfance.

elle heureuse idée a eue André Billy faire réimprimer ce *Bénoni* (Flammarion, t.), dont ses familiers parlaient toujours ec un éclair de gourmandise dans l'œil is qu'il était vain de chercher en librairie ! netteté et la pureté de la langue, l'aisance récit, l'exactitude de la psychologie, bsence de toute coquetterie d'auteur, un tain air de franchise, le besoin de voir ir et juste, sans ruser avec son personnage, les sont les principales qualités d'un livre e j'ai lu, du commencement à la fin, avec plaisir constant. Rien de plus simple que sujet. Bénoni Mournique, fils de veuve, re au séminaire de Notre-Dame de vre. En réalité Notre-Dame-de-Liesse, u de pèlerinage autrefois fameux. Bénoni un très jeune élève de septième et un bon ve. Sa vie de tous les jours, ses rapports ec ses professeurs et ses condisciples mposent la trame initiale du roman, qui end plus d'ampleur lorsque l'enfant est reçu ez les parents d'un de ses camarades, gorat. Un premier émoi sentimental l'éloi- era du séminaire.

ndré Billy, non seulement a écrit avec *noni* un livre d'un pathétique discret les mélancolies enfantines, mais il a cé avec beaucoup de finesse quelques rtraits de prêtres vus d'un œil sans parti is. Souhaitons de trouver chaque année tel candidat au Prix Goncourt.

LA NUIT SANS AUBE : au temps de la résistance.

epuis une douzaine d'années, les romans la Résistance ont été nombreux. *La uit sans aube* (Albin Michel, édit.), de . Gabriel Delaunay, a le mérite de ne pas ssembler aux autres. Son exposition est bre, et sa manière, dépouillée. Renaud, arc, Germain, Philibert, Gaspard, Tiennot t constitué dans une ville de province groupe de résistance. Une seule femme st jointe à eux : Francesca. Le groupe nerve, car il ne reçoit pas d'instructions Londres. Enfin le message arrive. Le tail de la mission sera apporté par un voyé spécial, le lendemain du jour où radio émettra la phrase suivante : « Le archand de chansons ira chanter à domicile. » enthousiasme renaît, et Francesca, qui uffrait de sa solitude et doutait de tous et elle-même, se donne à Renaud. Enfin mystérieux « marchand de chansons » manifeste. La mission consiste à supprimer docteur Thibaud, qui est à la tête des collaborateurs » locaux. Mais Renaud, al marié, a une fille, la petite Linou, qu'il ore, et Linou est très malade. Le docteur ibaud a commencé de la soigner. Seul, peut la sauver. Cette situation cornélienne été traitée par M. Gabriel Delaunay sans mplaisance. Plusieurs résistants seront rêtés, Renaud, tué, et le marchand de ansons était un imposteur. N'importe ! résistance continue.

LA GARTEMPE : un D.H. Lawrence français ?

De même que, dans *la Chartreuse de Parme*, le lac de Côme est toujours présent, de même dans *la Gartempe* (Gallimard, édit.), de Jean Blanzat, cette petite rivière limousine fait de page en page son bruissement tranquille. Non pas que les deux romans se ressemblent, et l'analogie s'arrête là. Ce que Stendhal obtient par le récit fiévreux des événements et la bousculade des personnages, Jean Blanzat l'atteint peu à peu, par petites touches, dans une sorte d'enchantement panique où la nature est intimement mêlée aux plaisirs et aux troubles des hommes. On serait bien embarrassé d'avoir à résumer ce livre, dont l'action apparemment linéaire s'enrichit, à mesure qu'on avance dans la lecture, d'harmoniques singuliers. Le sentiment d'insatisfaction commun au couple Mathilde-Henri, réfugié sur les bords de la Gartempe, et à Ludovic, autre réfugié solitaire, se résoudra par un curieux chassé-croisé sensuel. Ludovic, séduit par l'animalité d'une jeune paysanne, trouvera Mathilde à sa discrétion, après que celle-ci aura initié une bergère faussement ingénue. Seul Henri, d'ailleurs comblé par sa femme, reste en dehors du circuit, et la Gartempe continue de couler, indifférente aux médiocres aventures humaines. Avec une fougue plus mesurée et une expression plus discrète, quoique fleurie, c'est à D.-H. Lawrence que fait le plus songer ce roman d'une originalité indéniable.

Il est entièrement écrit en style indirect, et Jean Blanzat n'y a fait aucune place au dialogue. Une seule phrase est prononcée par un des personnages à l'avant-dernière page : « Je ne reviendrai plus », dit Mathilde. Rien de plus, et c'est presque une gageure.

UN DIABLE AU PARADIS : ou Miller le Samaritain.

Ce *Diable au Paradis* (Corrêa, édit.), d'Henry Miller, a peu de rapports, à vrai dire, avec les fameux *Tropiques* et ne s'élève pas à leur hauteur, s'il ne répond pas davantage à leurs outrances. Miller s'y attache à un curieux personnage qu'il n'a pas eu la peine d'inventer, un certain Conrad Téricand, de nationalité suisse. Il connut à Paris, en 1936, cet astrologue, doublé d'un savant imbibé de philosophies hermétiques et d'un occultiste. L'homme vécut presque tout de suite à ses crochets et, séparé de lui par la guerre, trouve le moyen de lui écrire après la libération, à Big Sur, en Californie, où l'écrivain travaille dans un paradis solitaire, près de sa femme et de sa fille. Compatissant de son naturel, Miller offrit à Téricand de l'héberger jusqu'à la fin de ses jours et paya le prix de son voyage. Ici commence l'ahurissant récit du séjour de l'astrologue dans l'éden californien. Téricand est d'une exigence odieuse, et son hôte ne songe bientôt plus qu'à se débarrasser de lui ; mais l'astrologue s'incruste, et le récit picaresque des circonstances dans lesquelles il quitta Miller n'est pas un des moins bons morceaux du livre. On y retrouve, dans les silhouettes vivement enlevées de quelques types originaux, la haute verve des *Tropiques*. Ce qui est beaucoup moins assimilable pour un Français, c'est un certain côté « prédicant » qui a dû faire le succès du livre en Amérique. « Je dis que paix et joie sont à la portée de chacun », déclare gravement Miller. Passe encore que le diable se fasse ermite, mais qu'il enfonce des portes ouvertes !

LE CHEMIN DE L'EXTRÊME-ORIENT : le plus passionnant des voyages.

La rencontre d'un grand reporter, qui soit en même temps un excellent photographe et un remarquable écrivain, est aujourd'hui assez rare. Le plaisir que l'on prend à lire et à feuilleter *le Chemin de l'Extrême-Orient* (Del Duca, édit.), de Paul Mousset, tient essentiellement à cette triple qualité. Dans cet ouvrage parfaitement présenté, le texte vaut l'image, et ce n'est pas peu dire. Qu'il nous parle de Port-Saïd ou de Djibouti, de Colombo ou de Singapour, de Saïgon, de Manille, de Hong-Kong, de Yokohama ou de Séoul, Paul Mousset le fait avec la précision du journaliste éprouvé chez qui le poète survit. Il est sensible à la fois aux paysages et aux hommes. Il retient d'instinct le détail significatif ; il rappelle opportunément le point d'histoire qui éclaire la situation présente. Après cela, regardez ses photographies, tant en noir qu'en couleurs : elles sont toujours prises sous l'angle le plus favorable à la mise en valeur du motif. Voyez ses vues de Hong-Kong ou de Corée, un buffle dans la prairie vietnamienne avec un enfant sur l'échine. Je ne saurais trop recommander à toutes les catégories de lecteurs ce *Chemin de l'Extrême-Orient*. Y. G.

DANS L'ÉDITION

■ *L'Etrange mort d'Henri IV* est le récit d'un drame dont on croyait ne plus rien ignorer et que Philippe Erlanger présente sous un jour tout à fait différent. A la suite de patientes recherches, notamment dans les Archives du Vatican, l'auteur a pu faire un passionnant récit traité à la manière d'une enquête et qui modifie l'Histoire. (Amiot-Dumont, édit.)

■ La Varende présente *Jean Bart, pour de vrai* (édit. Flammarion) : un pirate rêveur, sobre, pieux, qui, lorsqu'il ne monte pas à l'abordage, est un bon père de famille, un timide, dont les brusques colères étonnent. Sous la plume de La Varende, le célèbre corsaire apparaît étonnamment vivant et attachant.

■ Gérard Mourgue, qui nous avait déjà donné un beau roman : *la Naissance de Vénus*, vient d'en publier un autre : *Château Fer* (La Table Ronde). L'humaniste et le moraliste y percent sous le romancier. Ce livre a pour exergue cette phrase de Paul Valéry : « Un chef est celui qui a besoin des autres. » Mais voici, de l'auteur cette fois, une définition qui nous semble digne qu'on la médite : « Le chef est celui qui parle à chacun son vrai langage, met le doigt sur la plaie et la guérit... celui qui n'a qu'à paraître pour qu'on le suive, sans politique, sans partisan, sans coup d'État. »

THÉATRE

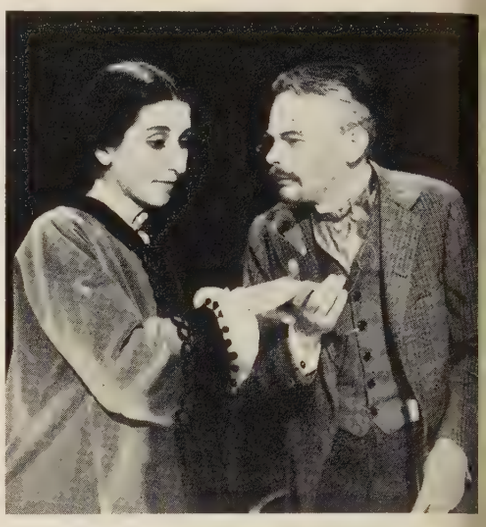
Malgré *Domino*, malgré *Voulez-vous jouer avec moâ*, malgré, surtout, *Jean de la lune*, je crois bien que Marcel Achard vient, avec *Patate* (théâtre Saint-Georges), d'écrire sa meilleure pièce. A la veille de la première représentation, le spirituel poète de l'amour attendri, mélancolique et vainqueur, s'étonnait lui-même d'avoir, cette fois, pris pour thème la haine. Car c'est la haine qui dresse Rollo-Patate contre son inséparable ennemi Carradine ; une haine depuis quarante ans refoulée sous des sourires, une haine qui cherche un prétexte valable pour s'extérioriser. Rollo, inventeur sans génie, charmant mais sans séduction, reproche à son ancien condisciple d'avoir été premier en classe, d'avoir monopolisé les succès féminins, d'avoir fait le riche mariage auquel, lui, s'est jadis dérobé, de savoir demeurer calme, de prêter trop facilement de l'argent. Tout lui est bon pour attiser son agacement ; et lorsqu'il apprendra que sa fille adoptive Alexa est devenue la maîtresse de Carradine il s'engagera avec volupté sur la route du chantage. Par faiblesse autant que par amour il devra renoncer à sa vengeance ; alors on s'aperçoit que Marcel Achard n'a composé une pièce sur la haine que pour ajouter une étourdissante variation au thème de l'amour.

Amour lucide et tenace de Véronique Carradine pour son époux volage ; amour inquiet, silencieux, protecteur d'Edith Rollo pour Patate ; amour vivant mais négligé de Patate pour Edith ; amour sensuel, vibrant, d'Alexa pour l'amour.

La haine passe comme un typhon sur cette carte du tendre, dont, en fin de compte, elle accentue les reliefs et fixe une fois pour toutes les mouvants bocages.

Un drame, certes. Un drame profond, puissant, qui émerge épisodiquement à la surface de la comédie. Car durant trois actes Marcel Achard a su nous faire rire pour, à trois reprises, bloquer ce rire dans les gorges et le libérer à nouveau au plus fort de l'émotion. Les « mots » d'auteur s'enchaînent sans interruption, mais ils sont là pour faire miroiter les multiples facettes des personnages. Patate tisonne sa haine, mais, malgré sa pauvreté, il sait demeurer généreux ; jadis il adopta Alexa car, dit-il, « quand il n'y en a pas pour deux, il y en a pour trois... » et dès lors nous savons qu'il n'ira pas au bout de sa vengeance. « A notre époque on ne souffre plus, on a des embêtements », déclare Alexa, et Marcel Achard nous enseigne ainsi que le mal de la jeunesse du siècle n'est peut-être pas le cynisme, mais une dure résignation.

L'interprétation est éblouissante. Pierre Dux est plus Patate que nature ; il laisse deviner les faiblesses de son personnage velléitaire, dont tous les sentiments apparaissent instantanément sur le visage, même si sa parole les contredit ; il est touchant jusque dans



Au théâtre Franklin, Domitilla Amaral et R.-J. Chauffard ont ressuscité Hedda Gabler.

Pierre Dux, Jandeline, Simone Renant triomphent dans Patate, *de Marcel Achard.*

sa colère ; on devine sa détresse grandissante lorsqu'il voit approcher son triomphe ; son regard se colore de tendresse, d'inquiétude, de bonté, de fureur. Il est l'être sensible par excellence, et en face de lui Simone Renant à la douceur patiente qu'il faut pour l'aimer sans le mépriser. Maurice Teynac, imperturbable, sûr de lui, joue en virtuose d'un flegme sans fissure ; Jandeline, par la seule intonation qu'elle donne à ce « oui » qui clôt le premier acte, suggère tous les événements qui vont suivre et nous impose la certitude qu'elle ne laissera pas Maurice Teynac succomber définitivement au charme d'Alexa.

Alexa, Sophie Daumier, est étourdissante de jeunesse, de fraîcheur et de gaîté. Il n'est pas facile d'être aussi dynamique sans apprêt, à ce point sincère dans de brusques changements de ton et d'abrupts revirements sentimentaux. Avec elle, Marcel Achard pose le problème de la génération moderne et le comprend. Il nous montre que l'exubérance désinvolte n'est que le masque de l'éternelle tendresse, et que le mépris des conventions ne sert qu'à fuir un bonheur traditionnel fondé sur une sécurité désormais illusoire.

Pour toutes ces raisons *Patate* aura une résonance profonde, et c'est un tour de force que de donner à réfléchir tout en fournissant à chacun l'occasion de dissimuler ses réflexions sous le verni de la frivolité, et ses larmes, derrière un sourire.

Le tout jeune théâtre Franklin installé sur la colline de Chaillot a choisi pour ses débuts de faire revivre l'un des ouvrages les plus subtils et pénétrants d'Ibsen *Hedda Gabler*. Il l'a fait avec le souci de donner du relief aux personnages les plus

sodiques ; c'est ainsi que l'on voit J. Chauffard à la fois sentimental et ique, Laurent Terzieff, poète au col grafé, Pascale de Boysson, effervescente passionnée, graviter autour des deux os, dont ils éclairent le caractère en justi- nt leurs réactions. Marc Eyraud est l'époux onsistant, fuyant, décourageant d'Hedda bler, femme avide de gloire et de faste is néanmoins murée dans les conventions sa classe. Et là, je ne suis pas sûr que mitilla Amaral réponde exactement à définition de cette amazone bourgeoise ; travers son impassibilité soigneusement culée, on ne devine guère son agacement, ambition déçue. Elle ne laisse guère pçonner qu'elle est capable d'ourdir le s cruel complot et de manier un pistolet ur dénouer le drame.

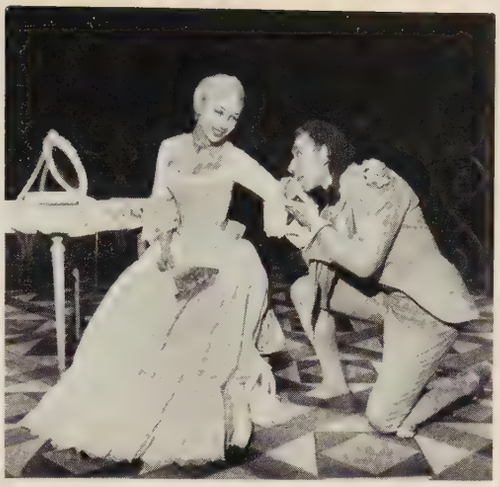
is, dans l'ensemble, voilà un spectacle mirablement présenté, où la mise en scène Guy Suarès distille une atmosphère uiétante, lourde de mystères.

y a deux façons pour un auteur moderne border le théâtre : choisir un sujet

*est Jean Parédès et François Guérin que l'on onnaît ici dans le décor d'*Hibernatus, *de an-Bernard Luc, au théâtre de l'Athénée.*

ernel où développer un thème spécifi- ement de son temps. L'hibernation, qui rmet de suspendre sans le rompre le cours la vie humaine, est une technique médicale tuelle dont Jean-Bernard Luc a immé- atement sondé les possibilités comiques. ans *Hibernatus*, un explorateur prisonnier s glaces du pôle revient à la vie cinquante s après avoir été congelé : il n'a pas pris jour, il n'a pas pris une ride. Mais pendant n « absence », le monde a évolué ; ses tits-enfants se trouvent avoir l'âge 'avaient ses parents un demi-siècle plus t, et le voilà devenu un grand-père plus ne que ses descendants. Plus jeune mais anmoins installé dans la vie de 1957 avec mentalité, les réactions d'un homme de oo. On imagine tous les gags que cette uation peut engendrer. Jean-Bernard Luc a eu qu'à choisir, et il l'a fait avec intelli- nce, évitant les effets faciles, faisant vre de psychologue en dénonçant l'absur-

otographies Bernand.



Silvia Monfort et Daniel Sorano sont artisans du succès du Mariage de Figaro.

dité des situations humaines que la science peut nous imposer. Alors la satire se teinte d'amertume sans cesser d'amuser. Nelly Vignon, délicieuse, est entourée du truculent Parédès, du subtil François Guérin, du dynamique Claude Nicot et de l'efficace Jean-Pierre Marielle.

Une comédie vivement menée, qui évitera tous soucis au théâtre de l'Athénée jusqu'au terme de la saison.

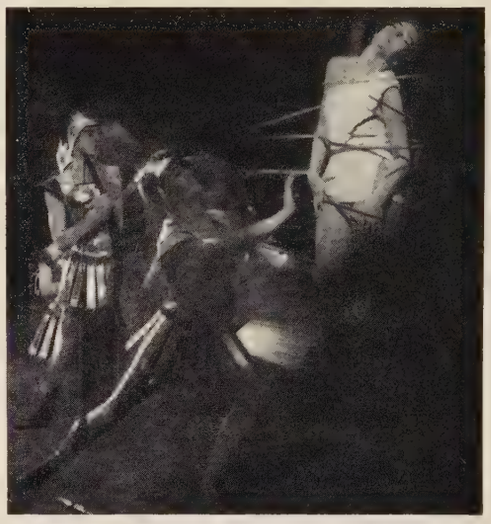
Avec *l'Equipage est au complet*, Robert Mallet dissèque froidement un passionnant cas de conscience (Comédie de Paris). Deux hommes-grenouilles italiens, dont l'un est grièvement blessé, sont faits prisonniers en rade d'Alexandrie par l'équipage du cuirassé britannique *Valiant*. Le capitaine du vaisseau a-t-il humainement le droit de leur refuser tout secours de la médecine tant qu'ils n'auront pas avoué à quel point de la coque ils ont déposé une charge de dynamite ? Peut-il sauver la vie de ses deux ennemis puisqu'en le faisant il expose ses douze cents marins à une mort hypothétique ? Les rouages de ce drame sont merveilleusement agencés, rien n'est laissé dans l'ombre. Louis Arbessier, Jacques Dasques et surtout Jean Négroni, dont le clavier des nuances paraît infini, tendent jusqu'à le briser le ressort de l'action et nous offrent le plus réussi « suspense » psychologique dont on puisse rêver.

C'est Jean Marais qui a repris, aux côtés de Françoise Spira (au théâtre Sarah-Bernhardt), le rôle tenu par Henri Guisol, lors du festival de Saint-Malo, dans *César et Cléopâtre*. Il y apporte cette bienveillance sceptique que Shaw prête au conquérant romain, mais il ne lui attribue pas entièrement les dons humoristiques qui colorent son scepticisme. Une mise en scène étourdissante de Jean Le Poulain.

L'Ecole des cocottes revit au théâtre des Arts. Jacques Charron en a fait une pièce à costumes, style 1925, qui s'adapte naturellement à l'esprit et au mouvement de ce vaudeville. Il faut surtout aller y voir Jacqueline Gauthier qui, insensiblement, tout au long des trois actes, se métamorphose de midinette assez vulgaire en reine ultra-sophistiquée de Paris. Et lorsque, après nous avoir franchement divertis durant deux heures, elle trouve en trente secondes le moyen de nous bouleverser et de nous faire partager les angoisses jusque-là camouflées de son héroïne, elle se révèle l'une des plus raffinées comédiennes de la scène française. Au T. N. P., reprise du *Mariage de Figaro*, présenté l'été dernier en Avignon. Catherine Le Couey a conservé de Suzanne la conception d'une servante moins espiègle peut être que ne le voulait Beaumarchais, mais séduisante et spirituelle. Silvia Monfort a le charme et la résignation qui conviennent à la comtesse. Daniel Sorano accentue le génie révolutionnaire de Figaro : ce valet sautillant, intelligent et roublard devient une bête traquée, et ce que la pièce perd en... marivaudage, elle le regagne sur le plan de l'émotion.

par intérim
CLAUDE BAIGNÈRES.

A L'OPÉRA



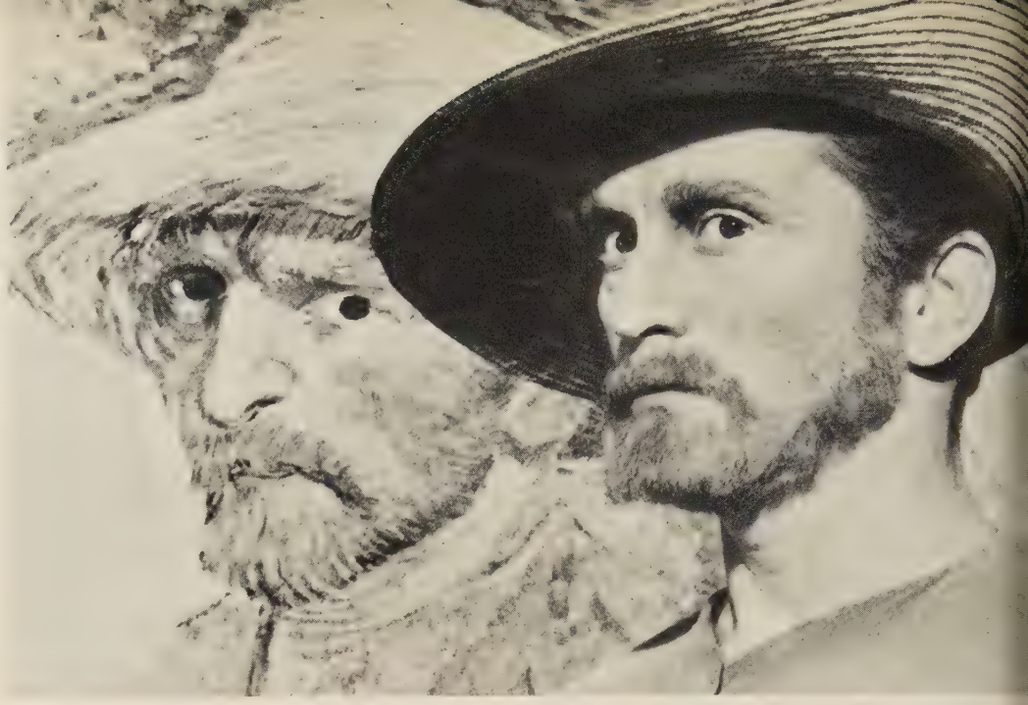
Phot. Serge Lido.

Ludmilla Tcherina reprend à l'Opéra le rôle de saint Sébastien, créé jadis par Ida Rubinstein.

Le Martyre de saint Sébastien vient de faire sa rentrée à l'Opéra dans une mise en scène fastueuse de Maurice Jacquemont. Le chef-d'œuvre que Debussy composa, à la requête d'Ida Rubinstein, n'avait sans doute jamais été surchargé d'un tel appareil décoratif. Labisse a dessiné des décors qui ne sont pas tous très heureux mais qui montrent un louable souci de favoriser les évolutions des trois cents figurants, qu'il est si difficile d'occuper dans ce drame essentiellement statique. La musique est un peu ensevelie sous tout cet apparat, et c'est dommage, car Louis Fourestier en a mis en lumière les plus secrets joyaux, et l'interprétation vocale est en tous points remarquable. C'est Ludmilla Tcherina qui tient le rôle de Sébastien. Elle y montre un lyrisme, une flamme plus proche, sans doute, de l'amour sensuel que du mysticisme chrétien, mais ce n'est pas se tromper beaucoup, puisque la musique de Debussy relève ici autant de l'art sacré que de la magie païenne.

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX



Imitant les jolies madames coquetant au Salon près de leur portrait, Kirk Douglas fait mesurer sa parfaite ressemblance avec le héros de la Vie passionnée de Vincent Van Gogh.

Plume en bataille et dents au vent, Judy Holliday fascine un Paul Douglas médusé. La voiture est un honnête modèle de série, mais sera remplacée plus tard par Une Cadillac en or massif.

Un policier consciencieux voyage comme il peut, même s'il n'a pas tout à fait ses aises... C'est ce que fait ici Jack Hawkins, après avoir lancé toutefois le rituel S. O. S. Scotland Yard !

Aux examens d'élégance, l'élève Feuillère est imbattable ; pour les choses sérieuses, c'est moins sûr... Au catéchisme, notamment, elle n'a jamais pu, dit-on, dépasser le 7e commandement !

LA VIE PASSIONNÉE DE VINCENT VAN GOGH (A). Biographie américaine romancée, d'après le livre d'Irving Stone (1). — CADRE - Divers lieux de Hollande et de France, Arles notamment. SUJET - Brève carrière du peintre Van Gogh, nourrie d'enthousiasme et de luttes, abreuvée de misère, d'affronts, d'injustices et de déboires, sombrant dans la folie et la mort précoce à trente-huit ans ! RÉALISATION - Minnelli : très soignée du point de vue artistique mais dépourvue de sentiment. INTERPRÉTATION - Kirk Douglas : manque de puissance et d'accent ; Anthony Quinn : « présence » massive, imposante. NOTE - Délicatement raffinée sur le plan visuel, exacte dans ses grandes lignes, cette évocation me paraît privée d'âme, de sincérité. Dans ce récit impeccablement banal comme une de ces compositions académiques que haïssait Van Gogh, comment retrouver le reflet de cette vie pantelante, minutieusement broyée par une malédiction inexorable et trouvant cependant la force de faire jaillir de ses ténèbres angoissées les torrents de lumière qui incendièrent ses toiles ? Seule, l'harmonieuse confrontation de nombreux tableaux et des paysages qui les inspirèrent est un beau travail, tout imprégné d'émotion.

UNE CADILLAC EN OR MASSIF (B). Comédie américaine. — CADRE - Siège d'une puissance société commerciale américaine. SUJET - Réplique moderne du match célèbre, pour le titre, de Kid David contre Bombardier Goliath : armée seulement de sa candeur, d'une solide inconscience et de... 10 actions d'une société qui en totalise plusieurs millions, une actionnaire trouble-fête parvient à mettre proprement *knock-out* un conseil d'administration fripouillard. RÉALISATION - Richard Quine : fort agréable. INTERPRÉTATION - Judy Holliday : son acidité ingénue continue à faire merveille ; Paul Douglas, Fred Clark, etc. : bien. NOTE - Amusant badinage sur un thème fragile mais spirituellement développé. Judy Holliday mène le jeu avec sa nonchalance glapissante, que l'on adore ou que l'on exècre, d'ailleurs ! Comme elle a la sagesse et l'intelligence, — ce dont elle manque certainement le moins — de tourner peu, ses effets, cependant identiques à eux-mêmes, ne s'émoussent pas trop à l'usage... du moins pour moi. Bonne soirée de détente, il me semble ?...

S. O. S. SCOTLAND YARD (B). Film policier anglais. — CADRE - Services du Yard et divers lieux d'Angleterre. SUJET - Laborieuses investigations de la police londonienne touchant la regrettable activité de mystérieux cambrioleurs, experts à vider sans laisser de traces les coffres-forts les mieux gardés. RÉALISATION - Frend : d'une parfaite intelligence. INTERPRÉTATION - Équipe solide, présidée par Hawkins au métier sûr et flegmatiquement désinvolte... NOTE - Excellent travail, équilibré, logique, étudié dans le moindre détail, sans aucun trou ou bavure : ni dans la construction ni dans le rythme, ce qui est rare ! Solide, riche en rebondissements et fréquemment saupoudrée de cet humour angiais inimitable, l'action vous tient bien et jusqu'au bout. Un bon film.

Natalie Norwick ne pose pas pour une maison de passe-boules, comme on pourrait le penser. Elle a simplement très peur du couteau qui va l'empêcher d'approcher à 23 pas du mystère...

E 7e COMMANDEMENT (A). Comédie ançaise. — CADRE - Divers hôtels en vers lieux. SUJET - Animatrice d'un brillant io d'aigrefins, une séduisante aventurière ouve un jour son Chemin de Damas sous nfluence d'une poigne gantée de velours... es difficultés qu'elle éprouve à se dépêtrer ses complices pour vivre enfin une vie ute vêtue de probité et de lin blanc... ÉALISATION - Raymond Bernard : des ıalités mais inégale. INTERPRÉTATION - euillère, Dumesnil, Teynac, Morel : quatuor ırfaitement accordé dans la finesse, l'auto- é et la drôlerie. NOTE - La première partie t un enchantement pour le piquant des uations, l'humour du dialogue, la légèreté ıpertinente d'une action bien huilée où en ne grince ou ne traîne. Soudain, le uffle manque, l'inspiration défaille, et de brillante fusée il ne reste que la baguette ıircie. Singulier changement à vue que tte brusque langueur, cette invention borieuse, ce pesant comique succédant à nt de gentillesse et de vraie gaieté. ant pis pour les auteurs... et pour nous.

23 PAS DU MYSTÈRE (A). Film poli- er américain en couleurs et cinémascope. CADRE - Appartement d'un auteur drama- que et divers lieux de Londres. SUJET - ngulière et périlleuse enquête menée par n aveugle, à qui un hasard a permis de rprendre une conversation ayant trait un *kidnapping*. RÉALISATION - Hathaway : ıbile mais des longueurs. INTERPRÉTATION - an Johnson-Vera Miles : sympathiques. OTE - Ingénieuse et originale cette idée de ıser une enquête policière sur les seuls moignages auditif et olfactif d'un aveugle. ci rachète bien des lacunes d'un scénario sez absurde quand on y regarde de près. eux passages à signaler pour leur violent gré de tension : celui où par deux fois l'aveugle frôle la mort dans une maison en ruine s'effondrant par morceaux ; la scène finale où ce même homme et un assaillant armé se collettent « à chances égales » dans un appartement plongé dans l'obscurité.

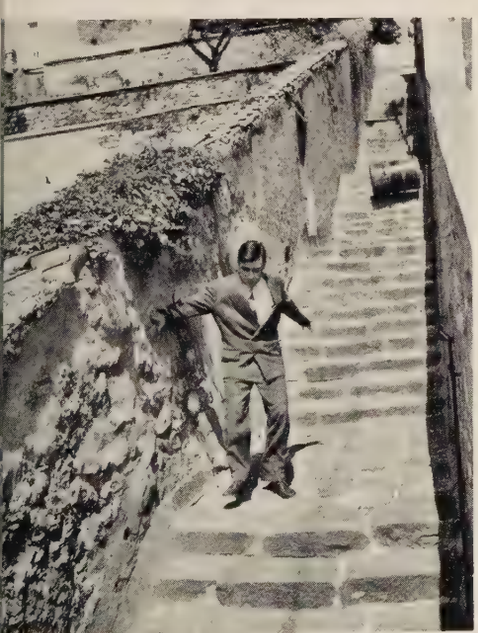
JE REVIENDRAI A KANDARA (B). Drame policier français en couleurs et cinémascope, d'après le roman de Jean Hougron (2). — CADRE - Petit ville provinciale. SUJET - Antagonisme de deux hommes à propos d'un crime commis par l'un, surpris par l'autre ; se terminant par une brutale explication à coups de revolver et par une tentative de vengeance particulièrement raffinée. RÉALISATION - Vicas : très inégale. INTERPRÉTATION - Bonne équipe assez mal conduite : Périer, Gélin, Bella Darvi, Brochard, etc. NOTE - Atmosphère provinciale bien rendue mais récit très loin de la subtilité nuancée du livre. Tout ici semble élémentaire, froid, emprunté, maladroit ou franchement risible, comme la première comparution du prévenu devant le juge d'instruction. Comme « bâclage » ingénument ridicule, on ne fait pas mieux...

LE ROI ET MOI (B). Opérette américaine en couleurs et cinemascope, d'après le récit de Margaret Landon (1). — CADRE - La cour du roi de Siam, en 1862. SUJET - Plaisant démêlés d'une gouvernante anglaise libérale et d'un despote asiatique tiraillé entre un attachement compréhensible aux avantages de la tyrannie et un désir de réformes le posant comme autre chose qu'un « barbare » aux yeux de l'Occident... dont l'avis comptait alors ! RÉALISATION - Walter Lang : très plaisante. INTERPRÉTATION - Deborah Kerr : autorité spirituelle et malicieuse, et quelle merveilleuse diction ! Yul Brynner : prestance, présence, puissance... NOTE - Film déséquilibré par des coupures massives dans sa partie lyrique, ce qui fait que les deux chansons qui restent — Dieu sait pourquoi ! — détonnent et déroutent dans un texte devenu pratiquement uniquement parlé. C'est regrettable, car l'interprétation est excellente, la musique, charmante, le scénario, suffisamment fourni en idées amusantes, les décors et les costumes, assez fastueux... sauf les gants longs de Deborah Kerr, qui sont d'honnête filoselle au lieu de chevreau glacé. Économies de bouts de chandelles, voilà bien de tes coups...

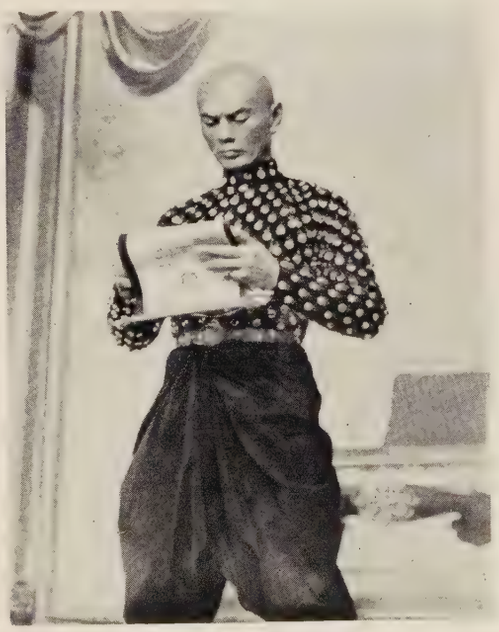
LA NEIGE EN DEUIL (B). Drame américain en couleurs et vistavision, d'après le roman d'Henri Troyat (3). — CADRE - La vallée de Chamonix. SUJET - Recherche par une cordée de deux hommes de la carcasse d'un avion long-courrier naufragé sur le mont Blanc, l'un de ces hommes étant seulement guidé par l'amour du métier, et le second, par une singulière vocation de pilleur d'épaves. RÉALISATION - Dmytryk : soignée, minutieuse, ennuyeuse... INTERPRÉTATION - Spencer Tracy : moins puissant, moins incisif que de coutume ; le reste : quelconque. NOTE - Voici une histoire qui ne m'a pas du tout passionné, je l'avoue. Je l'ai trouvée morne et puis je ne crois pas qu'il existe un seul guide ou porteur de l'honorable confrérie chamoniarde qui puisse avoir une mentalité de pillard. Évidemment, il y a toujours le merveilleux cadre de la montagne, mais que dire de la chemise sang de bœuf de Tracy, de son béret basque au lieu du béret alpin et de l'anorak bleu de Wagner ? Des Savoyards, ça ? A d'autres !

M. L.

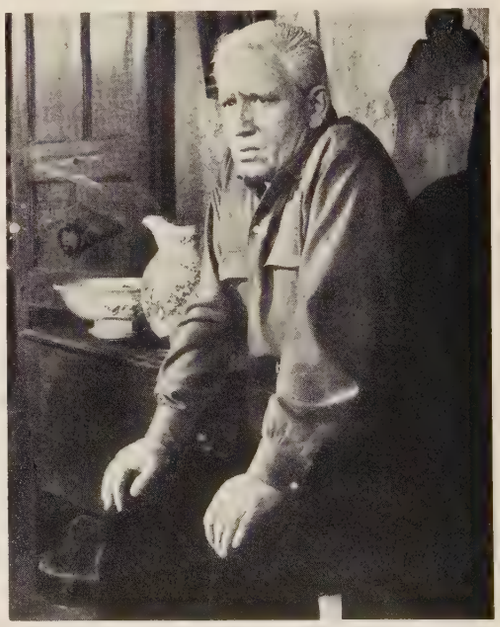
(A) Adultes seulement. (B) Toutes personnes.
(1) Editions Inter-Seghers.
(2) Editions Domat.
(3) Editions Flammarion.



L'ai-je bien descendu ? », se demande François érier en détalant devant un tonneau malinten- nné. « Bien ou mal, en fait, si j'en sors, je ois plutôt que Je retournerai à Kandara. »



Contrairement à ce que pourraient peut-être croire certains esprits superficiels ou légers, ce n'est pas Une Nuit sur le Mont Chauve *qu'interprète Yul Brynner, mais* le Roi et moi !



Dans ce film, Spencer Tracy n'a pas l'air de s'amuser follement... Nous non plus, d'ailleurs. Il a pourtant mis une belle chemise sang de bœuf pour essayer de revigorer la Neige en deuil.

EXPOSITIONS

PAR RENÉ BAROTTE

ENFIN UN BON SALON : « LA JEUNE PEINTURE » 1957.

« La jeune peinture » est à l'ordre du jour. Les Prix créés en sa faveur se multiplient. L'un des plus importants vient d'être fondé par un célèbre avocat canadien, Charles G. Greenshields. Ce mécène n'a pas hésité à distribuer plus d'un milliard aux « Espoirs » de six grands pays du monde. Grâce à lui, deux bons peintres français qui n'ont pas beaucoup plus de trente ans : Sebire et Bardone, ont reçu chacun 700.000 francs. Ils avaient été choisis, à la Galerie Charpentier, par un jury de personnalités chevronnées qui comptait au moins deux artistes à l'esprit ouvert : Jacques Villon et André Dunoyer de Segonzac. Cent quarante artistes de tendance plutôt figurative avaient été sélectionnés. Leurs œuvres font partie d'une exposition très intéressante qui dure encore. Le Baron, Taylor, Carron, Lesieur, Sarthou, Alary, Ciry, Guerrier, Marzelle, Morvan, Tisserand étaient dignes, eux aussi, d'une telle récompense.

Le Prix Othon-Friesz, dans le cadre de l'École des Beaux-Arts, fut cette année plus prestigieux. Il a été partagé entre une femme : Arlette de Breville, dont le style est pour nous un peu trop néo-classique, et un chercheur courageux : Eugène Leroy, que sa passion pour la peinture ne l'empêche pas d'exercer son métier de professeur de Lettres. Toutes ces manifestations, auxquelles il faut ajouter le Prix Conte-Carrière, décerné à Thiout, et le très éclectique Salon « Comparaisons », ont donné lieu à des confrontations utiles entre des artistes soucieux de renouveler la peinture. Mais ces Prix innombrables n'ont pas toujours une signification précise. Comme l'a si justement noté Claude Roger-Marx : « Ils découvrent bien souvent les peintres avant que ceux-ci se soient découverts eux-mêmes. »

Parmi ces multiples manifestations le Salon de la « Jeune Peinture » 1957, installé au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, nous a permis de faire le point sur les intentions, les inquiétudes mais aussi les espérances de deux cents artistes appartenant à la génération nouvelle.

Cette exposition a maintenant huit ans, elle groupe des participants qui n'en ont pas quarante. Pendant longtemps ceux-ci restèrent plus ou moins fidèles à des influences trop visibles. Les uns, marqués par la tristesse du temps, se souvenaient de Gruber, hélas ! disparu, d'autres, sous l'impulsion de Buffet, prématurément « arrivé », donnaient dans le genre mélancolique. Les sujets qu'ils traitaient, le goût des tons sombres faisaient penser à la fameuse équipe de la « bande noire » jadis rassemblée par Charles Cottet... Les coloristes — il en restait encore — ne parvenaient pas à se détacher du lyrisme de Bonnard ou des « aplats » de Matisse. Ils aboutissaient ainsi à des tableaux décoratifs, à moins qu'ils n'aient été attirés par cette abstraction, séduisante, certes, mais si redoutable quand elle est pratiquée au petit bonheur.

Voici que, après tous ces tâtonnements, un art plus solide vient de naître dans ce salon. La plupart des exposants regardent la nature avec un œil plus ouvert. A l'exemple de Rebeyrolle, auteur de l'amusant tableau : « A bientôt, j'espère », ils ont une tendance au réalisme. Sans imiter, comme autrefois, Picasso, ils sont sans indulgence pour le corps de la femme. Quand ils se nomment Gérard Tisserand ou Elizabeth Dujarric (en particulier dans ses études de têtes) ils font preuve d'un louable souci de vérité. Le « morceau de bravoure » d'autrefois est abandonné au profit d'une composition équilibrée et sensible, soit qu'il s'agisse d'une nature morte, d'un paysage ou même de certains tableaux à caractère social.

Devant les envois de James Taylor, Cottavoz, Commère, Brasillier, Guiramand, Éliane Thiollier, Aberlinc, nous sentons nettement que tous ces jeunes cherchent à sortir d'une impasse. Ils ont compris que certaines audaces gratuites ne sont qu'académisme. Ils se méfient enfin de l'intellectualité pure. Ils retournent à la source d'inspiration inépuisable que représente le spectacle du monde visible. Leur art débordant de sève nous console d'une si longue attente.

Phot. Marc Vaux.

ELIANE THIOLLIER : *Venise.*

PARIS, VITRINE DU MONDE

BERNARD BUFFET - peintre de Paris.

Il y avait des inégalités, des violences dans les deux dernières séries de Buffet : « Désastres de la guerre » et « Cirque ».

En composant avec amour les vingt et une toiles parisiennes exposées à la Galerie David et Garnier, l'artiste a retrouvé cette personnalité si particulière qui, en 1947, quand il avait vingt ans, lui fit remporter le Prix de la « Critique ». Ces tableaux consacrés aux paysages de la grand-ville sont émouvants par leur sobriété. Ils ont été recréés dans l'atelier, trait par trait. Tantôt l'auteur s'est servi de documents utiles pour ne pas omettre tel ou tel détail précieux du « Moulin de la Galette », de la Tour Saint-Jacques, de la Place des Vosges. Tantôt il a puisé ses sources dans une mémoire d'autant plus riche qu'il l'avait exercée par de longues promenades à travers la capitale, dont il aime chaque pierre.

L'absence de toute présence humaine accentue

DUJARRIC : *Nature morte.*

core le mystère de ces toiles, où dominent
s noirs admirables inventés par l'artiste,
i les atténue, les adoucit par quelques
nalités délicates généralement roses ou
eues d'une infinie distinction. Une fois
core certains spectateurs se sont pris à
rti devant ces œuvres, qui devaient au
ntraire inviter à la concorde par le calme
i s'en dégage.

EAN-JACQUES MORVAN (Galerie aint-Placide). Il n'a pas trente ans encore. dis il a fait un peu tous les métiers, à mmencer par celui de « fort » aux Halles, ur poursuivre son art. A l'exemple de affet, qu'il connut au Lycée Carnot, quand... était trop pauvre pour acheter des toiles, utilisait des draps de lit. Son art, au départ strait, aboutit à un figuratif sain et solide. esque toutes ses compositions actuelles

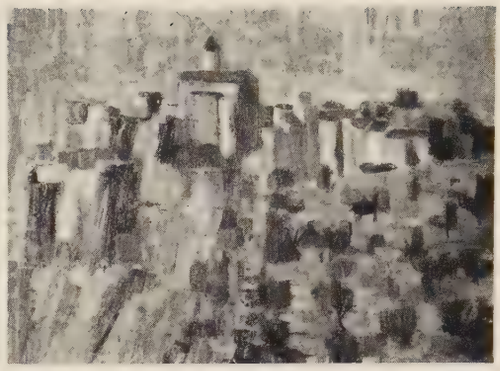
1.

Phot. Marc Vaux.

nt consacrées à la Sicile, à la Corse et rtout à la Provence ou à la Côte d'Azur. ans un joli village perché sur la montagne, a fixé son dernier royaume. C'était pen- nt l'automne, alors la lumière médi- ranéenne avait une chaleur doucement misée qui, tout compte fait, l'a replacé ns le climat spirituel de sa Bretagne tale. De plus en plus, Morvan construit son tableau par la couleur. Il rapproche des tons souvent voisins, qui prennent leur force dans des empâtements, s'il le faut, vigoureux.

PAÏLES (Galerie Kaganovitch). Venu de Russie il y a quarante ans, cet artiste occupe depuis longtemps déjà une place dans l'École de Paris. Il fut un moment sculpteur, et cela se sent dans la solidité de ses recherches. Pour aboutir au paysage longtemps mûri dans son esprit, il choisit ici et là dans la nature les plus beaux morceaux, qu'il transpose en une harmonieuse synthèse. Ses scènes de Cirque ou ses courses pleines de mouvement sont pour nous moins personnelles que ses très belles natures mortes. Parfois il lui arrive, en rapprochant des tons, d'organiser la palette d'une composition future. Alors les taches colorées ainsi rapprochées aboutissent déjà

2.



JEAN-JACQUES MORVAN : *Peillon.*

à une œuvre très dépouillée qui vaut bien mieux qu'un simple « avant-projet ». Pour nous faire apprécier les qualités d'un artiste dont il suit les recherches depuis tant d'années, Max Kaganovitch n'a pas hésité à accrocher une toile de Païles entre un Derain et un Vlaminck fauves. Il nous a paru parfaitement à son aise dans un si périlleux voisinage.

BOSCO (Galerie de l'Elysée-Alex Maguy.) Il a eu le courage d'attendre plus de quarante-cinq ans pour montrer à Paris un ensemble important de ses œuvres. Dès sa jeunesse, au haras paternel situé non loin de Venise, il dessinait déjà fébrilement les chevaux qu'il peint aujourd'hui dans une matière somptueuse en les saisissant toujours en mouvement. Lui aussi a été tenté par les recherches non figuratives. Mais en rapprochant les images colorées que lui suggérait son inconscient, il a eu le sentiment de faire toujours plus ou moins le même tableau. Il s'est replongé joyeusement dans le monde visible. Ses « arlequins », ses « courses », sa « famille », sa « cathédrale », dont la beauté plastique est accentuée par l'importance qu'il donne au fond de la toile, sont le mariage heureux d'un graphisme raffiné et d'une pâte éblouissante.

R. B.

1. — JAMES TAYLOR : *Coin d'atelier.*
2. — BOSCO : *l'Arlequin à cheval.*
3. — BERNARD BUFFET : *une Vue de Paris.*

3.

Phot. Marc Vaux.

GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHÉLEM

Le mois de janvier a connu, cette année, une activité inhabituelle puisque deux ventes ont eu lieu à la Galerie Charpentier les 26 et 29. Vente de la bibliothèque du docteur Lucien Graux, suivie d'une vente de tableaux et meubles anciens et d'objets d'Extrême-Orient. Le calendrier, en usage depuis des années, ne prévoyait des vacations au Faubourg-Saint-Honoré qu'en mars-avril, mai-juin et novembre-décembre, mais de nouvelles exigences du marché de la curiosité ont modifié cet horaire et le modifieront peut-être encore dans les années qui vont venir.

A l'Hôtel Drouot, l'activité n'a guère repris avant la fin de janvier, c'est la même chose à pareille époque depuis que l'hôtel des Commissaires-Priseurs existe. Les ventes dignes d'attention, dont deux étaient consacrées à des bibliothèques, ont eu lieu au début de février.

On parle beaucoup de livres en ce moment à Paris dans le domaine des ventes publiques ; on en parlera encore en mars, où Me Ader dispersera, le mardi 12, de très importants livres illustrés modernes.

QUELQUES ŒUVRES AYANT ATTEINT LE PLUS GROS PRIX :

A la Galerie Charpentier : manuscrit du XVIe siècle.

« Les Sainctes Reliques de la Saincte Chapelle du palays royal à Paris. » Cette miniature appartient à un précieux manuscrit parisien du début du XVIe siècle, sur vélin : *Heures à l'usage de Rome*, adjugé 2.300.000 francs à la vente de la bibliothèque du docteur Lucien Graux à la Galerie Charpentier. Ce volume, en parfait état de conservation, comprend 14 grandes miniatures et 32 petites. Celle que nous reproduisons, qui fait partie des premières, représente un sujet inusité : *les Reliques de la Sainte-Chapelle*, que l'on ne rencontre dans aucun livre d'heures, comme le signale l'abbé Leroquais. Ce manuscrit, dont les miniatures tantôt à la gouache rehaussée d'or, tantôt à la plume et au lavis ou uniquement en vieil or sont l'œuvre de plusieurs artistes, est un des plus remarquables qui soient passés en vente depuis longtemps. (Me Rheims - Mme Vidal-Mégret, expert.)

Un meuble du XVIIIe siècle

Un secrétaire appartenait à la collection de M. Herzfeld, citoyen soviétique. De forme mouvementée à angles arrondis, il présente en façade et sur les côtés un décor laqué de personnages dans un paysage sur fond noir. Il repose sur de petits pieds cambrés, possède des ornements en bronze ciselé et doré, un dessus de marbre rouge veiné et porte l'estampille de Saunier. Le nom de Saunier fut

Manuscrit du XVIe *siècle : Les Sainctes Reliques de la Saincte Chapelle.*

porté par trois ébénistes différents : Jean-Charles, Jean-Baptiste, frère du précédent, et Claude-Charles. Mais ce dernier fit peu de meubles Louis XV. Le secrétaire en laque, de Saunier, d'époque Louis XV, a été adjugé le même prix que la vitrine 1900 de Brunet : 755.000 francs. (Me Rheims - M. Canet, expert.)

A l'Hôtel Drouot : manuscrit du XVIIe siècle.

« Pour Monsieur, sur la victoire remportée à Montcassel - Madrigal. » Ce madrigal en vers, composé en l'honneur de Monsieur, frère de Louis XIV, est encadré par une somptueuse miniature faite de draperies fleurdelysées, peau de lion, trophées du collier de Saint-Michel et de la couronne royale. C'est un des 144 feuillets du *Recueil de Devises* que Clément exécuta à la fin du XVIIe siècle à la gloire du Roi, de sa famille, du pape Urbain VIII et du Cardinal Mazarin, de Marguerite de Savoie et de Colbert, de Fouquet et du marquis de Villeroy, du comte de Bussy, de Mignard, etc.

Les vers des devises sont écrits en noir, rouge, bleu et or ; ils sont en rapport avec la miniature qui les entoure. Ce magnifique manuscrit, relié en maroquin rouge avec des fermoirs en or, porte l'ex-libris du chancelier de Pontchartrain, conseiller au Parlement de Paris, contrôleur et intendant des Finances sous Louis XIV. Il appartint au début du siècle au baron Pichon, qui habitait alors l'hôtel Lauzun, dans l'île Saint-Louis, aujourd'hui propriété de la Ville de Paris. Ce précieux volume faisait partie d'une bibliothèque vendue à l'Hôtel Drouot par Me Giard avec M. André Faure, expert. On l'a payé 2.650.000 francs (sans les frais).

Manuscrit du XVIIe *: Recueil de devises.*

Un meuble du XIXe siècle

Une très somptueuse vitrine est le type même de ces meubles d'une ébénisterie parfaite, mais d'un goût douteux, qu'exécutèrent les ébénistes de la fin du XIXe siècle. Il faut dire qu'on trouve rarement une pareille surcharge dans les meubles de Beurdeley, Lincke et Durand. Celui-ci est l'œuvre de Brunet, qui l'exécuta en 1899. Il figurait à l'Exposition de 1900. L'intérieur est entièrement marqueté de bois de couleurs : bois de rose, palissandre et citronnier. Les parties pleines des deux portes vitrées offrent extérieurement des scènes champêtres d'enfants, en bois de couleurs. Un décor de bronze ciselé et doré inouï enlace ce meuble. On y trouve des bambous, des feuillages fleuris, un couronnement surmonté d'un biniou, deux statuettes de faune et satyre musiciens dans les angles de la face, sans oublier des femmes nues d'applique. Cette vitrine a été adjugée 750.000 francs à l'Hôtel Drouot le 4 février par Me Guérard, avec M. Bourdariat, expert, ce qui fait, avec les frais, la coquette somme de 904.500 francs. Dans cent ans, ces meubles seront « anciens », ou plutôt dans un demi-siècle, puisque celui-ci date de 1900 et que, pour la Douane, un meuble est ancien s'il a cent ans. Il a été payé 5.000 fr. de moins que le secrétaire de Saunier.

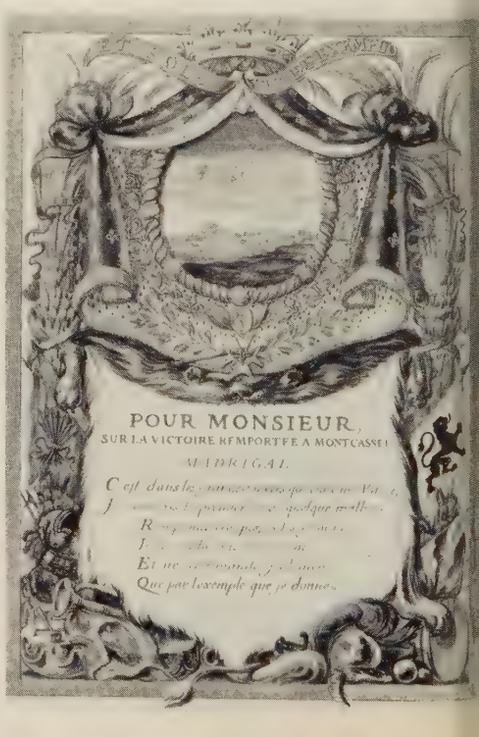
VENTES A VENIR

Galerie Charpentier

Une chaise longue, dite duchesse, en bois redoré d'époque Régence, fait partie de la vente que dirigera Me Ader à la Galerie Charpentier, le 2 avril, après exposition la veille, où seront dispersés aussi des tableaux anciens et des objets d'Extrême-Orient. (MM. Catroux, Damidot-Lacoste, Dillée, Portier, experts.)

Me Ader annonce également pour la première semaine d'avril une vente de décorations avec M. Bourgey, expert, et, pour les 10 et 11 du même mois, une importante bibliothèque avec Me Michel Boscher.

R. W.



LA MUSIQUE

AR GUSTAVE SAMAZEUILH

ARTURO TOSCANINI

Nous ne verrons plus, hélas ! parmi nous « ces yeux pleins de lumière qu'un ange très savant a sans doute aimantés ».

e même qu'elle exalta naguère les concerts nnés à Paris par Richard Wagner, inconnu déjà méconnu, la courageuse clairvoyance un Charles Baudelaire n'aurait pas attendu, le gage, les suggestions de l'actualité pour luer en Arturo Toscanini, qui vient de sparaître à quatre-vingt-dix ans, à New-ork, un flambeau vivant, un de ces anima-urs soucieux avant tout de servir la musique lieu de s'en servir pour récolter des ccès ou des honneurs personnels.

ne reviendrai pas ici par le détail sur une rieuse carrière parvenue depuis long-mps à son apogée. Né le 25 mars 1867 à rme, d'abord violoncelliste, Toscanini véla en Italie les dons exceptionnels que i avaient prodigués les fées. Après Gênes, rin et Rome, Milan bénéficia de son cessant apostolat. Grâce à lui les représen-tions du théâtre de la Scala acquirent une nommée justement mondiale. Puis l'Europe les Amériques se disputèrent l'honneur fêter, au théâtre et au concert, un des plus ands chefs d'orchestre qu'ait connus la usique. Longtemps la Philharmonia de ew-York, le Metropolitan Opera, l'Or-estre N. B. C., fondé par lui, ont eu le ivilège de s'assurer régulièrement son ncours. De temps en temps, il réapparais-it à Londres et en Italie. Il dirigeait en 1930 en 1931, sur la colline sacrée de Bayreuth, admirables réalisations de *Tristan*, de *rsifal*, une inoubliable résurrection de *nnhäuser*. Ce n'est pas aux pèlerins des isons de Salzbourg ni au vaste public des diteurs musiciens de la radio que j'aurai rappeler la classe des soirées de *Fidelio* et *Falstaff* données dans la Mecque du culte ozartien et auxquelles s'ajouta une belle présentation des *Maîtres chanteurs*. Je ublie pas non plus ses fréquentes partici-tions aux Semaines internationales de ucerne, où Toscanini dirigea à la veille de guerre une inoubliable interprétation du *equiem* de Verdi et un concert Wagner dans jardins de la villa de Tribschen.

l j'ai connu Arturo Toscanini, depuis le mps déjà long où je lui dois maintes andes émotions de ma vie d'artiste, tel il ait resté malgré son grand âge, alerte et ncentré tout à la fois, ardent et contenu, iquement préoccupé de tirer le maximum « rendement » expressif des troupes mises sa disposition, de leur inculquer son désir ssionné de dépasser les notes, qui n'en nt que le signe extérieur, pour aller au nd même de la musique élue par lui. 'ailleurs, l'essentiel des grandes œuvres est-il pas ce qu'elles contiennent de mysté-eux, de supérieur à leur appareil technique, dont la « nouveauté », trop souvent vantée, n'a qu'un temps ? Ces vertus internes, soudain ressuscitées par les voies mystérieuses de l'art et du cœur, Paul Valéry l'a dit, bien mieux que je saurais y prétendre. Il a dénoncé ces « jeux de l'insuffisance », cette « hardiesse de la facilité » et surtout cette « absurde superstition du nouveau » qui trop souvent prévalent aujourd'hui en art. Se faire redemander par la mémoire, instituer un grand désir d'être revu, c'est là viser non l'instant de l'homme qui passe mais la profondeur même de son être. Une œuvre qui rappelle les gens à elle est plus puissante que l'autre, qui n'a fait que les provoquer. Ceci est vrai en tout. Un Toscanini n'en était pas moins persuadé.

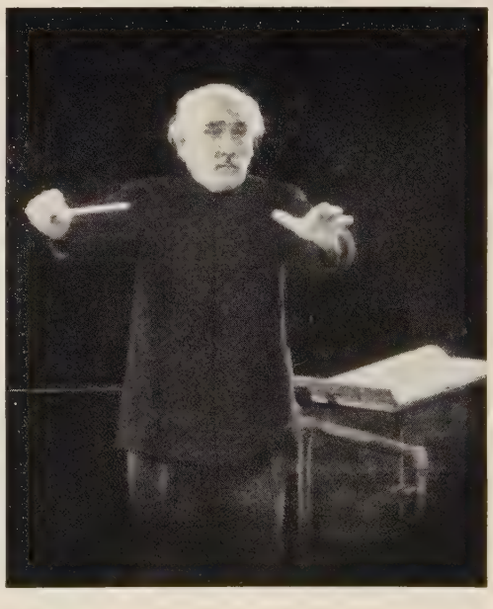
Mais pour s'élever de la sorte au niveau du génie, pour le saisir en son principe, trouver le chemin de la flamme et savoir la ranimer — atteindre cette liberté supérieure qui donne à l'auditeur l'impression que, tout intermédiaire ayant disparu, c'est la voix même du créateur qui lui parle — pour acquérir en un mot cette sûreté dans l'indépendance dont parle quelque part l'auteur de *Tristan*, quel minutieux travail de préparation s'impose, trop souvent contrarié par la dureté des temps actuels !

On connaît la manière du grand chef : nul cabotinage extérieur, un geste sobre à la fois souple et précis, sans cesse adapté au résultat expressif qui, seul, compte aux yeux du maestro. Une autorité qui, s'imposant d'emblée, demande beaucoup, mais sait non moins obtenir de collaborateurs électrisés. Un regard rayonnant, qui est partout, indique tout à ceux qu'il prend sous son fluide. Une oreille, une mémoire qui ne laissent rien passer. Une préoccupation continuelle du sens poétique de la musique. Qu'on se souvienne du *Scherzo* aérien de la reine *Mab* de Berlioz ou de *la Mer* capricieuse et changeante de Claude Debussy. Une extrême spontanéité apparente d'interprétation, fondée en réalité sur une exécution matérielle strictement mise au point, sur un travail préalable à la fois minutieux et ardent. Un souci continuel d'équilibre, de clarté, de respect pour la pensée des auteurs. Une aversion naturelle pour ces parades extérieures, ces gestes éperdument pathétiques, ces innovations de mouvement souvent saugrenues dont nous accablent certains cabotins de la baguette. S'il ne voit pas ses désirs réalisés par la nonchalance de certains orchestres, de violentes explosions de colère, dont vous trouverez l'amusant récit dans le vivant livre qui lui fut consacré par Howard Taubmann. Cette sévère discipline qu'il exigeait d'autrui, ne croyez pas qu'un Toscanini n'ait pas su, à l'occasion, se l'imposer à lui-même. Je ne veux évoquer à cet égard qu'un souvenir. C'était à Bayreuth, le 10 août 1931. Le maestro dirigeait *Parsifal*, tandis que sur son initiative débutait avec éclat sur l'illustre scène, dans le rôle de Kundry, une jeune cantatrice de chez nous, Marcelle Bunlet. A la moitié du premier tableau du premier acte, qui, sans coupures, dure près de deux heures, il fut pris au pupitre d'une cruelle crampe rhumatismale dans le bras droit. Ses musiciens, de la fosse, le virent un instant pâlir. Mais il se raidit contre la douleur et, prenant la baguette de la main gauche, trouva moyen de mener à son terme la grande scène du temple sans précipiter aucun mouvement et sans que personne ait pu, dans la salle, s'apercevoir de l'incident !

Peu d'hommes ont, avec une plus vaste culture, un jugement plus fin, autant de charme spontané, de bonne grâce, de véritable simplicité, de générosité aussi. Je n'en veux pour preuve, entre bien d'autres, que le chaleureux appui qu'il prêta en ces dernières années aux brillants débuts du chef d'orchestre Guido Cantelli, si tragiquement disparu dans un récent accident d'avion. Peu d'artistes furent capables de remplir avec un tel éclat une grande tâche divulgatrice dont tant de praticiens de la baguette plus soucieux de leurs intérêts personnels que de ceux des œuvres qu'ils interprètent méconnaissent souvent le véritable caractère. Cela vaut, n'est-il pas vrai, qu'on oublie aujourd'hui certaines sautes d'humeur, sans lesquelles Arturo Toscanini n'aurait sans doute pas été ce qu'il fut et par lesquelles s'affirmait ce prodigieux flux de vitalité, resté intact jusqu'à sa dernière heure ?

Le disque, heureusement, nous conserve de larges échos de sa glorieuse carrière : la célèbre série des neuf *Symphonies*, des *Ouvertures*, de la *Messe* en *ré* de Beethoven, *Otello*, *Falstaff*, le *Requiem*, le *Te Deum* de Verdi, de superbes fragments wagnériens et berlioziens, les *Symphonies* de Brahms, *Psyché* de Franck, plusieurs poèmes symphoniques de Richard Strauss, *la Mer* et *Iberia* de Debussy, les *Tableaux d'une Exposition* de Moussorgski, *Daphnis et Chloé*, le *Boléro* de Maurice Ravel, pour ne citer que les principaux. Tous ont droit à une place de choix dans les discothèques bien composées et perpétueront la mémoire du merveilleux animateur, du serviteur passionné des chefs-d'œuvre que fut Arturo Toscanini. Puisse cette certitude adoucir la douleur des siens et de son gendre Wladimir Horowitz qui fut maintes fois son digne collaborateur ! G. S.

Une attitude d'Arturo Toscanini lors du dernier concert qu'il dirigea à New-York.



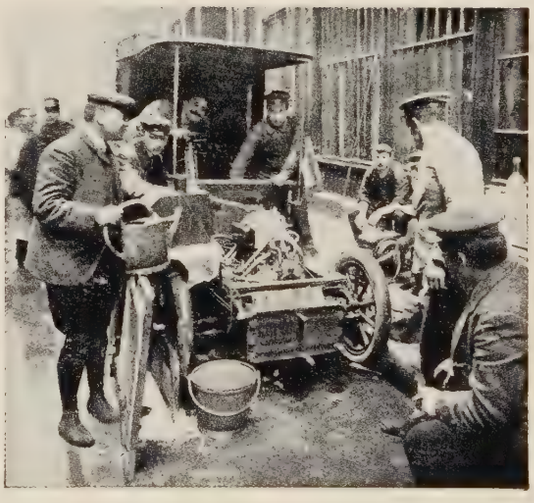
Il y a cinquante ans, le monde d'aujourd'hui se préparait. De grands hommes disparaissaient en nous laissant un héritage de science ; d'autres commençaient leur carrière... L'aviation naissait... Et Paris vivait déjà intensément.

L'ALBUM DE

Au cadre d'avancement. En 1907, le capitaine de dragons Weygand, après un stage de perfectionnement à Saumur, est promu au grade de commandant et affecté à Commercy ; mais les cadres de cette garnison étant au complet, il est muté dans les hussards à Niort.

La cloche du Sacré-Cœur de Montmartre. La « Savoyarde », cloche géante offerte par le département de la Savoie et destinée au futur campanile de la basilique de Montmartre, vient d'arriver à Paris. Elle a été hissée au sommet de la Butte sur un chariot traîné par trente chevaux et va être placée dans un clocher provisoire en bois. Malheureusement, la « Savoyarde » fut fêlée au cours du voyage et le timbre en sera quelque peu modifié. (Phot. Coll. Sirot.)

La grève de l'électricité. Le 8 mars, Paris est plongé dans l'obscurité ; il n'existe plus une seule bougie à vendre. Les théâtres font relâche et la plupart des journaux du matin ne peuvent être mis sous presse. Mais l'ingéniosité française est sans limite ; en voici un exemple : M. Rochefort fournit, grâce à son automobile, l'énergie nécessaire au fonctionnement des linotypes de « l'Intransigeant »... Miracle d'un moteur qui, après avoir entraîné les hommes sur les routes à 40 km à l'heure, est capable d'actionner une usine ! (Le Monde Illustré.)



La mort de Marcelin Berthelot. L'illustre chimiste est mort brusquement le 18 mars à l'âge de quatre-vingts ans. On venait de lui annoncer que sa femme, au chevet de laquelle il se trouvait quelques instants auparavant, avait rendu le dernier soupir. Il en ressentit une violente commotion et mourut, lui aussi, presque immédiatement. (Phot. Coll. Sirot.)

MON PÈRE

Essais d'aéroplanes. De nouveaux aéroplanes ont été essayés aux portes de Paris. A gauche : l'ingénieur Voisin a déjà réussi plusieurs fois à s'envoler à 2 mètres du sol mais il est retombé presque aussitôt. A droite : M. Vuia, sur un appareil dont la voilure imite l'aile de l'oiseau, a quitté le sol sur 3 ou 4 mètres... « mais il n'a jamais éprouvé d'avarie et détient en cela un record jusqu'ici sans champion ». (l'Illustration.)

Une descente des Allemands en Angleterre est-elle possible ? Les Anglais sont inquiets, car des études, signées d'officiers allemands, ont pour but de prouver que, 36 heures après une déclaration de guerre, Londres tomberait entre les mains de l'armée allemande. Mais la marine britannique veille. Voici une vigie en pleine action. (Le Monde Illustré.)

Publicité. La lingerie masculine a ses modes et ses mystères... (l'Illustration).

Les apaches de Paris. De toutes parts on parle d'attaques nocturnes, de meurtres, de cambriolages. Les apaches constituent une faune aux caractères bien déterminés. Voici une équipe de « monte-en-l'air », affectant de tourner le dos à l'immeuble qu'ils vont dévaliser. Au centre, le « costaud » chef de la bande. Leurs types, d'ailleurs, varient suivant les quartiers de Paris. (Dessin de Louis Malteste dans Le Monde Illustré.)

NOTRE CONCOURS TOURISTIQUE

Voici la deuxième épreuve de notre nouveau jeu-concours. Il comprend une nouvelle série de trente villes évoquées par un souvenir historique, par la description d'un monument ou par une photographie, et dont il faut découvrir le nom. Rappelons, que pour éviter toute ambiguïté dans les réponses, le mot « ville » servira à désigner chaque agglomération, que ce soit un village, un bourg, une sous-préfecture ou un chef-lieu de département. C'est seulement le nom de la ville qui est demandé et qu'il faut inscrire sur le bulletin-réponse. Il est inutile d'y ajouter celui du personnage du livre, du monument qui a permis de la définir.
La liste des prix qui récompenseront les meilleures réponses est publiée au dos du bulletin-réponse. La question subsidiaire sera posée avec la troisième et dernière épreuve, dans le numéro d'avril.

RÈGLEMENT

ARTICLE PREMIER. — « Plaisir de France » organise un concours dont les trois épreuves paraîtront dans les numéros de février, mars, avril 1957. Tous les lecteurs, abonnés ou non, peuvent y prendre part, à l'exception du personnel de la revue et leur famille. Un même concurrent peut envoyer plusieurs réponses, mais la meilleure seule sera retenue par le jury pour le classement.

ARTICLE 2. — Les réponses aux différentes épreuves devront être rédigées sur des feuilles spécialement imprimées à cet effet, et qui seront encartées dans chacun des trois numéros.

ARTICLE 3. — Chaque réponse sera affectée d'un nombre de points différents dont le montant sera porté sur les bulletins de réponses. Le classement final se fera d'après le nombre de points obtenus par le concurrent. Une question subsidiaire départagera s'il y a lieu les ex æquo.

ARTICLE 4. — Les trois bulletins-réponses devront être envoyés en une seule fois à « Plaisir de France », 13, rue Saint-Georges, Paris (9e). La date limite des envois pour les concurrents habitant la France et l'Europe est fixée au **mardi 30 avril** ; pour les autres, les réponses devront être postées **obligatoirement** par avion avant le **13 mai**. Le cachet de la poste fera foi dans l'un et l'autre cas.

ARTICLE 5. — Un jury dont la composition sera fixée ultérieurement et dont fera partie Me Morin, huissier, établira le classement final. Chaque concurrent, par le fait même de sa participation au concours, admet les décisions de ce jury.

ARTICLE 6. — Un exemplaire du règlement, les textes, les photographies et les réponses ont été déposés chez Me Morin, huissier ordonnancier près le Tribunal de la Seine.

2me ÉPREUVE

VILLE N° 1

Ville neuve surtout connue pour ses « livrées », face aux Doms sur un puy où Philippe le Bel possède une tour qu'un abbé de Saint-André construisit. Tout ceci est histoire...

VILLE N° 2

Il demanda à Lemercier d'en faire sa ville, harmonieuse et riche comme son nom. Il n'avait pas compté sur la Révolution et sur un arrière-petit-neveu. Du château, il ne reste rien, et le parc, tout comme l'église, semblent trop grands pour ce bourg, qui garde un nom prestigieux. Quatre portes, quelques vieilles demeures et une statue que la République amena là, il y a quelques années, évoquent son passé.

VILLE N° 3

VILLE N° 4

Le neveu de l'archiprêtre Sconin y séjourna en 1661 alors que l'on reconstruisait le clocher de Saint-Théodorit. Il y aurait rêvé et probablement écrit sur les "frères ennemis."

VILLE N° 5

Les gourmets connaissent ses massepains..., les touristes, ses vieilles maisons et l'église Saint-Léonard, dans laquelle repose le saint qui a donné son nom à la ville.

VILLE N° 6

Pas si neuf, ce bourg, puisqu'il date du XIIe siècle. Zizim y séjourna deux ans, à cause de Bajazet, par la grâce de Pierre d'Aubusson. La tour où il vécut porte encore son nom. Sur la place de la ville, la statue d'un parlementaire barbu... Qui se souvient encore de son nom ? alors que chacun connaît son célèbre : « Quand le bâtiment va, tout va... »

VILLE N° 7

Un des ennemis de Cézanne naquit ici. Au siècle dernier, un historien vécut un peu plus de quatre années à la préfecture, où son frère, historien lui-même, était préfet. Le 20 février 1893, à 6 heures du matin, il y eut un grand scandale à l'église...

VILLE N° 8

Constantin lui aurait donné le nom de sa mère. Les temps ont passé et deux lettres ont disparu... La cathédrale et son cloître — celui-ci tout en marbre — sont assez peu connus. Mérimée les découvrit un jour, et il écrivit sur Sainte-Eulalie une page d'une rare sensibilité.

VILLE N° 9

Tout près de là, les historiens placeraient l'endroit où se livra, en 69 avant Jésus-Christ, la bataille entre Vitellius et l'armée d'Othon, telle que Tacite la rapporta. Comme ce village est sur une hauteur, on peut mieux qu'ailleurs — et pour cause — y entendre la radio. L'église possède un beau rétable en huit parties consacré à la « Vierge de Miséricorde », et là comme un peu partout dans la région on travaille la poterie.

LLE N° 10

essence a fait concurrence à sa terre bien nnue. Mais ce qui est moins célèbre c'est ville elle-même. Lorsque la petite rivière i la traverse transforme, par ses crues ites, la grande place en lac, les habitants ntinuent à vaquer à leurs occupations en culant de passerelles en passerelles amé-gées à cet effet au premier étage des isons.

LLE N° 11

LLE N° 12

Cité toujours fidèle », a-t-on dit, elle faillit, 1769, être ruinée par la construction un u plus au nord d'un port dont le nom est ssi celui d'une île. La cathédrale Saint-an est au centre de la ville. On dit aussi e l'un des plus grands navigateurs du nde serait né ici..., et l'on montre quatre ns de murs qui seraient les vestiges de sa ison natale. A propos de navigateurs, capitaine anglais aurait perdu son œil cours d'un bombardement..., tout près là.

LLE N° 13

est une ville bien calme, malgré la Furieuse, sont vénérés depuis le XVII^e^ siècle Notre-me Libératrice et, depuis le XIV^e^, saint natole. L'on s'y souvient aussi, parce que lycée porte son nom, d'un économiste rriériste..., mais ce que l'on ignore bien uvent, c'est qu'elle fut la première ville de ance à posséder un « mont » qui, sans e encore de « piété », était déjà salé.

LLE N° 14

ville a trois étages : celui des maisons, is celui des églises, enfin le château. Elle rte le nom d'un saint que certains prennent ur Zachée et qui aurait vécu ici en ermite, rès son long voyage. Pour aller jusqu'à n tombeau, on passe à côté de la sœur de randal.

VILLE N° 15

Au siècle dernier naquit ici l'un des pères du beau-père du marquis de Presles. Treize ans plus tard devait y naître aussi un romancier poète qui ressuscita un souverain indien avec la complicité d'un musicien qui entendit parler de faux dans son enfance et fut pourtant un maître dans l'harmonie.

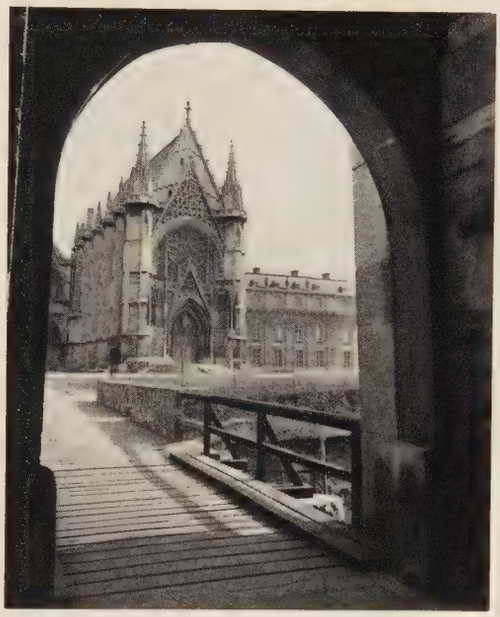
VILLE N° 16

Elles y sont « bonnes », parce que nous sommes en France, mais elles seraient « vives » en Suisse, « claires » aux États-Unis et « douces » à Constantinople.

VILLE N° 17

Un âne se souvint d'y être venu un mardi jour de marché. Ses habitants sont nombreux, l'histoire n'en a rendu célèbre qu'un seul, qui n'était point d'ici.

VILLE N° 18



VILLE N° 19

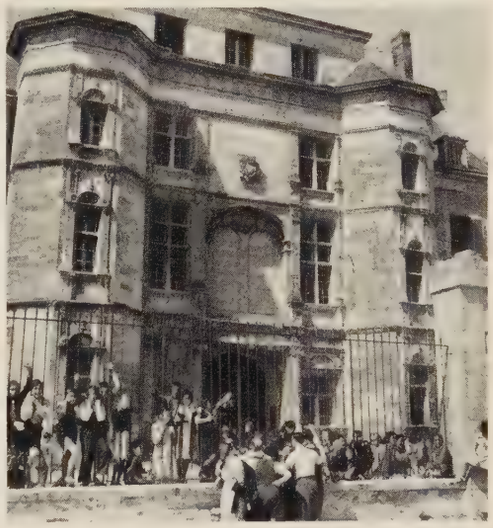
VILLE N° 20

C'est une toute petite ville et peut-être la seule, en France, à posséder une borne kilométrique 0.

VILLE N° 21

En patois c'est « Pinau ». Il y a beaucoup d'images sur la place des Vosges, et le Jeudi saint les enfants fêtent les Champs Golots dans les caniveaux.

VILLE N° 22



VILLE N° 23

On peut la trouver dans la cote des valeurs mobilières. Sur la grande place, qui porte le nom d'un maréchal d'Empire — dont Louis-Philippe fit ramener le corps aux Invalides — il y a une maison des « sept péchés capitaux ». A 7 kilomètres de l'église Saint-Martin on va se promener sur la Butte.

VILLE N° 24

Un empereur romain d'origine auvergnate fut enseveli dans la crypte de la cathédrale. Son gendre, au nom évocateur de culte païen, fut évêque. Il fut même poète, tout comme un autre, plus près de nous, qui avait le même nom..., c'est-à-dire le même prénom. On y vénère aussi saint Ferréol et saint Julien.

VILLE N° 25

Trois bâtons, deux angles obtus, un angle aigu : il n'en faut pas plus pour la définir.

VILLE N° 26

Béatrice aurait pu y écrire : après le déjeuner, Denise et moi sommes allées voir Notre-Dame-de-la-Couldre, tandis que nos maris allaient méditer sur ce qui reste du château où le mari de la frivole Hortense Mancini tenta d'oublier ses infortunes.

VILLE N° 27

Fraction phonétique et tranchante dont un homme célèbre porta le nom.

VILLE N° 28

VILLE N° 29

VILLE N° 30

Objets-Devinettes

Le 15 février était la date limite fixée pour l'envoi des réponses à notre jeu concours d'objets devinettes. Voici donc les 25 solutions des énigmes que nos lecteurs eurent à résoudre dans nos numéros de Noël et de janvier. Rappelons que l'identification de ces objets a été faite par trois experts renommés en la matière.

	USAGE	ÉPOQUE	NOM
1.	Chauffe main à eau chaude pour manchon.	*XVIII^e (France-province)*	**Chauffe-main.**
2.	Délayer l'encre de Chine.	*XVIII^e (chinois)*	**Compte-goutte d'écrivain.**
3.	Instrument barbare à usage policier.	*début XIX^e*	**Poucette.**
4.	Curer ou bourrer une pipe.	*XVIII^e*	**Cure-pipe et bourre-pipe.**
5.	Comptabilité du pain : une encoche est faite à chaque pain vendu.	*jusqu'en 1940*	**Coche ou taille de boulanger.**
6.	Saisir un petit objet.	*XVIII^e*	**Brucelles ou fourchette de voyage.**
7.	Sert à tuyauter les bonnets, dentelles (le pied est un porte mouchette)	*XVIII^e (Angleterre)*	**Fer de lingère.**
8.	Insigne de dignitaire.	*XVIII^e (France)*	**Sceptre de Maître de cérémonie.**
9.	Sert à marquer le beurre.	*XVII^e (France)*	**Moule à beurre.**
10.	A allumer les pipes	*XIII^e*	**Réchaud à braise.**
11.	Allaiter les enfants.	*début XIX^e*	**Biberon.**
12.	Mesurer les tissus.	*XVII^e (Alsace)*	**Aune.**
13.	Apprêter des lingeries fines	*XIX^e (France)*	**"Polonais"**
14.	Attribut de la fonction de Chambellan.	*XVII^e (Allemagne)*	**Clé de chambellan.**
15.	Sert à travailler le bois, instrument de tonnellier.	*XVII^e - XVIII^e*	**Doloire.**
16.	Retirer les bottes.	*XVIII^e*	**Tire-botte.**
17.	Pour l'extraction des dents.	*début XIX^e*	**Davier.**
18.	A retirer la moelle de l'os et éventuellement à la manger.	*début XIX^e*	**Cuiller à moelle.**
19.	A mesurer en pas la longueur d'un parcours.	*fin XVIII^e*	**Podomètre ou compte-pas.**
20.	A mesurer la résistance de la laine.	*vers 1820 (Allemagne*	**Machine à mesurer la résistance de la laine.**
21.	Jeu de balle au tambourin.	*fin XIX^e (Languedoc)*	**"Brassard"**
22.	Pour charger canon ou fusil.	*XVII^e (Indo-persan)*	**Chargette ou mesure à poudre.**
23.	Instrument d'astronomie et navigation.	*XV^e (Maghreb)*	**Astrolabe.**
24.	A repasser ou à étirer le linge.	*XIX^e (Gironde)*	**Platelle ou platille.**
25.	A détacher un fragment de roche, à le concasser et broyer fin	*fin XVI^e (Europe)*	**Pic de géologue.**

	TITRE	AUTEUR	MUSÉE
A.	L'Hiver (détail)	*N. Lancret.*	**Louvre - Paris.**
C.	La Tricotteuse (détail)	*Francoise Duparc*	**Musée des Beaux-Arts (Marseille).**
D.	Rittrato di Masaniello.	*Micco Spadaro.*	**Musée National (Naples).**

Photographies des Objets : Jacqueline Hyde et des tableaux : Giraudon.

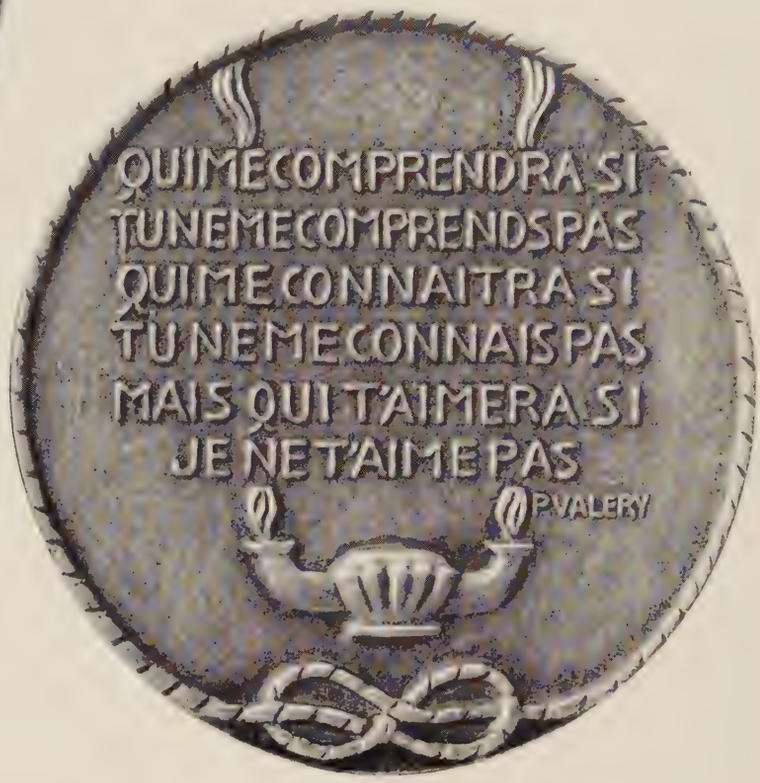
Ces objets nous ont été prêtés aimablement par : le Musée des Arts et Traditions Populaires et MM. Bernard, de Blanget, Meyer, Reynaud.

MÉDAILLES DE MARIAGE

CYPRIS PAR LOUIS MULLER

Qui me comprendra si tu ne me comprends pas ?
Qui me connaîtra si tu ne me connais pas ?
Mais qui t'aimera si je ne t'aime pas ?...

Paul Valéry (Fragments inédits de *Mon Faust*).

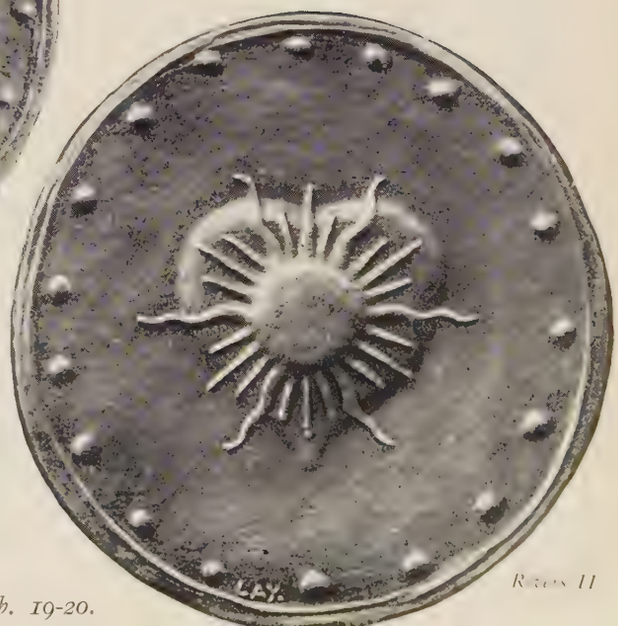


Revers I

MARIAGE
PAR GEORGES LAY

ux, il était tout comme il en est
èvrefeuille qui se prend au coudrier :
il est pris, enlacé, enroulé autour
, ensemble ils peuvent bien durer, mais
on à les séparer, le coudrier meurt hâti-
t et meurt aussi le chèvrefeuille : « Belle amie,
est de nous : ni vous sans moi ni moi sans vous. »

Marie de France (*le Chèvrefeuille*).



Revers II

ÉCHOS et INFORMATIONS

Mme Véra Korène en Afrique du Nord.

En allant, au début de cette année, avec M. Louis Seignier, M. Jean Davy et d'autres comédiens jouer *Tartuffe* et *Britannicus* en Afrique du Nord — Maroc et Algérie — Mme Véra Korène a fait une œuvre de grande valeur, non seulement pour le rayonnement de la pensée française, mais pour le resserrement des échanges humains.

Suez.

Au théâtre des Champs-Elysées, le 9 février, sous les auspices de la Société de Civilisation comparée dite « Cercle Enchanté », un spectacle son et lumière, comprenant des projections d'images anciennes et plusieurs films, a démontré l'œuvre accomplie par la France à Suez : des points de vue technique, social, humain. Etrange époque où il est besoin de rappeler des faits historiques que certains semblent nier ou voudraient contester.

Les Grilles de Versailles.

Le 24 janvier, dans les salons du Ritz, M. André Cornu, ancien ministre des Beaux-Arts, a remis à M. Otto, président-directeur général de la Société nouvelle des établissements Brandt, le diplôme « Prestige de la France ». Un des principaux motifs était le don fait au gouvernement par cette Société de six grilles dorées reconstituées sur le modèle de celles qu'avaient conçues Mansart et Delobel pour Versailles et qui furent détruites en 1793. Grâce à d'habiles artisans et à de patientes recherches, la Cour de marbre a retrouvé son aspect ancien. Mais les nouvelles grilles ont nécessité 25.000 heures de travail, 1.200 mètres de fer et 7.000 feuilles d'or.

Tourisme social et familial.

La Fédération des Maisons familiales de vacances tiendra cette année ses Journées d'Études sur le thème « Tourisme social-Tourisme familial », les 8, 9 et 10 mars. Au cours de cette session seront traitées les questions de : gestion, administration, alimentation, atmosphère, santé et hygiène.

A la Galerie Durand-Ruel.

Une importante exposition de Constant Lebreton aura lieu du 15 au 30 mars à la Galerie Durand-Ruel.
A côté de « natures mortes » et de « paysages » exécutés avec une grande sobriété de technique — en particulier ceux de Paris et d'Anjou — on y verra plusieurs portraits particulièrement « aboutis », tels ceux d'André Derain, du professeur Mondor et de son grand ami le peintre Dunoyer de Segonzac, représenté ci-dessous.

A propos d'un livre.

Ces Messieurs de l'industrie, vus par André Boulle, sont les réflexions d'un chef d'entreprise qui dépeint avec bonne humeur le milieu où il vit : livre spirituel et humain qui fait sourire sans détruire. (Édition de l'Entreprise moderne.)

Des calèches à six chevaux.

Le décorateur Pierre Larrivet vient d'acheter vingt calèches, luxueusement ornées de bois précieux, lanternes d'argent, accessoires d'ivoire, qui, attelées de quatre ou six chevaux, pourront être louées aux amateurs des promenades lentes, à la manière du bon vieux temps. P. Larrivet « compte ainsi imposer à nos rues ces voitures conduites par le Tout-Paris ». Mais qu'en pense le Préfet de police ?

Au Royal-Monceau.

A la fin de janvier dernier, la Société de La Rue a présenté sa collection 1957 dans les salons du Royal-Monceau au cours d'un cocktail offert à la presse parisienne. Il s'agissait en quelque sorte d'une avant-première du Salon des Arts ménagers, où une nouvelle gamme de coloris viendra enrichir la palette déjà très variée du « Formica ». En dehors des nouvelles teintes proposées, il faut signaler une réalisation récente : les surfaces satinées, dont l'emploi est souvent plus heureux que celui des coloris brillants.

A la Galerie Christofle.

En janvier dernier a eu lieu l'exposition « Formes et Idées d'Italie » présentée par l'architecte Gio Ponti, à la Galerie Christofle. Cet architecte est, actuellement, l'un des plus connus à l'étranger, en raison de sa forte personnalité et de son influence sur toute sa génération par l'intermédiaire de la revue *Domus* qu'il a fondée et qu'il dirige depuis vingt ans.
Cette exposition groupait plusieurs artistes encore inconnus du public parisien, mais qui sont, aujourd'hui, en Italie les représentants les plus en vue de l'art contemporain.

Tissus qui résistent aux taches.

Au cours des collections de printemps 1957 de la haute couture, des tissus ont été présentés qui ont la propriété de résister aux taches : les fibres ont été soumises au traitement « Siss » (à base de silicones), qui n'en altère ni l'apparence ni le toucher. C'est une des plus récentes découvertes des chimistes de la Compagnie de Saint-Gobain.

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

TABLEAUX ANCIENS
par ou attribués à DE MARNE, GASSEL, LE BRUN, etc.
TABLEAU DE L'ÉCOLE DE FONTAINEBLEAU
PORTRAIT D'HENRI II, DE L'ÉCOLE DES CLOUET

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT
PRINCIPALEMENT DU XVIIIe SIÈCLE

Porcelaines anciennes de Saxe et de Sèvres,
dont plusieurs avec monture en bronze du XVIIIe siècle

BRONZES — PENDULES

Buste de femme en plâtre par DEFERNEX

MEUBLES ET SIÈGES
dont plusieurs estampillés des Maîtres Ébénistes

Tableau de Fleurs en Tissu de la Savonnerie

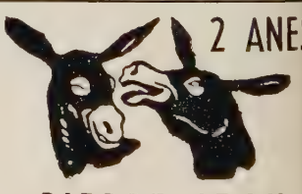
TAPISSERIES ANCIENNES - OBJET D'ART D'EXTRÊME-ORIENT
Céramique de la Chine, Pierres dures,
appartenant à divers amateurs

Vente GALERIE CHARPENTIER, le MARDI 2 AVRIL 1957, à 14 h. 30
Commissaire-priseur : Me ÉTIENNE ADER, 6, rue Favart
Experts : MM. C. et T. CATROUX MM. DAMIDOT et LACOSTE
MM. A. et G. PORTIER M. BERNARD DILLÉE
Exposition publique : le LUNDI 1er AVRIL 1957

PLAISIR DU SPECTACLE

LA CROISIÈRE DU RIRE
LES AMOURS DE DON JUAN
n'a pas fini de séduire
et d'enchanter Paris avec
MARCEL MERKÈS
au THÉATRE MOGADOR

BAL DU MOULIN ROUGE
Place Blanche — Mon. 00-19
Le plus somptueux
SPECTACLE DE CABARET
au prix le plus modique
ATTRACTIONS INTERNATIONALES
French Cancan
Tous les soirs de 21 h. à 2 h. 15
Dimanches et Fêtes à 15 h.



PIERRE-JEAN VAILLARD
présente son tour de chant « percutant » dans
Nil... un Nil autre
la mordante revue d'actualité

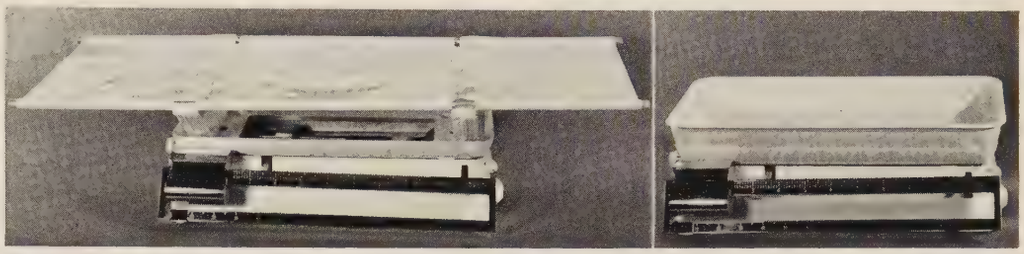
UN ÉVÉNEMENT
L'ŒUF
A L'ATELIER

RALLYE-BOUTIQUE

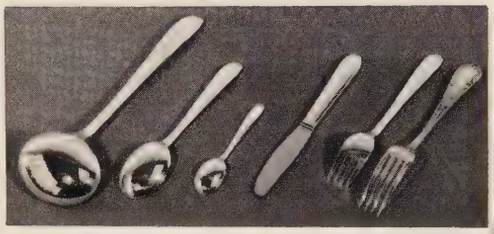
Tous les objets figurant dans cette page ont été sélectionnés par notre rédactrice en toute indépendance et sont présentés à titre gracieux.

n'y a plus de plombs à remplacer si l'on se à la place des fusibles existants un Diruptor », admis et utilisé par l'E. D. F. est un disjoncteur miniature qui coupe tomatiquement en cas de franc court-rcuit comme en cas de surcharge. Même tâtons, on peut le réenclencher par une mple pression sur le bouton de remise marche. Des sociétés importantes, les que la S. N. C. F., les P. T. T., Métropolitain, l'ont déjà adopté. Plus bougies, ni d'escabeau, ni de plombs trouvables. **Chez les électriciens :** 959 fr.

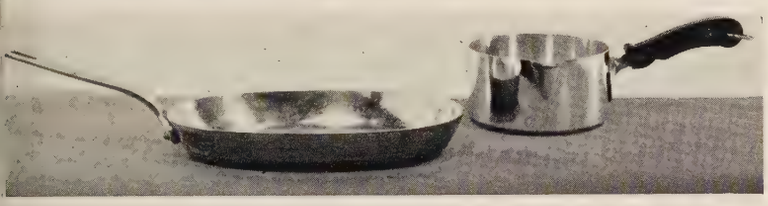
La location pendant un an d'un pèse-bébé chez le pharmacien coûte plus que l'achat définitif de la balance de ménage que Testut vient de mettre au point. Il suffit de poser à la place du bac laqué blanc le support garni de plastique lavable qui recevra l'enfant. **Le Confort électrotechnique,** 37, rue Marbeuf : 8.900 fr.



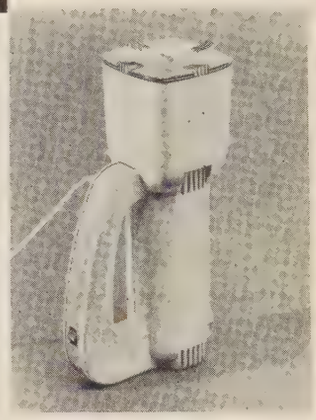
Il est difficile d'assortir l'argenterie classique à certains services de table très modernes, ou très rustiques (poteries, bois, grès, par exemple). Cette série, très pure de ligne, a été étudiée spécialement pour eux ; elle présente en outre l'avantage de supprimer le service à entremets, fourchettes, cuillers et couteaux étant de taille intermédiaire, ainsi qu'on peut le constater en comparant à la fourchette habituelle qui a été volontairement jointe. **Le Couteau de Thiers,** 58, rue de l'Arcade. « Sylvia » : couvert, 1.050 fr. ; couteau, 840 fr. ; louche, 1.500 fr ; cuiller à café, 300 fr.



AUX ARTS MÉNAGERS



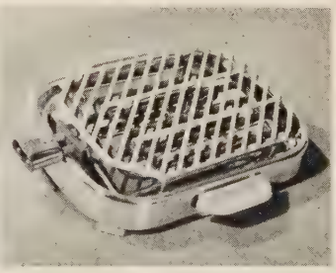
C'est aux Halles, quartier de Paris réputé pour ses restaurants, que l'on trouve aussi le meilleur matériel. Chez **Dehillerin,** 18, rue Coquillère, « la maison de la bonne cuisine », restaurateurs et particuliers peuvent acheter tout ce dont ils rêvent, et même des objets dont ils ignoraient jusque-là l'usage. Très classique, mais très étudié et, voici la poêle ovale en cuivre à intérieur étamé pour travailler « sur table », au-dessus d'un réchaud à alcool, les dernières sauces et tous les plats flambés. Elle est élégante et rationnelle : 2.074 fr. La casserole, que l'on tient bien en main grâce à sa queue à crans, est soudée électriquement, ce qui évite les fuites habituelles aux rivets. En 12 cm : 460 fr. Existent en toutes tailles.



Le troisième succès de Rotary est un combiné électrique : batteur et moulin à café. D'une présentation sobre et d'un maniement facile, il vaut 9.990 fr. à **La Demeure Moderne,** 9 bis, rue de Maubeuge.

La présentation très luxueuse de ce grill l'autorise à venir jusque sur la desserte ou même sur la table. C'est le « nouveau grill électrique universel à feu vif » de la **Compagnie française Thomson-Houston,** pour viandes, charcuteries, légumes et poissons. Sa manière de cuire s'apparente à celle de la braise : 9.900 fr.

Modèle réduit de celle du charcutier, la machine à trancher de ménage rend mille services : tous les formats de pain, viande froide ou chaude, saucisson, lard, fromage, tomates, jambon, concombres, choux, etc., ressortent en tranches ou en rondelles régulières dont l'épaisseur est réglable à l'aide d'un bouton. Le fond de métal accroche bien l'objet, qui s'approche d'une poussée régulière ; une pastille de nylon maintient la lame en même temps qu'elle la nettoie ; la planche se replie. **La Cuisine,** 2, rue de Miromesnil : 11.700 fr.



Photographies Max Ottoni.

Il suffit de donner un demi-tour au bouton qui surmonte le grille-pain pour que les quatre tartines qui ont approché d'un côté la résistance centrale présentent « l'autre joue » à la cuisson. Plus de doigts noircis ni de toasts brisés. Chez **S.A.P.E.M.,** 212, bd St-Germain : 4.200 fr.

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉS

Certaines rencontres sont inévitables. Il était fatal que des créateurs et des interprètes tels qu'Alain Goraguer, Boris Vian (qui vient de remporter dans un tout autre genre un gros succès personnel avec son livret du *Chevalier de Neige*, opéra créé récemment au Grand Théâtre de Nancy), André Popp et Magali Noël aient envie un jour de monter quelque chose ensemble. Cela vient d'être fait, et c'est excellent. Un grand 33 tours, chez Philips, donne huit pastiches de Rock and Roll, dont quatre chantés par Magali Noël, avec autant d'esprit que de pétulance. Les paroles sont bien entendu de Boris Vian ; il faudrait tout citer : *Alhambra Rock*, *Strip-rock*, *Fais-moi mal*, *Johnny*, accompagnés par Alain Goraguer et son ensemble et les orchestres Michel Legrand, Alix Combelle et Pierre Gossez. Toujours chez Philips, dans la série Fontana, quatre javas sous le titre *Elsa Popping et sa musique sidérante*, Popping, c'est le dynamique André Popp, qui dirige des arrangements de Trenet, Goraguer et Stern. Ce mois est à la musique gaie. Fol entrain chez tous les éditeurs. De la danse chez Véga, avec Roger-Roger et son orchestre. Des rythmes avec Juan Garci Esquivel et son orchestre Sonorama dans *Musique en 3 D*, chez R. C. A., qui offre aussi un petit 45 tours : *les Wakadous*. Aux Discophiles Français, une nouvelle série « Musique d'ambiance » s'ouvre avec « Suite à danser », de Marcel Delannoy. Des compositeurs classiques sont séduits par les rythmes de notre époque, comme les maîtres qui, à la leur, composaient des danses de leur temps : sarabandes, menuets ou rigaudons. Pour danser ou écouter, voici des compositions de Delannoy, exécutées par orchestre symphonique, sous la direction de Maurice Hewitt, et dont le seul but est de distraire ; ce sont des polkas, slows, valses, béguines et rumbas. Un autre album, dans la même collection, est dû à Maurice Thiriet. Chez Polydor, *Vacances en Amérique Latine* : trois grandes formations exécutent l'une après l'autre une bonne douzaine de mambos et baïos très entraînants, sans oublier les célèbres tangos argentins. Des chansons, gaies elles aussi. R. C. A. a fait enregistrer de nouveau Serge Singer, dont tous les enfants connaissent le célèbre Davy Crockett. Polydor présente un nouveau disque de Marcel Amont, léger, drôle et facile. Retenons : *Pour un dollar*, et *Escamillo*. Chez Polydor encore, deux nouveaux enregistrements de Suc et Serre, les sympathiques animateurs du cabaret « Le Cheval d'Or ». Même esprit, même « santé » que dans leur premier disque. Et de bonnes chansons, telles que *le Clodo des Toits* et *le Paratonnerre*. Chez Philips, le cinquième disque de Philippe Clay et son « Festival d'Aubervilliers », deux chansons d'*Irma la douce*, interprétées par Zizi Jeanmaire, accompagnée par l'orchestre André Popp : même présence et même abattage qu'en scène. Les Frères Jacques donnent quatre succès de l'opérette *la Belle Arabelle* : ils sont égaux à eux-mêmes. Le folklore, lui, est tout imprégné d'ambiance Amérique latine. La Boîte à Musique édite, sous le titre *Rythmes et Danses du Brésil*, huit chansons interprétées par Juracy Ferreira, avec Gérard La Viny et son orchestre de « la Canne à sucre ». La voix grêle et comme déchirée de J. Ferreira est bien celle qu'on entend dans les rues de Rio, disent les connaisseurs ; c'est l'Espagne seule, dans le genre, qui donne les nuances chaudes et sourdes. La confusion est fréquente. R. C. A. propose deux très bons disques de folklore authentique américain, avec Eddy Arnold, le spécialiste des spirituals blancs, chants de marins et de cow-boys, ballades populaires. Les arrangements sont remarquables. Encore chez R. C. A., *Souvenirs d'Italie*, quatre chansons douces, avec Domenico Modugno, s'accompagnant lui-même à la guitare. Après avoir donné chez la B. A. M. les très beaux *Chants d'amour de la Vieille Espagne*, Fernand Lavie enregistre les *Chants basques*. Autre production d'une rare qualité, due à la B. A. M. : *Noche flamenca*, interprétée par Rafael Romero et Pepe de Almeria, bien connus des habitués du « Catalan ». Excellent chant flamenco, danses dont on n'entend que les battements de pieds, castagnettes et claquements de mains, berceuses appelées « nanas », et qui se chantent sans accompagnement d'instrument. Un très beau disque. Gordon Heath et Lee Payant éditent par les soins du cabaret l'Abbaye où l'on peut les entendre tous les soirs leur deuxième disque, au répertoire plus étendu que le premier. L'humour de Lee et la voix prenante de Gordon s'accordent pour réaliser une bonne équipe.

Un disque de folklore chilien, chez R. C. A., avec Margot Loyola : voix souple et chaude de soprano, chant très rythmé. Dans la même maison : *Féria mexicaine n° 2* et *Chansons populaires mexicaines*, le tout gai, bruyant et alerte à souhait. D'Espagne : *les Gitanillos de Cadiz* et leur répertoire à base de folklore et flamenco d'Andalousie. Les « Gitanillos » sont partout. Au cabaret « la Guitare » depuis deux ans, en tournées avec Rosita Ségovia, interprète dans le film *Picasso*. Enfin, les Discophiles Français ouvrent une série « Divertissements » avec un disque de qualité : *les Guarania*, chansons des indiens guaranis, en duo à une voix de femme et une voix d'homme. Rythmes lents, vers poétiques du Pérou, du Mexique, de l'Argentine et du Paraguay.

En guitare seule : *le Long des rues*, de Henri Crolla, chez Véga, huit chansons d'amour sur Paris. Chez Pathé-Marconi, de la guitare classique, avec Sébastian Maroto, qui interprète Bach, de Visée, Sor et Rameau, et dont Henri Sauguet a dit souvent tout le bien qu'il pensait de son talent. Du jazz classique pour terminer. Le deuxième volume *Hampton Spécial*, chez Columbia, enregistré en 1956 lors de son passage à Paris, avec Guy Lafitte, en petite formation. Et chez R. C. A. *Big Maceo*, un des plus grands pianistes de blues en même temps que chanteur de blues, mort en 1953 à Chicago ; les enregistrements datent de 1940 à 1945. Ce sont cinq blues chantés et trois interprétations instrumentales, avec Big Maceo en solo de piano.

Deux disques drôles oubliés, chez Philips : le chansonnier Raymond Devos, enregistré directement à l'Alhambra, et Jean Richard et Roger Pierre, au cabaret de l'Amiral. Une heure de rires ininterrompus.

ANNE FOURNY.

Où acheter vos disques...

LE TÉLÉVISEUR

TELEAVIA

LE PLUS MODERNE

the music shop

67, Rue Pierre-Charron - Champs-Elysées • ELY. 05-30

DISQUES
ÉLECTROPHONES 3 et 4 VITESSES
RADIO - TÉLÉVISION

DEPUIS 21 ANS LE FOURNISSEUR DE L'ÉLITE

CHAINES
HAUTE FIDÉLITÉ
A PARTIR DE
93.000 frs

tourne-disques
électrophones

THORENS
LA MARQUE RÉPUTÉE

Ets Henri DIEDRICHS

54, RUE RENÉ-BOULANGER, PARIS (X°). NOR. 10-77

TELEFUNKEN
La marque mondiale

RADIO
TÉLÉVISION
DISQUES

TELE FUN KEN

MAGASINS DE VENTE:

A. DELVALLÉE
85, Bld. Haussmann • (Métro St-Augustin)

Aux 24 violons du roy
LE DISQUAIRE DES TUILERIES

LE MEILLEUR CHOIX DES DISQUES
CLASSIQUES ET VARIÉTÉS

•

INSTALLATION DE HAUTE FIDÉLITÉ

•

UNE SÉLECTION DES MEILLEURS ÉLECTROPHONES

5, rue Cambon, Paris 1er - Ope. 62-69

Radio-Est
DISQUES TOUTES MARQUES
MICROSILLONS 33-45, ÉLECTROPHONES
EXPÉDITION EN PROVINCE
GARE DE L'EST - Galerie marchande - PARIS

CONCERTO
DISQUES - ELECTROPHONES
126, Rue de Courcelles
Paris 17° Car. 12-55

Statuette de LI.TAÏ.PE. biscuit polychrome
Époque KHANG-HI. 1662-1723

•

MALLIÉ & Cie

11, rue des Saints-Pères, Paris-6e - Bab. 32-05

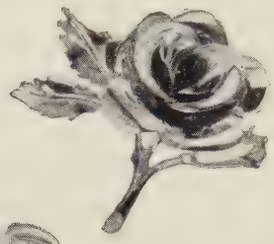
AV TROVSSEAV D'AVTREFOIS

6, rue Royale - Paris VIIIe - OPÉ. 76.66
(sous la voûte)

PARURES DE LIT - LINGE DE TABLE
SERVICES A THÉ - MOUCHOIRS
en Dentelles, Point de Beauvais, Broderie au Passé, Applications et tous points à l'aiguille

REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES GRANDEUR NATURELLE

Les Roses
"Plaisir de France"



18.000 frs

30.000 frs

40.000 frs

La Pensée
22.000 frs

L'Orchidée
20.000 frs

Le Cyclamen
20.000 frs

CLIPS OR

Créations exclusives de

WORMS

JOAILLIER

7, Rue Royale, Paris

Porte-fleurs naturelles
clips or, 32.000 frs
modèle déposé
système breveté S.G.D.G.

La Palme
30.000 frs

Clip or et brillants
90.000 frs

SPÉCIALITÉ DE PERLES DE CULTURE

Mioland & Lelogeais

Tuerlinckx & C^ie^, successeurs

188, rue du Faubourg-Saint-Martin, Paris (10^e^) - NOR. 80-94

Reproduction de meubles français et étrangers
de musées et de collections particulières
du Moyen Age au XIX^e^ inclus.

Vente au négoce.

Ch Lemmel

BISCOTTES *Surfines*

Savoureuses
mais légères,

Friables
mais, de "tenue"
parfaite,

Conservation
illimitée,

Inimitables.

3 MILLIONS DE NOS BISCOTTES
SONT CONSOMMÉES CHAQUE JOUR

PRIOR

Finie la corvée du vidage

avec le nouvel

ASPIRON "B 2"

PARIS-RHONE

équipé d'un sac tissu de GRANDE CAPACITE ne freinant pas la puissance d'aspiration, doublé d'un SAC FILTRANT en papier que l'on jette avec son contenu.

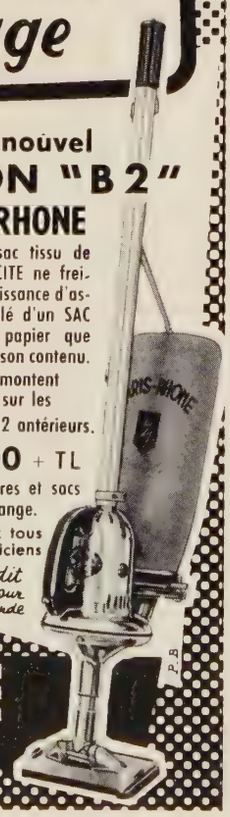
Ces sacs se montent également sur les ASPIRONS B1 et B2 antérieurs.

Prix **19 300** + TL

avec 7 accessoires et sacs filtrants de rechange.

En vente chez tous les bons électriciens

Vente à Crédit
Conditions sur demande



PARIS-RHONE

83, Chemin de St-Priest - LYON
202, Rue de Courcelles - PARIS

P.B

PRAGUE-TCHÉCOSLOVAQUIE

du 1^er^ au 15 mai 1957

EXPOSITION

DE L'HABITATION ET DE L'HABILLEMENT

Mettra sous vos yeux le panorama prestigieux de la confection et des tissus d'ameublement, des chaussures, des accessoires de toilette, d'objets d'art et de tous accessoires d'ameublement tchécoslovaque.

Profitez du change favorable pour visiter l'Exposition et la Tchécoslovaquie.

LA VALLÉE-AUX-LOUPS

87, rue de Chateaubriand

CHATENAY-MALABRY (Seine) - Tél. : Robinson 04-11

Phot. P. Jahan

MAISON DE SANTÉ, DE REPOS
ET DE CONVALESCENCE
Traitement des maladies nerveuses.

•

Parc de 14 hectares planté d'arbres rares
par Chateaubriand (1807-1817).

•

MÉDECINS-DIRECTEURS :
Dr H. Le Savoureux, médecin des hôpitaux psychiatriques,
Mme le docteur Le Savoureux-Plekhanov.

MAISON DE SANTÉ DE SAINT-MANDÉ

15, rue Jeanne-d'Arc, Saint-Mandé (Seine)
Tél. DAU. 45-60

•

MALADIES DU SYSTÈME NERVEUX — CONVALESCENCE

POUR LE **CONFORT** ET L'**AGRÉMENT** DE VOTRE INTÉRIEUR,
ERTON, LE PRODUCTEUR ÉDITEUR, PRÉSENTE :

Salon Marvel

Créations de :
H. Caillon
F. Schall
G. Jacquemard

Fauteuil Hop-Relax

Dans un cadre agréable de plus de 1500 m² vous trouverez, en application des merveilleuses techniques d'aujourd'hui, la gamme étendue de nos Salons, Fauteuils et Canapés transformables. Vous découvrirez tout le confort de la maison sous forme d'ensembles complètement installés par une équipe de décorateurs expérimentés.

Vous y verrez aussi le prestigieux fauteuil "HOP-RELAX", expression des thérapeutiques de relaxation, dont la ligne élégante et les étonnantes possibilités de détente seront une révélation pour vous.

ERTON introduira dans votre intérieur une atmosphère de bien-être qui définira pour vous la douceur de vivre. Son bureau d'études dirigé par Henri CAILLON, Décorateur A. E. E. B., est gracieusement à votre disposition.

Fabrication contrôlée de haute réputation à des prix toujours très étudiés. Très larges facilités de paiement. Livraison franco dans toute la France. Documentation n° 28 sur demande. Exposition permanente de tapisseries et céramiques des meilleurs artistes contemporains.

ERTON
LA MARQUE DE QUALITÉ

PARIS : 16, r. Fabre-d'Églantine XIIe
LILLE : 63, bd de la Liberté

Concessionnaires
TOULOUSE : ROUBY, 19, rue Ozenne
BORDEAUX : PRUILH, 59, Cours de Verdun

Phot. Claude Michaelides.

Cache-pot opaline : 1.600 fr.
Paire de perruches : 3.500 fr.

TALMA

TISSUS
D'AMEUBLEMENT
CADEAUX

•

10, rue des Saints-Pères
Paris (7e)
Lit. 10-89

•

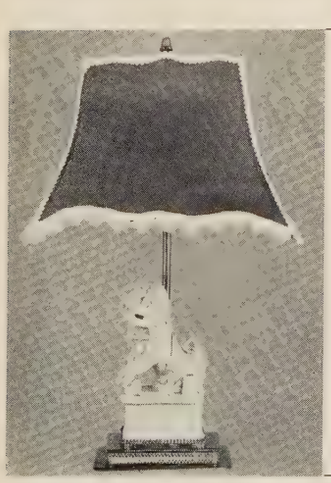
LA PALMA

136, Fbg-St-Honoré, Paris-8e
Ely. 03-82

TOUTES LES VANNERIES
AMEUBLEMENT — DÉCORATION

coiffeuse en moelle de rotin blanchi.

Phot. Leroux.



LE BAUBE

SUJETS CHINE
MONTES EN LAMPE
HUILIERS ANCIENS
LUSTRES ANCIENS
TRAVAUX SPÉCIAUX
ABAT-JOUR

•

7, rue des Filles-du-Calvaire
PARIS-3e — Arc. 32-09

•

◄ *Chien de Fô, époque Ming abat-jour soie rouge*

TAPIS DE CHINE ET D'ORIENT

SÉLECTIONNÉS PAR
PIERRE TREMOULET

EXPERT PRÈS LA COUR
D'APPEL, LE TRIBUNAL CIVIL
ET LES DOMAINES

66, bd MALESHERBES
PARIS VIIIe LAB. 68-32

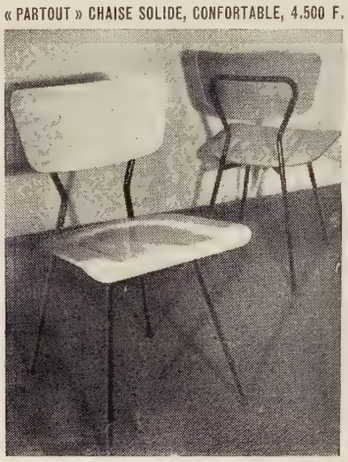
SPÉCIALISTE
DE LITS

INSTALLATIONS
D'APPARTEMENTS

BÉATRICE CARRÉ

6, avenue Percier, PARIS-8e **Bal. 43-52**
(Rue la Boétie)

« PARTOUT » CHAISE SOLIDE, CONFORTABLE, 4.500 F.



BUFFET ROULANT « MAITRE D'HOTEL »
CHAUFFANT

Voir
P. d. F.
mars 56
p. 27

contient
vaisselle
8 pers.

chêne
ou acajou,
tube chromé
plastique str.
fabr. garantie

r. longchamp
n° 81, paris-16e
pas. 05-09

durussel
décorateur

SALON ARTS MÉNAGERS, 1er ÉTAGE - GALERIE SUD-OUEST - STAND 25

CHAMPION

DÉCORATEUR-CONSTRUCTEUR

Spécialiste des meubles
radio - phono - télévision
MODERNES OU ANCIENS
étudiés pour tous intérieurs

•

Agent des grandes marques françaises et étrangères

34, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-IXe LAM. 81-69

•

Documentation sur demande
Grand choix de laques anciennes

TOUS LES MEUBLES en MERISIER

de Style Rustique

ARMOIRES ANCIENNES
de nos Provinces
depuis
14.900 frs

Marthe SAUVANEL
11, Rue de Léningrad, PARIS (Métro Europe ou Rome)

« Caroline »

MICHEL KAZAN

3, place du Théâtre-Français - Opé. 66-64

PARIS

GRANDS BOURGOGNES

Expositions Universelles 1878-1889
Médaille d'Or.

Marque Déposée

LABAUME

aîné & fils

Eleveurs de Grands Bourgognes

A

BEAUNE

(CÔTE-D'OR)

DEPUIS 1734

*

Tradition de Haute Qualité

DOCUMENTATION SUR DEMANDE

ASSELBUR

luminaires

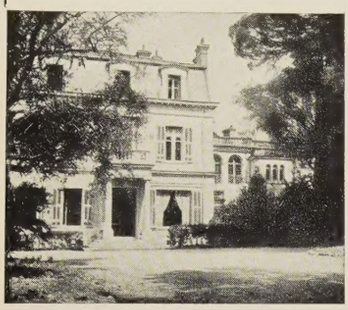
67, RUE DE REUILLY, PARIS - DID. 69-31

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE : *La maison que vous cherchez...*

NICE
7, promenade des Anglais
Tél. : 833-29

JOHN TAYLOR & SON
FONDÉE EN 1864 — *TÉL. 900.67-68-69*
LA CROISETTE CANNES (A.-M.)

MONTE-CARLO
20, boulevard des Moulins
Tél. : 010-43



A CANNES

Une des plus belles propriétés de la région

Situation centrale mais très tranquille

4 pièces de réception — 8 chambres de maîtres
5 salles de bains — 4 chambres personnel et bains

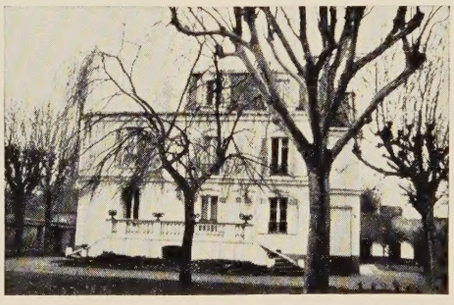
Magnifique parc de 2 hectares

Dépendances : Loge. Cottage pour jardiniers. Logement au-dessus du garage.

AGENCE DE LA TERRASSE

MAURICE DUSSÉQUÉ — 45, Bd CARNOT — LE VÉSINET
BUREAUX fermés le lundi — Tél. : PRIncesse 08-99 et 09-00 — (S.-&-O.)

Vous n'avez que 11 Km à parcourir, en partant de Paris, pour visiter cette propriété blanche située dans un joli parc de 3.000 m2, que vous trouverez — si vous n'avez pas d'essence — à 300 mètres de la gare électrique, en prenant le train à la gare Saint-Lazare.



Vous serez alors étonnés de rencontrer si près un endroit aussi quiet, une demeure aussi lumineuse, avec tout le confort et la décoration modernes.
Vous pourrez y vivre heureux, dans une salle de réception de 70 m2, 5 chambres, 1 chambre de bonne, 2 salles de bains luxueuses, etc.

Si vous l'achetez !

VOX PUB 57-1

IMMEUBLES
MAISONS DE CAMPAGNE
APPARTEMENTS
PAVILLONS
(neufs ou anciens)

RENSEIGNEMENTS ET RENDEZ-VOUS SUR DEMANDE

PRÊTS pour

ACHAT ou CONSTRUCTION
RÉPARATION - MODERNISATION - AGRANDISSEMENT
Pourcentage des crédits : 50 à 60%

CIMEST
10, RUE DANIELLE CASANOVA, PARIS (2e) RIC 44-76

SOCIÉTÉ ANONYME A CAPITAL ET PERSONNEL VARIABLE, CAP. AU 31-12-55 : 157 MILLIONS DONT 83 VERSÉS — ENTREPRISE PRIVÉE RÉGIE PAR LA LOI DU 24-3-52 SUR LE CRÉDIT DIFFÉRÉ.

Projets de construction :

à SAINT-CLOUD Val d'Or : Vue imprenable sur bois et Paris
à SAINT-MANDÉ Vue sur bois de Vincennes

APPARTEMENTS TOUT CONFORT
2 à 5 pièces - Balcons - Terrasses
POSSIBILITÉS DE CRÉDIT

●

Pour tous renseignements :

LA FRANCE IMMOBILIÈRE
continentale et d'outre-mer

9, rue Boissy-d'Anglas, PARIS - ANJ. 17-55. Métro : Concorde

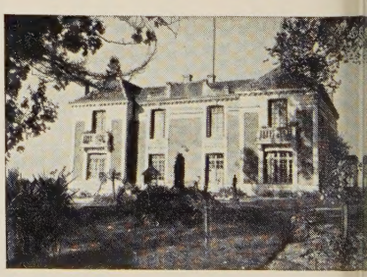
A VENDRE EN PÉRIGORD

BELLE PROPRIÉTÉ
18 hectares, dont 12 en vignes
à 4 km de Bergerac.

JOLIE DEMEURE
10 pièces. Confort.
Petit parc. Vue étendue

Vastes dépendances. Cuvier moderne, porcherie pour 100 sujets.

Cheptel mort complet,
dont tracteur et presse hydraulique.
LIBRE A LA VENTE - EXCLUSIVITÉ



Nombreuses autres affaires en tous genres
(propriétés avec demeures de caractère et résidences d'été)
Documentations détaillées avec plans et photos sur demande.

René CHASTAND
BERGERAC (Dordogne)

25, rue du Pont-Saint-Jean
Tél. : 11-03 - Boîte Postale n° 45

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à :
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, PARIS.

DANS NOTRE NUMÉRO D'AVRIL

UNE GRANDE ACTUALITÉ :

La reine Elizabeth à Paris.

En un siècle, cinq visites de souverains britanniques, par André Maurois, de *l'Académie française*.

La République reçoit une reine : le Protocole, par Roger Baschet.

DU TOURISME :

A la découverte de la Vallée des Merveilles, par Maurice Toesca.

Un village à Paris : la cour de Rohan, par Anne de Pennendreff.

PENSÉES POUR PÂQUES :

Le Chemin de Croix, par Gérard Mourgue.

DE LA DÉCORATION PRATIQUE :

Comment aménager la pièce unique où vous vivez.

UNE ENQUÊTE UTILE AUX JEUNES :

Les écoles techniques, par Bernard Simiot.

LA MODE :

Des bijoux romantiques, par la princesse Obolensky.

Les collections de printemps.

NOS CHRONIQUES HABITUELLES.

LA 3e ÉPREUVE DE NOTRE CONCOURS TOURISTIQUE 1957.

MINISTRATION et BUREAUX :
rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **60 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
NCE, MONACO et AFRIQUE DU NORD	Fr. 5.700	2.900	7.000	3.550	500
ON FRANÇAISE (envoi recommandé).....	Fr. 6.000	3.050	7.300	3.700	500
respondant pour l'Algérie : M. Bernard André, 19, Bd Marcel-Duclos, Alger. Téléph. 617-96.					
RANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 6.400	3.300	7.800	4.000	550 envoi franco
respondants à l'étranger :					
RIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
LEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s/Main.....	DM. 76,80	39	—	—	—
GENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires et Librairie Hachette, 739-745, Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
STRALIE. — Universal Publications, 0, Pitt Street, Sydney.....	£ 8-5	(1 an seulement)	—	—	—
GIQUE. — Plaisir de France, 65, rue Picard, Bruxelles. Téléphone : 26.57.96. C. C. P. 704-08.	Fr. B 875	450	Fr. B 1.090	Fr. B 560	85
SIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 6° andar, Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 1.350	—	—	—	120
NADA. — H. Henri Charlotin, 80, rue Scott, Québec P. Q.	$ 18	9,50	—	—	2
LI. — Librairie française, Estado, 36, Casilla 13 D, Santiago.....	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
NEMARK. — A. S Importborger nörregade 10 a. Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75.00	—	—	15.00
YPTE. — Librairie au Papyrus (Hachette), 10, rue Adly-Pacha, Le Caire - Librairie James Cattan, 118, rue Emad-El-Dine, Le Caire - Déléguée aux abts : Mme Vaucher-Zananiri (Aladin, 8, rue Kasr-el-Nil, Le Caire).	Pts. 640	330	—	—	67

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ESPAGNE. — Sociedad General Española de Libreria, 9, Evaristo San Miguel, Madrid.	Ptas 700	365	80
ÉTATS-UNIS. — American News, 131, Varick Street, New York. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 11 West 46 th Street, New York 36	$ 18	9,50	2
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres.....	£ 6-10-0	3-10-0	12-6
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes	Fr. 6.400	3.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V., Heerengracht 477, Amsterdam C.....	H. Fl. 70	36	
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 700	365	60
ITALIE. — S.A.I.S.E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 12.000	6.500	1.100
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth.....	L. L. 64	33	6
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima.....	Sols 400	210	35
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 520	270	60
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C.C.P. 11-167-67. — M. Maillard, les Brenets C.C.P. IVB 1720.....	Fr. s. 70	36	7,25
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanboul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanboul.....	L. T. 64	33	5
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 96	38	9,75

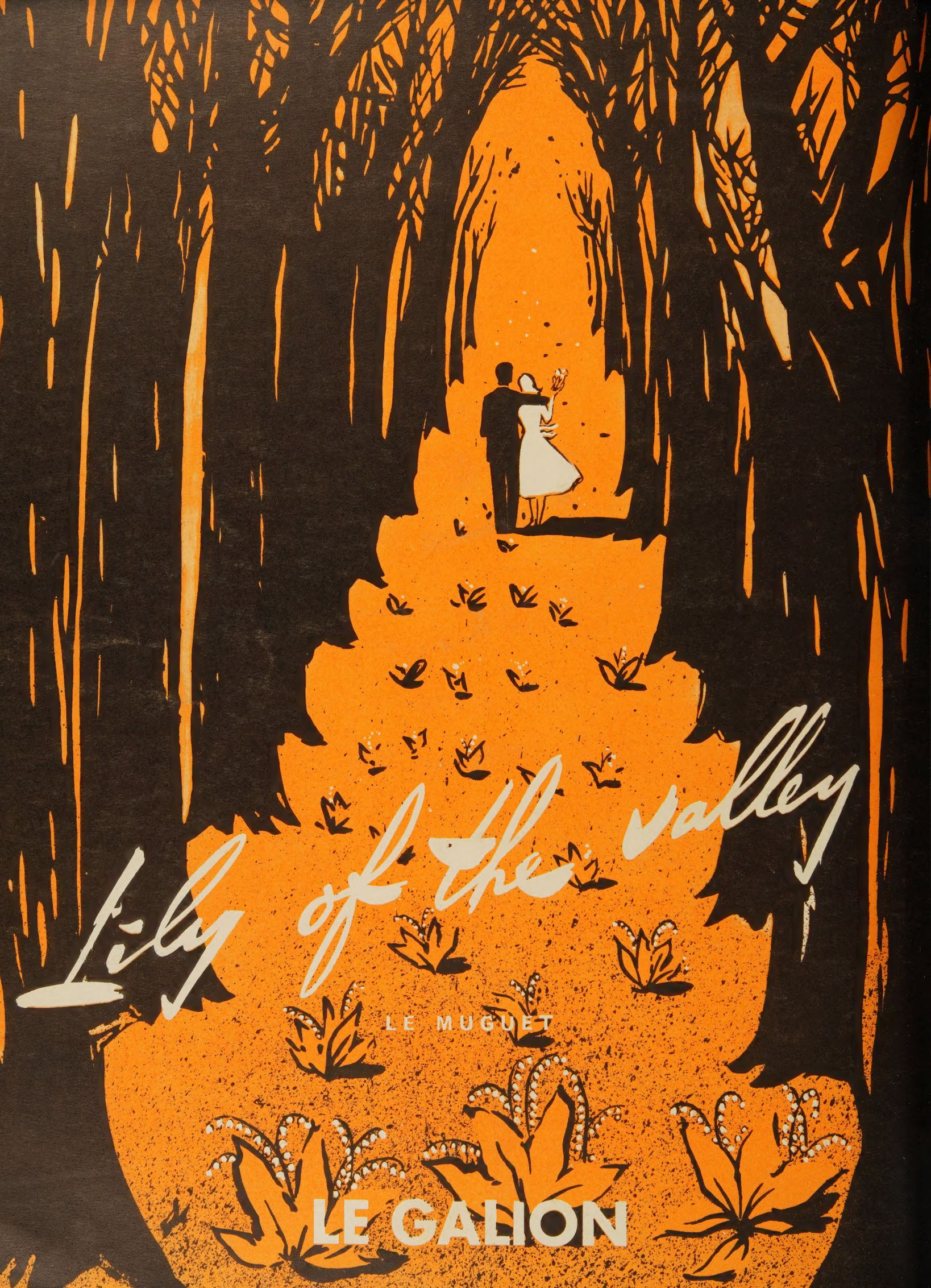
ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVÈGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUÈDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

Directeur-Gérant :
LIVIER QUÉANT.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY
Printed in France. — Dépôt légal 1er trimestre 1957.

Imprimeur n° 601.
Editeur n° 6.


Lily of the valley
LE MUGUET
LE GALION